



HAL
open science

L'Ultime Besoin d'un récit

Génia Klukowski

► **To cite this version:**

Génia Klukowski. L'Ultime Besoin d'un récit. Éditions Le Manuscrit, 2022, Témoignages de la Shoah, Philippe Weyl, 9782304053418. hal-03875045

HAL Id: hal-03875045

<https://hal.science/hal-03875045v1>

Submitted on 31 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Génia Klukowski

L'Ultime Besoin d'un récit



Présenté et annoté par Katy Hazan

Collection Témoignages de la Shoah

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah

Éditions
Le Manuscrit

L'Ultime Besoin d'un récit

Génia Klukowski

L'Ultime Besoin d'un récit

Présenté et annoté par Katy Hazan

COLLECTION
TÉMOIGNAGES DE LA SHOAH



Le Manuscrit
Paris

© Éditions Le Manuscrit, 2022
ISBN : 978-2-304-05341-8

**Présentation de la
Collection « Témoignages de la Shoah »
de la
Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS)**

En lançant sa collection « Témoignages de la Shoah » avec les Éditions Le Manuscrit, et grâce aux nouvelles technologies de communication, la Fondation souhaite conserver et transmettre vers un large public la mémoire des victimes et des témoins des années noires des persécutions antisémites, de 1933 à 1945.

Aux nombreux ouvrages déjà parus la Fondation espère ainsi ajouter les récits de celles et ceux dont les voix sont restées jusqu'ici sans écho : souvenirs souvent enfouis au plus profond des mémoires individuelles ou familiales, récits parfois écrits mais jamais diffusés, témoignages publiés au sortir de l'enfer des camps, mais disparus depuis trop longtemps des rayons des bibliothèques.

Si quelqu'un seul ne peut décrire l'indicible, la multiplicité des récits peut s'en approcher.

En tout cas, c'est l'objectif que s'assigne cette collection à laquelle la Fondation, grâce à son Comité de lecture composé d'historiens et de témoins, apporte sa caution morale et historique.

Face à une actualité où l'instrumentalisation des conflits divers tend à obscurcir, confondre et banaliser ce que fut la Shoah, cette collection permettra aux lecteurs, chercheurs et étudiants de mesurer la spécificité d'une persécution extrême dont les uns furent acteurs, les autres, complices, et face à laquelle certains restèrent indifférents et les autres héroïques.

Puissent ces ouvrages inspirer à leurs lecteurs le rejet de l'antisémitisme et de toute autre forme d'exclusion, ainsi que l'esprit de fraternité.

Consultez le site Internet de la FMS : www.fondationshoah.org

Comité de lecture de la Collection

Serge Klarsfeld, *président*

Isabelle Choko, *survivante de la déportation*

Alexandre Doulut, *historien*

Katy Hazan (OSE), *historienne*

Michel Laffitte, *historien*

Dominique Missika, *historienne*

Denis Peschanski, *historien*

Annette Zaidman, *enfant cachée*

Philippe Weyl, *responsable de la Collection*

Correction : Laurence Beilvert

Voir les **autres titres de la Collection** en fin de volume, pages 207-211.

Avant-propos

L'après-guerre à l'OSE

*par Katy Hazan,
historienne*

En France, plusieurs milliers d'enfants juifs sont passés dans les maisons de l'OSE, avant, pendant et après la guerre. Mais ces maisons ne représentent qu'une étape dans la stratégie de sauvetage mise en place par l'OSE dès 1938. Il a fallu regrouper les enfants pour les mettre à l'abri, puis les disperser pour les cacher, enfin les récupérer pour les élever.

L'histoire de Génia en est le symbole. Les enfants Klukowski ont connu les maisons de l'OSE pendant la guerre pour Harry, le frère né en 1939, et Rachel née en 1941 qui vont à la pouponnière de Limoges, puis celles de l'après-guerre où ils ont tous les trois grandi.

Une œuvre sociale créée par des médecins juifs

L'OSE est une œuvre médico-sociale née à Saint-Pétersbourg en 1912 pour venir au secours des populations juives les plus démunies, puis des victimes des pogroms, de la famine et de tous les réfugiés. Elle a su s'adapter aux événements dramatiques du siècle, en Europe centrale et occidentale. Son savoir faire auprès des enfants est d'abord médical et préventif, elle ouvre des

centres infantiles, appelés « gouttes de lait » et des colonies sanitaires ou colonies de jour pour les orphelins. De la Russie tsariste, à la Pologne et aux États baltes, puis en 1923 à Berlin, son travail est toujours le même, faire de la médecine sociale dans la lignée du mouvement hygiéniste de l'époque. Arrivée en 1933 en France, elle choisit de garder les initiales de son nom russe et devient pendant la guerre, l'Œuvre de secours aux Enfants¹.

Par son savoir faire ancien, elle est l'une des principales organisations de sauvetage d'enfants juifs pendant la guerre² et se retrouve à la Libération, à la tête de milliers d'enfants qui attendent leurs parents.

« Le dur bonheur d'être juif »

Ces mots d'André Neher illustre l'une des difficultés de l'OSE vis-à-vis des enfants dont elle a la charge : regarder devant, mais aussi redonner une identité niée, bafouée et renouer des fils rompus dans la plus absolue des violences. Ce sont des enfants traumatisés, trimbalés d'une cache à l'autre, mais sauvés et qui attendent leurs parents.

Réparer, telle est la mission de l'OSE après la guerre. Réparer la misère sociale, réparer les enfants qui lui sont confiés, sans prendre la place des pouvoirs publics, « être le ferment du progrès social dans les masses juives », selon les mots de Julien Samuel. Œuvre sociale, mouvement populaire, oui, mais au service de la population juive, des déportés et des réfugiés juifs, des enfants aussi, qui doivent rester juifs. Travail de protection de la santé, de médecine préventive, de lutte contre les maladies sociales et, dans le domaine de l'enfance, le souci d'un équilibre et d'une harmonie du développement du corps

1. Cf. sous la direction de Laura Hobson-Faure, Mathias Gardet, Katy Hazan, Catherine Nicault, *L'Œuvre de secours aux enfants et les populations juives au XX^e siècle. Prévenir et guérir dans un siècle de violences*, Paris, Éd. Armand Colin, 2014; et Sabine Zeitoun, *Histoire de l'OSE. De la Russie tsariste à l'Occupation en France (1912-1944)*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2012.

2. Cf. Katy Hazan, *Le sauvetage des enfants juifs dans les maisons de l'OSE*, Paris, Éd. Somogy, 2010.

et de l'âme : les grandes lignes du programme de l'OSE depuis sa création n'ont pas varié, elles s'adaptent simplement aux lieux et aux événements. Si la priorité est donnée à l'enfance, il faut aussi contribuer à la reconstruction d'une communauté atteinte dans ses fondements.

À la fin de l'année 1945, l'OSE est en capacité d'ouvrir 25 maisons pour plusieurs milliers d'enfants, chiffre impressionnant¹, témoignant de l'importance de cette entreprise de sauvetage dont elles sont le prolongement. Ces enfants, dont les parents avaient été déportés comme Juifs, doivent le rester, tel est l'adage du judaïsme européen. On est frappé par cette volonté commune, qui transcende les idéologies, et que l'on retrouve dans toutes les communautés d'Europe occidentale et au sein de toutes les organisations.

Beaucoup de ces enfants retrouvent de la famille proche ou lointaine, et les effectifs diminuent d'autant plus rapidement², qu'à partir de 1948, l'*AJJD* (*American Jewish Joint Distribution Committee*, ou *Joint*) qui est le principal pourvoyeur de fonds, n'accepte plus de financer les enfants qui ont un parent, ni ceux qui sont âgés de plus de 18 ans. Or, l'OSE est une œuvre sociale qui n'accueille pas que des orphelins, mais également des enfants dont le ou les parents ne peuvent pas subvenir à leur avenir. Dans le cas des enfants Klukowski, la mère est présente mais incapable d'assumer ses enfants, psychologiquement et pécuniairement, le père a disparu, déporté en 1943, quelques mois avant la naissance de Génia.

Dans cet immédiat après-guerre où la pénurie se prolonge, où l'on s'aperçoit très vite que les lendemains ne seront pas

1. On dénombre 12 maisons à l'Œuvre de protection des enfants Juifs ou OPEJ (sionistes), 10 chez les Juifs communistes (dont *Le Renouveau*), 4 chez les Éclaireurs israélites de France, 3 à la Colonie scolaire (dont le foyer David-Rapoport à La Varenne qui comprend quatre pavillons) et 6 maisons d'associations orthodoxes. Cf. Katy Hazan, *Les Orphelins de la Shoah. Les maisons de l'espoir (1944-1960)*, Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2003.

2. Trois milles enfants en 1945, 1 000 en 1947, 550 en 1949 (dont 49 % d'orphelins) et 350 en 1952. Cf. *idem*.

chantants, tout est à reconstruire et nécessite la mobilisation de l'organisation tout entière¹. Reconstruire, certes, mais avec quelles priorités et quels moyens, lorsqu'on est responsable d'un millier d'enfants à qui il faut redonner des raisons d'espérer ?

Qui sont ces enfants ?

Du brocanteur au négociant en films en passant par l'ingénieur chimiste, l'origine sociale des parents montre une étonnante diversité. Les histoires s'égrènent ligne par ligne, certaines toutes simples : né à Lodz, parents déportés en 1943 ; née à Vienne, parents déportés du camp de Noé, entrés en France en 1940 venant de Belgique. D'autres très compliquées : les deux frères H. nés à Barcelone et Saragosse, de nationalité grecque, l'un baptisé, l'autre pas, père fusillé en 1936 en Espagne, mère à l'Asile des mères à Marseille ; ou encore : né en 1928 sur un bateau britannique, son frère plus âgé né à Athènes de nationalité apatride, mère déportée, père inconnu. Et toutes dramatiques. Les tout petits ne sont pas épargnés par l'horreur : né à Gurs en 1942, né à Dachau de père inconnu, né à Auschwitz en 1943 de nationalité indéterminée. Tous se retrouvent dans les maisons d'enfants ou dans des placements.

En fait, ces maisons ont absorbé des strates d'enfants d'origine très différente. Les Buchenwaldiens² sont de jeunes

1. Georges Garel dirige une équipe restreinte, jusqu'en 1947 qui structure les différents services. L'enfance est confiée à Robert Job, puis à Marc Schiffmann, aidé d'Ernest Jablonski, dit Jouhy, pour la formation et l'orientation, et à Jacques Cohn pour le recrutement. Andrée Salomon dirige les affaires sociales, aidée par Jenny Masour pour le regroupement familial. Le secteur médico-social est pris en charge par Julien Samuel, jusqu'en 1949, à travers un réseau de dispensaires et de centres sociaux implantés dans la plupart des villes où se trouvent des réfugiés. Cf. *idem*.

Lire dans la présente Collection, les témoignages de Georges Garel, Andrée Salomon et Jenny Masour-Ratner : voir la liste des titres de la Collection en fin de volume.

2. Quatre cent vingt-six jeunes du camp de concentration nazi de Buchenwald (proche de Weimar, land de Thuringe) ont été pris en charge par l'OSE en juin 1945. Ils ont entre 8 et 20 ans, ils viennent tous des ghettos de Pologne et de Hongrie, des camps de travaux forcés et ont fait les « marches de la mort ». Cf. dans la présente Collection,

déportés qui ont connu les camps, les enfants cachés pendant la guerre ont d'autres traumatismes, enkystés, d'autant plus douloureux qu'ils sont tus, les enfants de la décolonisation sont des cas sociaux, séparés de leurs familles brusquement éclatées. L'organisation a du s'adapter avec plus ou moins de bonheur à ces cohortes d'enfants, à leurs blessures indicibles.

L'OSE possède un fichier de plusieurs centaines d'enfants venus de Belgique, avec des histoires toutes semblables et différentes : les familles fuyant l'arrivée des Allemands, en train ou à pied, se retrouvant pour la plupart dans le sud-ouest de la France et bénéficiant du statut de réfugiés pour un court répit cependant. En effet, par la loi du 4 octobre 1940, elles sont arrêtés comme étrangers indésirables et internées. L'OSE entre en scène pour sauver les enfants.

La famille Klukowski fait partie de ce groupe : les parents juifs polonais, le père est tailleur, passés par la Belgique, sont arrêtés comme étrangers en Haute-Garonne, à Urau, un petit village près de Saint-Gaudens où ils se sont mariés civilement. Ils sont internés à Brens, semble-t-il, puis surtout Rivesaltes. La mère est libérée pour accoucher à la Maternité d'Elne, d'une petite Rachel en juillet 1941. Une trentaine d'organisations caritatives interviennent dans le camp de Rivesaltes dont le Secours suisse¹, et l'OSE. Friedel Bohny-Reiter du Secours suisse arrive à Rivesaltes

Katy Hazan et Éric Ghozlan, *À la vie ! Les enfants du Buchenwald, du shtetl à l'OSE*, Paris, Éd. Le Manuscrit/Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS), 2006.

1. Le Secours suisse aux enfants (SSE) remonte aux années 1930 pour aider les réfugiés du Reich en organisant des trains d'enfants vers la Suisse. Fondé par Rodolfo Olgiati et Maurice Dubois, membres du Service civil international, le SSE œuvrait en Espagne depuis 1937, par des convois d'évacuation de la zone des combats. En janvier 1940, 17 petites associations caritatives se regroupent dans le « Cartel suisse de secours aux enfants victimes de la guerre » qui se spécialise dans la distribution de vivres (lait en poudre, fromages) et vêtements en priorité dans les camps d'internement. Il met en place la Maternité d'Elne, près du camp de Rivesaltes, et la pouponnière de Banyuls qui ont pu secourir et maintenir en vie des centaines de nourrissons. Dépassé par l'ampleur de la tâche en 1942, il contacte la Croix-Rouge suisse et prend le titre de Croix-Rouge suisse-Secours aux enfants (CRS-SE).

en février 1941¹, en même temps qu'Andrée Salomon de l'OSE avec qui elle a peu de contacts, car elles ne sont pas dans le même îlot. Mais les organisations se connaissent et travaillent dans le même sens pour libérer enfants. Friedel parle de ses contacts avec une maternité ouverte à Elne à l'initiative d'Elisabeth Eidenbenz dans le château d'en Bardou, et équipé par le Secours suisse. Cette fille de pasteur prend en charge les femmes enceintes. Près de 600 enfants de républicains espagnols en exil, de Juifs arrêtés et de tsiganes y sont nés.

Dans le cadre des libérations d'enfants acceptées par le gouvernement de Vichy, Harry a été placé à la pouponnière de Banyuls, appartenant au Secours suisse, puis transféré en juin 1942 à la pouponnière de Limoges de l'OSE, ainsi que sa petite sœur Rachel. Ils ont respectivement 3 ans et 11 mois. Leur mère habite à Corbère-les-Cabanes, un village près d'Elne. Elle est ramenée à la maternité où elle accouche d'une seconde fille Génia, en juillet 1943. Entre temps, le père libéré avait été envoyé dans un GTE (Groupement de travailleurs étrangers) à l'Ille-sur-Têt, il est à nouveau arrêté et déporté du camp de Gurs, au début de l'année 1943. Génia et sa mère restent sous la surveillance du Secours suisse, ce qui les sauve des rafles, d'abord à Montagnac (Hérault), et ensuite à Pau où la mère a travaillé comme femme de ménage, depuis mai 1943.

Les enfants sont donc sauvés par les soins de la Maternité d'Elne, puis de l'OSE qui les place dans des familles d'accueil, sous des faux noms, à la fermeture de la pouponnière. Génia est la troisième enfant, née à Elne comme Rachel, elle reste deux ans et demi avec sa mère, qui n'arrive ni à l'assumer, ni à se reconstruire, mais qui sans doute lui a donné ses fondations, comme elle le remarque elle-même. Elle en est séparée en 1946.

Depuis la fin de la guerre, la mère cherche à rejoindre ses parents installés en Palestine : son père Abraham a une petite

1. Cf. Friedel Bohny-Reiter, *Journal de Rivesaltes 1941-1942*, Genève, Éd. Zoé, 1995.

épicerie à Tel Aviv et envoie deux certificats d'émigration pour Harry et Rachel qui devaient expirer en mars 1947. Le service d'émigration de l'OSE avec l'office palestinien de Paris réussit à établir un dossier pour le départ de la famille. Plusieurs séjours successifs de la mère à l'hôpital, l'impossibilité d'avoir un certificat de naissance de Harry à Bruxelles pour constituer un passeport, la difficulté d'intégrer Génia, la petite dernière, à l'ensemble, le manque de perspective sur place, fait capoter le projet de départ. Malgré d'innombrables courriers de l'OSE-France, au bureau de l'OSE-Israël, l'*Ahyah* des jeunes, l'une des principales organisations sionistes ne veut pas prendre en charge les enfants, considérés comme trop jeunes. La mère finit par partir toute seule en 1949, pour refaire sa vie en Israël, sans pouvoir faire venir ses enfants, tant sa situation est instable.

Donner un toit aux enfants

À la libération du territoire, récupérer les 1 900 enfants du circuit Garel¹ cachés dans des familles privées ou des institutions, constitue l'objectif prioritaire. Les enfants sortent de leurs cachettes, on les regroupe dans chaque région. Les anciennes maisons de la guerre, qui, en réalité n'avaient jamais fermé, sont choisies comme centres d'accueil et de triage, en attendant une attribution définitive². Elles sont complétées par de nouvelles maisons, au fur et à mesure des besoins et des opportunités. Souvent, ces maisons sont réquisitionnées par les préfets, louées directement à d'anciens collaborateurs

1. Ce chiffre est fluctuant car des parents revenaient chercher des enfants mais d'autres enfants arrivaient.

2. Certaines comme *La Chaumière*, près de Saint-Paul-en-Chablais, au-dessus d'Évian, ou Saint-Quay-Portrieux dans les Côtes-d'Armor deviennent des colonies de vacances ; tandis que le château du Masgelier dans la Creuse, rouvert dès septembre 1944, devient un centre médico-social, un aérium, agréé par le ministère de la Santé et de la Sécurité sociale et possède 120 lits en 1949. Il est complété par une colonie de vacances sanitaire au Mans.

qui cherchent à se faire oublier, ou encore prêtées, comme Ferrières par la famille Rothschild, ou Ambloy par la famille Merzbach. Le rythme d'ouverture et le nombre de ces maisons montrent l'ampleur de la tâche : treize, puis vingt-cinq maisons, entre septembre 1944 et la fin de l'année 1945¹.

Par ailleurs, les difficultés, en ces temps de pénurie, sont innombrables. Tout manque, lits, vaisselle, linge, vêtements. De plus, les restrictions n'étant pas levées, les cartes d'alimentation sont indispensables. Or les enfants arrivent par groupes, sans pièces d'identité ou sous de faux noms. Enfin, les réparations des maisons, souvent endommagées ou abandonnées, nécessitent matériaux et main-d'œuvre difficiles à trouver, hormis la main-d'œuvre des prisonniers de guerre allemands.

En 1947, les premières restrictions budgétaires imposent une importante restructuration, et la fermeture de certaines maisons est programmée, par étape, en fonction de la commodité des lieux, de la proximité des écoles et au fur et à mesure que les enfants grandissent. Les premières maisons situées dans le sud de la France, ouvertes dans la précipitation et dans des lieux souvent isolés, sont transférées progressivement en région parisienne.

Des collectivités variées

Au sortir de la guerre, certaines maisons ont permis aux enfants de revivre. Elles ont su créer une atmosphère particulière, due à l'alchimie entre le lieu, la nature et l'équipe éducative². Toutes les maisons ont laissé leur empreinte, au gré des circonstances, des rencontres avec les autres, qui ont forgé

1. Sous la responsabilité de Marc Shiffmann, directeur de l'Enfance, puis directeur général de l'OSE dans les années 1970.

2. Quatre maisons symbolisent cette renaissance : le château de Corbeville, près d'Orsay, Fontainebleau à l'orée de la forêt, *L'Hirondelle* dans la banlieue lyonnaise et Saint-Quay-Portrieux, au bord de la mer. Cf. Katy Hazan, *Les enfants de l'après-guerre dans les maisons de l'OSE*, Paris, Éd. Somogy, 2012.

les souvenirs. Chaque enfant a sa référence, son nid « là où c'était formidable ». « Saint-Germain » a marqué les adolescentes, qui pouvaient faire le mur, malgré le portail fermé. Les maisons de Taverny et de Versailles de stricte observance ont été des lieux sécurisants ou étouffants, tristes, ou chaleureux, mais structurants par les ponctuations de la vie religieuse. Enfin, Fontainebleau est une maison qui sort de l'ordinaire, un lieu magique où chaque enfant devenait l'enfant de la forêt. Les lieux ont leur importance, et induisent la relation pédagogique : la parole circule d'une certaine manière, ou circule mal en fonction des lieux.

Enfin, les souvenirs sont souvent associés aux adultes, lingère, cuisinière ou homme de peine, compris, car ils animent la maison et contribuent au climat socio-affectif. Certains éducateurs furent de vrais repères pour grandir, laissant des empreintes indélébiles, d'autres ne firent que passer, ou ne furent pas à la hauteur. Génia mentionne « le père Both » au Vésinet (Yvelines) qui s'est occupé de Harry et surtout Marianne Zisman à Draveil (Essonne).

Les meilleurs souvenirs restent, toutefois, ceux des autres enfants. Les copains, par strates d'âge, les fratries sont les plus sûrs repères. Les enfants se sont « re-construits » des familles qui durent encore de nos jours.

Qu'en est-il des enfants Klukowski ?

Ils font partie des plus jeunes. À la fin de la guerre, Génia a deux ans et demi, Rachel quatre ans et demi et Harry six ans. Il sont tous les trois réunis à la maison d'enfants de Bellevue, pour peu de temps car Harry doit être opéré d'un bec de lièvre et les fillettes trop petites pour la collectivité n'arrivent qu'en octobre 1946. La fratrie va être séparée du fait de l'âge et des différentes orientations, après l'échec d'un départ de l'ensemble de la famille en Palestine, selon le vœu de la mère.

Harry part à la maison de Fontainebleau et le directeur Monsieur Waysman devient son tuteur légal¹. À la fermeture de Fontainebleau, les enfants sont dirigés un temps au *Mass-Abri* de Saint-Germain-en-Laye (Yvelines), puis en 1953 à la maison du Vésinet, chez le père Both. Rachel, elle, après un court séjour à Saint-Quay-Portrieux, une maison d'enfants au bord de la mer, rejoint sa sœur Génia à Bellevue, puis en 1948, toutes les deux vont à la maison de Draveil où il semble qu'elles aient peu de contact. Dix ans après, Rachel est au collège technique de Saint-Germain-en-Laye jusqu'en classe de 4^e, mais n'est pas admise à redoubler. L'OSE note une réelle insécurité affective et un sentiment d'abandon. Elle est prise en charge par une éducatrice hors pair Hélène Weksler, née Ekhaïser, qui la prend au *Foyer de la Voûte* et suivie par la docteure Irène Opolon.

Génia décrit elle-même son parcours dans les maisons de l'OSE. Des trois enfants, elle apparaît, la plus équilibrée et la plus volontaire. Un joli portrait d'elle, lorsqu'elle avait 9 ans, fait écho à son texte : « Génia est la fille indépendante par excellence qui connaît ses forces et tient à les faire respecter². »

Dans quelles maisons Génia est-elle passée ?

La maison de Bellevue, à Meudon, a d'abord été ouverte pour les tout petits, non scolarisés. Il s'agit du *Petit Monde*, une maison de poupée, installée avec amour par Jacqueline Lévy-Geneste³ qui avait monté le jardin d'enfants du camp de Rivesaltes. La propriété, entièrement réaménagée, grâce à des fonds venus d'Australie, est prête à accueillir en juillet 1945,

1. Les jugements de tutelle sont une obligation pour les enfants sans parents. Monsieur Waysman était apprécié de tous les enfants de la maison de Fontainebleau : « [...] un ton sévère qui n'avait d'égal que sa grande bonté. » Cf. *idem*, p. 30.

2. Voir *infra*, p. 100. [ndrc]

3. Elle est aidée pour la partie administrative de Simone Weill-Lipman. Pendant la guerre, les deux femmes originaires d'Alsace avaient travaillé ensemble au camp de Rivesaltes.

33 puis 42 enfants entre trois et six ans, la plupart nés en France (dont deux au camp de Gurs). Jacqueline Lévy a dessiné tout le mobilier, jusqu'aux lavabos : elle les veut à la taille de ces enfants en souffrance qu'elle a pris sous son aile. Elle applique les méthodes montessoriennes apprises à l'école de Mademoiselle Brandt à Vichy et imagine à son tour une école de jardinière d'enfants intégrée à la maison. Sous la responsabilité d'une « maman », chaque chambre, au nom de fleur – coquelicots, tulipes, boutons d'or, etc. – est équipée pour cinq petits. Il y a donc cinq familles semblables qui mènent une vie autonome et se retrouvent dans la grande salle de classe appelée « jardin d'enfants », dont est chargée Alice Bloch, chef éducatrice. Fille aînée de l'historien Marc Bloch, Alice connaît l'OSE depuis la guerre. Elle était déjà éducatrice dans la maison du Masgelier. C'est ainsi qu'elle devient la marraine de Génia avec qui elle tisse des liens indéfectibles qui se sont malheureusement distendus. Chaque monitrice est aussi élève puéricultrice et suit les cours de psychologie de l'enfant du docteur Leibovici.

En 1948, la maison accueille des enfants plus âgés sous la houlette des Hanau. Génia et Rachel vont à Draveil. Puis leur chemin se sépare. Elles se recroisent au *Foyer de la Voûte*.

Marianne Zisman¹ représente l'âme de la maison d'enfants de Draveil, une figure maternelle et rassurante au contact quasi instantané avec les enfants de tous âges qui pouvaient la tutoyer. Elle y reste avec son mari jusqu'en 1971. Le couple a eu le temps de créer un climat sécurisant et dynamique. La compréhension des cas individuels et la confiance réciproque remplacent une discipline rigide. Ce qui explique sa réussite auprès des adolescentes.

1. Marianne Zisman, était déjà éducatrice de l'OSE dans la maison du Masgelier pendant la guerre, puis a dirigé la maison du Mesnil-le-Roi, après la guerre. D'origine roumaine, Marianne Glicman est née en 1908 à Bricevo où elle rencontre son futur mari. Ils arrivent en France dans les années 1930. Cf. *idem*, p. 91.

L'organisation des maisons

En 1946, un congrès pédagogique fixe les grandes lignes, après avoir entériné la diversité des points de vue.

La volonté affirmée de conserver à chaque enfant son individualité, son caractère, tout en contribuant à son développement, tel est le credo pédagogique de l'OSE, défendu et explicité par Jouhy¹, chef du service pédagogique : « Notre but principal étant la formation de la personnalité de l'enfant, nous devons faire un choix et attacher profondément les enfants à ce qu'ils entreprennent. [...] Les idées et les conceptions divergentes doivent avoir leur place dans l'éducation que chacun appliquera dans sa maison. »

Autre credo : ce sont des maisons juives pour des enfants juifs, tel est le postulat de départ. Mais la situation inédite créée par la Shoah pose cette question identitaire de manière différente. Il ne s'agit plus d'apporter un complément d'éducation à partir de traditions familiales ou locales existantes, mais de susciter une prise de conscience pour des enfants dont le lien a été brisé et qui se défendent souvent d'être juifs.

L'équipe dirigeante s'accorde sur « le minimum OSE² », tout en laissant une large liberté aux directeurs.

Les maisons sont pour la plupart laïques, à savoir que le judaïsme est abordé comme un supplément d'histoire et de culture, avec un minimum d'instruction et de pratiques religieuses, ce qui est pratiqué à Draveil par le couple Zisman. Quatre maisons sont dites de stricte observance, car le judaïsme y est vécu et non enseigné et les pratiques plus rigoureuses.

Dans le cadre de la pédagogie nouvelle pratiquée dans toutes les maisons, une large place est réservée aux textes libres,

1. Ernest Jablonski, dit Jouhy, chef du service pédagogique, pédagogue progressiste adepte de la pédagogie nouvelle, directeur de la maison de Fontenay-aux-Roses.

2. Défini par le terme assez vague d'ambiance juive, il a varié dans le temps et montre la difficulté de cerner l'identité juive.

aux journaux muraux, aux enseignements artistiques. Chaque maison a sa chorale et il existe un journal inter-maisons, *Lendemains*, très suivi et très encadré¹.

L'autre originalité de l'OSE vient de l'introduction de l'éducation physique et de la gymnastique médicale dans ses maisons. Cette initiative d'avant-garde est le fait d'un homme, Georges Loinger, dont l'action date de la guerre². Il propose un plan de formation de moniteurs d'éducation physique dans l'école de Gournay et un club, « Sport et Joie », pour populariser cette activité. Là encore les impératifs budgétaires firent avorter son initiative. Mais le sport était présent dans chaque maison d'enfants, assuré, à tour de rôle, par des moniteurs formés par Maurice Brauch³. Les rencontres inter-maisons en volley-ball, basket et ping-pong étaient très attendues et très suivies. Génia mentionne d'ailleurs dans ses souvenirs son appétence pour le sport.

La philosophie générale des maisons qui est dans l'air du temps consiste à permettre aux enfants d'acquérir une solide formation professionnelle en vue d'un « bon » métier pour qu'ils puissent gagner honnêtement leur vie. Seule une petite minorité de privilégiés accède aux études longues. Ne pas pousser les enfants dans les études, sans brimer ceux qui avaient des aptitudes, a toujours été la ligne de conduite des œuvres juives. On le voit avec les enfants Klukowski qui ont tous fait des études courtes, mais Génia qui a de l'ambition et de la volonté a pu changer d'orientation et faire du théâtre. Il semble que le rôle d'Alice Bloch, sa marraine fut essentiel et Génia lui rend hommage dans son texte.

-
1. Le foyer Pauline Godefroy, sous la responsabilité de son directeur Henri Tajfel, centralise les articles et donne la parole aux jeunes. Ouvert pour les jeunes destinés à des études longues, il ferme au grand dam de ses pensionnaires en 1948, fautes de moyens.
 2. Cf. dans la présente Collection, Georges Loinger, avec le concours de Katy Hazan, *Aux frontières de l'espoir*, Paris, Éd. Le Manuscrit/FMS, 2010.
 3. Tous les enfants de l'OSE le connaissent, mais peu savent qu'il sortait d'Auschwitz.

L'expérience du *Foyer de la Voûte*

Elle repose sur la personnalité d'Hélène Weksler, née Ekhaïser, éducatrice de Rachel à Saint-Germain-en-Laye.

Le parcours d'Hélène témoigne d'une volonté inébranlable et désespérée. Elle est née en 1927 à Varsovie et vient à Paris avec ses parents en 1933. Pendant l'Occupation, elle va se démener pour sauver sa mère et son petit frère, en se jetant au pied de l'officier allemand de la *Kommandantur*, rue Scribe ; elle était rentrée dans son bureau déguisée en femme de ménage, elle a 14 ans. Son père lui, était déjà déporté. Mais le destin en décide autrement, sa mère se fait à nouveau arrêtée en 1943, à Belleville. Elle-même est déportée en février 1944, après avoir fait de la résistance active et distribué des tracts. Elle revient d'Auschwitz-Birkenau, après avoir été dans un commando de terrassement et avoir vécu les « marches de la mort ». Elle est bouleversée, mais pas détruite.

Elle entre dans le circuit de l'OSE comme enfant et comme monitrice. Après une formation d'assistante sociale à Genève et un séjour en Israël, elle revient à l'OSE, en 1954, comme assistante sociale en milieu ouvert, dans l'équipe de Vivette Samuel. Elle se marie avec un autre enfant de l'OSE, Maurice Weksler, qui entreprend des études de médecine, pendant qu'elle-même ouvre un magasin de disques.

Le couple accepte de partager et de diriger un foyer thérapeutique dans un grand appartement avec quatre jeunes filles en très grande difficulté qui sont restées longtemps en maisons d'enfants. Elles ne sont ni suffisamment mûres, ni suffisamment préparées pour vivre seules. Elles ont entre 16 et 18 ans et toutes ont suivi des études secondaires. Toutes ont des carences affectives. Une expérience difficile, sans soutien psychologique, mais très enrichissante, où la personnalité de la directrice a été déterminante pour normaliser les jeunes filles et essayer de les remettre sur les rails.

Les jeunes filles travaillaient dans la journée, puis étaient prises en charge le soir par le couple qui avait réussi à créer autour d'elles une famille à la fois stimulante et rassurante. Hélène devait les conduire vers l'autonomie, tout en répondant à leur demande affective, parfois débordante. Chacune était responsable à tour de rôle de la gestion, du ménage et de la cuisine.

L'expérience dura deux ans, mais épuisa Hélène qui était devenue pour chacune d'entre elles la mère de substitution, en charge également de leur inculquer les limites imposées par la vie en société. Malgré le suicide successif de deux jeunes filles, l'expérience se prolongea avec un autre encadrement jusqu'en 2000.

Les nouvelles orientations

À cette époque également, le travail de l'OSE se modifie, car les orphelins sont, depuis 1949, devenus minoritaires (37%). La réflexion de l'organisation s'applique à un nouveau type d'enfants, considérés comme des « cas sociaux », qui demandent un type d'encadrement différent.

Comme le constate l'un d'entre eux « on se reconstruit en fonction de sa propre histoire ». Beaucoup sont des enfants de la décolonisation dont les parents sont partis en catastrophe ou pas, qui du Maroc, de Tunisie, d'Égypte, ou d'Algérie. Difficile d'assumer le déclassement social, la misère, les difficultés. Les familles se disloquent et les enfants sont placés.

Dans les années 1950, les maisons d'enfants sont contrôlées par une inspectrice pédagogique, Jacqueline Lévy-Geneste, ancienne directrice de Bellevue, qui recrute les éducateurs, tandis qu'une psychiatre, la D^{re} Irène Opolon s'attelle aux cas d'enfants difficiles, en parallèle avec Françoise Dolto. C'est le cas de Rachel qui est suivie de manière régulière.

Le début des années 1950 coïncide avec de graves problèmes financiers, dus au retrait plus rapide que prévu de l'AJJDC, aux

restrictions de l'URO (*United Restitution Organisation*, organisme pour la restitution des biens), et à la difficile mise en place du Fonds social juif unifié (FSJU). N'ont été maintenues que huit maisons fonctionnant par classes d'âge : Draveil pour les enfants nés entre 1932 et 1943, le *Mass-Abri* à Saint-Germain-en-Laye et le foyer du Vésinet – fermé en 1956 – pour les plus âgés, Taverny pour les plus religieux, Fontainebleau, qui ne sera plus utilisée, après 1955, que comme colonie de vacances et séjour de repos pour personnes âgées. Les maisons de province ont été regroupées à Haguenau, dans le Bas-Rhin et à Saint-Genis-Laval dans le Rhône. La maison de stricte observance de Versailles ne doit sa survie jusqu'en 1962 qu'à l'action d'un groupe d'amis de l'OSE, liés au judaïsme traditionnel¹.

Les impératifs de gestion et l'obligation faite par le *Joint* de ne plus entretenir d'enfants après dix-huit ans, expliquent les émancipations d'adolescents, souvent dès dix-sept ans pour ceux qui ont un métier – à l'époque l'âge légal de la majorité est de vingt-et-un ans². Les premières années, la plupart des jeunes ont hâte de gagner de l'argent et de sortir de la collectivité. Mais cette émancipation trop brutale est souvent interprétée comme un désintérêt, voire un lâchage, aucune structure de transition n'ayant été prévue. Génia a la chance de ne pas être lâchée en pleine nature et de faire partie des jeunes filles du *Foyer de la Voûte*.

En 1987, dans le cadre de la décentralisation et sous la pression de plus en plus forte des pouvoirs publics, l'OSE s'ouvre aux enfants non juifs. L'ouverture est conduite d'abord dans le cadre de l'Action éducative en milieu ouvert (AEMO), et du Placement familial³. Dans le même temps, les activités de

1. Draveil et Taverny sont toujours en activité.

2. Les émancipations se font au rythme des restrictions budgétaires. La première, celle de 1947, entraîne l'émancipation de 166 adolescents, puis l'OSE fait marche arrière.

3. Elle est conduite par Nathan Khaiat, éducateur à Saint-Germain-en-Laye, puis directeur général en 1982.

l'OSE sont diversifiées pour répondre aux nécessités du moment : prise en charge des handicapés et création du premier centre juif d'accueil de jour pour personnes âgées¹.

En guise de conclusion

Le travail de l'OSE dans l'immédiat après guerre est immense et vient compléter son action de sauvetage des enfants juifs pendant la Shoah. Les maisons d'enfants ne sont en rien des orphelinats. Ils ont été des points d'ancrage et surtout ont permis à des milliers d'enfants juifs de ne pas se retrouver à l'Assistance publique. Il n'existe pas de portrait-robot de la maison OSE, toutes les formules coexistent, tant au niveau de la répartition des enfants que de la politique appliquée par les directeurs en fonction de leur personnalité. Cette diversité, jamais démentie, fait la richesse et la réussite de ces structures très particulières.

Les difficultés sont cernées à la conférence nationale de 1949² : « Nous pensions qu'il serait facile de former tous les enfants aux grandes idées de justice et d'humanité, pour leur donner l'éducation totale, intégrale d'homme et de Juif. Cinq ans après, nous avons déchanté : nous n'avons pas révolutionné le monde, aucun enfant OSE n'a fait de très grandes choses. » Les problèmes matériels ont trop pris le pas sur l'encadrement individuel. L'objectif de la première année – donner un toit aux enfants et améliorer leur cadre de vie – étant atteint, il s'agit maintenant de stabiliser le personnel et d'approfondir le travail individuel auprès de chaque enfant. Il faut, dit-il aussi « maintenir la diversité des maisons et donner aux enfants le goût de vivre suivant un idéal ».

1. Actuellement l'OSE est une association reconnue d'utilité publique, comportant une trentaine de services dans les domaines de l'enfance, du médical, du handicap, de la dépendance et de la mémoire.

2. Bilan de Jacques Cohn, directeur pédagogique, chargé du recrutement des éducateurs.

Les difficultés n'excluent pas les réussites. D'ailleurs, bon nombre des enfants de l'OSE ont accompli de brillantes carrières dans le domaine médical, dans toutes les professions libérales, comme patrons d'entreprise, journalistes, écrivains, artistes¹. En écoutant les anciens parler, avec émotion ou rancœur, chacun de leur « petite madeleine », défendre leurs éducateurs et leur maison qu'ils vivent encore comme unique, on réalise l'immense travail collectif de l'organisation. L'expérience menée auprès des enfants victimes de la guerre montre qu'une action éducative digne de ce nom doit non seulement leur permettre de se réinsérer dans la vie normale, mais aussi d'engager un processus de restauration des fractures identitaires.

L'exemple de la famille Klukowski reflète les grandes orientations de l'OSE. Celle-ci privilégie de manière constante les liens familiaux. On le voit à travers les différents rapports des assistantes sociales de l'OSE qui font tout pour essayer de réunir la famille et surtout de maintenir le lien avec la mère².

Le texte de Génia est emblématique des difficultés de la reconstruction, chacun des protagonistes lutte à sa manière pour essayer de s'en sortir. Génia a fait un réel travail d'investigation et d'introspection : partir sur les traces de ses parents, pour recoudre les trous de la toile familiale. Elle a su faire la part des choses, ne pas juger. Elle découvre petit à petit, à l'âge adulte qu'elle n'était pas une enfant abandonnée et que sa mère n'était pas une mauvaise mère. Au contraire, elle montre que ce qu'elle avait vécu comme un abandon recouvrait une situation compliquée, sinon dramatique, celle de l'Histoire avec sa grande hache, selon le mot de Georges Pérec.

1. En 1947, 17% de la classe d'âge des plus de 14 ans font des études secondaires. Beaucoup se sont frayés un chemin dans la vie et suivant des cours du soir, après leur sortie des maisons.

2. Notons que les dossiers de l'OSE concernant les enfants Klukowski comportent 2000 pages.

Biographie de Génia Klukowski

1937 Le futur père de Génia, Symcha/Simon Klukowski, né le 3 octobre 1910 à Radzymin (voïvodie de Mazovie), quitte la Pologne pour s'installer chez un de ses frères à Bruxelles.

Symcha est issu d'une famille très nombreuse, 14 enfants – dont deux sont décédés en bas-âge –, principalement des garçons, la plupart exerçant le métier de tailleur.

1938 Mars : la future mère de Génia, Dina Rozenblat, née le 10 octobre 1910, à Białobrzegi (voïvodie de Mazovie), quitte à son tour la Pologne pour rejoindre Symcha à Bruxelles. Elle a de la famille installée en Palestine sous mandat britannique.

Tous deux sont des Juifs polonais et parlent yiddish.

13-15 mars : Anschluss (rattachement de l'Autriche à l'Allemagne nazie).

29-30 septembre : accords de Munich, reconnaissance par la France, le Royaume-Uni et l'Italie de la domination allemande sur le territoire des Sudètes tchèques.

9-10 novembre : « Nuit de cristal » en Allemagne.

1939 23 février : naissance à Bruxelles de Harry, premier enfant de Symbcha et Dina.

23 août : signature du pacte de non-agression Ribbentrop-Molotov entre le III^e Reich allemand et l'URSS.

3 septembre : la France et le Royaume-Uni, ainsi que d'autres pays à travers le monde, déclarent la guerre à l'Allemagne nazie qui a envahi la Pologne par surprise deux jours plus tôt. Début de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

17 septembre : l'Armée rouge envahit la Pologne.

27 septembre : capitulation de Varsovie.

Novembre : ouverture des premières maisons d'enfants de l'Œuvre de secours aux enfants (OSE) dans la Creuse, la Haute-Vienne et le Var.

1940 Janvier : création du Cartel suisse d'aide aux enfants victimes de la guerre, regroupement de 17 petites associations caritatives sous la direction de Rodolfo Olgiati qui œuvre dans le sud de la France. Il deviendra en 1942 la Croix Rouge suisse-Secours aux enfants.

10 mai : début de la phase armée du conflit qui met fin à la Drôle de guerre. Les Allemands attaquent par surprise la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg afin de contourner la ligne de défense française Maginot et envahir la France. Début de la Bataille de France.

Les populations fuient les combats. Début de l'Exode.

14 mai : le front français est percé à Sedan (Ardennes), ce qui va permettre aux armées nazies de couper les forces alliées de leurs bases arrière.

16 mai : Symbcha, Dina et Harry fuient la Belgique occupée et arrivent en France.

Après une halte à Paris chez Charles, un des frères de Symbcha, ils décident de s'installer dans le Sud, à Urau, à une trentaine de kilomètres au sud-est de Saint-Gaudens (Haute-Garonne).

10 juin : l'Italie fasciste entre en guerre au côté de l'Allemagne.

Même jour : le gouvernement français quitte la capitale pour Tours, puis Bordeaux quatre jours plus tard.

14 juin : les Allemands entrent dans Paris, déclarée ville ouverte trois jours plus tôt ; la Wehrmacht défile sur les Champs-Élysées.

17 juin : démission de Paul Reynaud. Le maréchal Philippe Pétain est nommé président du Conseil ; il annonce le cessez le feu et la demande d'armistice.

18 juin : appel radiophonique du général Charles de Gaulle, depuis Londres, pour continuer le combat.

22 juin : l'armistice est signé à la clairière de Rethondes (forêt de Compiègne, Oise). Trois cinquièmes de la France sont occupés.

24 juin : l'armistice avec l'Italie est signé près de Rome.

10 juillet : à Vichy, le Parlement alors appelé Assemblée nationale, constitué de la Chambre des députés et du Sénat, vote les pleins pouvoirs constituants au maréchal Pétain. L'État français remplace la III^e République. Pétain met en œuvre la « Révolution nationale » (réactionnaire, xénophobe, antisémite et anticommuniste).

30 juillet : une ligne de démarcation sépare la zone dite « libre » sous l'autorité du gouvernement de Vichy (au sud) de la zone sous occupation allemande (au nord et à l'ouest).

19 septembre : mariage civil des parents de Génia à Urau.

27 septembre : en zone occupée, la première Ordonnance [allemande] relative aux mesures contre les Juifs définit les personnes regardées comme juives, interdit aux Juifs partis en zone « libre » de revenir en zone occupée, prévoit le recensement des Juifs avant le 20 octobre (fichiers des Juifs) et impose l'affichage d'« Entrepris juive » sur les commerces.

Même jour : le gouvernement de Vichy adopte la « loi sur la situation des étrangers en surnombre dans l'économie nationale » qui crée les Groupements de travailleurs étrangers (GTE).

Même jour : signature du Pacte tripartite (Allemagne, Italie et Japon) ou alliance de l'Axe.

3 octobre : l'État français promulgue la loi « portant statut des Juifs » leur interdisant la fonction publique et diverses professions.

4 octobre : loi sur « les ressortissants étrangers de race juive » et leur possible internement dans des camps spéciaux par décision du préfet du département.

24 octobre : à l'entrevue avec Hitler à Montoire (Loir-et-Cher), Pétain engage la France dans la collaboration avec le III^e Reich.

5 novembre : création du Comité de coordination pour l'assistance dans les camps, dit « Comité de Nîmes ».

Novembre : le camp de Brens, près de Gaillac (Tarn), « Centre d'accueil pour réfugiés » depuis le 16 octobre 1939, devient un « Centre d'hébergement pour réfugiés juifs étrangers ».

La famille Klukowski est arrêtée. Dina est internée au camp de Brens (d'après sa fiche du camp de Rivesaltes).

1941 Fin février : Symcha et Dina sont transférés au camp de Rivesaltes (de nos jours, Pyrénées-Orientales), officiellement ouvert depuis le 14 janvier comme « Centre d'hébergement » ou « Centre de regroupement familial ». Hommes et femmes avec les enfants y vivent séparés.

25 avril : d'après sa fiche du camp, Harry rejoint ses parents à Rivesaltes. Il est enregistré comme né à Bruxelles, de nationalité polonaise et de religion catholique.

29 mars : création du Commissariat général aux Questions juives (CGQJ) par l'État français à l'instigation des Allemands, dirigé par Xavier Vallat qui revendique « un antisémitisme d'État ».

30 avril : Symcha est « libéré » du camp de Rivesaltes et intégré au Groupement de travailleurs étrangers (GTE) de l'Ille-sur-Têt situé à environ 30 km au sud-ouest.

2 juin : le second statut des Juifs élargit le groupe des personnes considérées comme juives et les écarte de la plupart des activités

économiques. Circulaire préfectorale étendant le recensement des Juifs à la zone non occupée.

22 juin : rupture du pacte germano-soviétique et invasion surprise de l'URSS par les armées nazies.

12 juillet : naissance du deuxième enfant de Symcha et Dina, Rachel, à la Maternité du Secours suisse d'Elne (de nos jours, Pyrénées-Orientales), fondée et dirigée par Elisabeth Eidenbenz au château d'en Bardou.

19 août : dans le cadre des libérations d'enfants acceptées par le gouvernement de Vichy, Harry est pris en charge par l'OSE : il est sorti du camp de Rivesaltes et placé à la colonie d'enfant de Banyuls (aujourd'hui, Pyrénées-Orientales), appartenant au Secours suisse.

17 septembre : Dina réintègre le camp de Rivesaltes en provenance de la Maternité d'Elne.

19 novembre : Rachel arrive à la pouponnière de Limoges (Haute-Vienne) de l'OSE.

29 novembre : création par l'État français à l'instigation des Allemands de l'Union générale des Israélites de France (UGIF); toutes les associations culturelles et culturelles ainsi que les Juifs demeurant en France y sont obligatoirement affiliés.

8 décembre : les États-Unis entrent en guerre le lendemain de l'attaque japonaise surprise sur la base navale de Pearl Harbor (île d'Oahu, État d'Hawaï).

15 décembre : Harry passe de la colonie de Banyuls à la pouponnière de Limoges de l'OSE.

1942 *1^{er} janvier: la Maternité d'Elne passe sous la direction de la Croix-Rouge suisse-Secours aux enfants (CRS-SE).*

20 janvier : conférence de Wannsee (banlieue de Berlin), qui organise économiquement, administrativement et techniquement la « solution finale de la question juive en Europe », dont la décision par le Führer Adolf Hitler remonte à quelques semaines.

Les hauts dignitaires nazis comptabilisent onze millions de personnes à exterminer.

18 avril : à Vichy, Pierre Laval revient au pouvoir et nomme René Bousquet au secrétariat général de la police.

30 avril : Dina est libérée du camp de Rivesaltes. Elle est sous la tutelle du Secours suisse.

Elle habite un village, Corbère-les-Cabanes, situé à environ 5 km à l'est de l'Ille-sur-Têt.

7 juin : en zone occupée, entrée en vigueur de l'obligation du port de l'étoile jaune pour les Juifs de plus de six ans.

15 juin : Harry et Rachel sont à la pouponnière de Limoges, gérée par l'OSE.

16 juillet : premier jour de la rafle dite « du Vél' d'Hiv' » à Paris et dans ses environs. Les personnes seules et les couples sans enfant de moins de 18 ans sont internés au camp de transit de Drancy, et les familles parquées au Vélodrome d'Hiver de Paris (XV^e arr.). Elles seront transférées dans les camps du Loiret, Pithiviers et Beaune-la-Rolande.

26 août : début des premières rafles de juifs en zone « libre » et premières arrestations de jeunes de plus de 16 ans dans les maisons d'enfants.

11 novembre : suite au débarquement allié en Afrique du Nord trois jours plus tôt, les Allemands se rendent maîtres de la zone « libre », à l'exception de huit départements du Sud-Est qui passent sous domination italienne.

11 décembre : les Juifs de la zone nord et de la zone sud doivent faire tamponner leurs cartes d'identité et d'alimentation du mot « JUIF » ou « JUIVE » en lettres rouges.

1943 Janvier : réunion des dirigeants de l'OSE à l'Hôtel Victoria de Lyon pour présenter Georges Garel et l'action clandestine.

30 janvier : création par le gouvernement de Vichy de la Milice française, dirigée par Joseph Darnand.

2 février : le maréchal allemand Friedrich Paulus capitule à Stalingrad. Première grande défaite militaire des nazis qui marque un tournant dans le conflit mondial.

16 février : loi sur le Service de travail obligatoire ou STO, instauré par le régime de Vichy pour pallier les trop faibles effectifs fournis par la Relève. Nombre de réfractaires entreront dans la Résistance.

25 février : Symcha, arrêté au GTE de l'Ille-sur-Têt, arrive au camp de Gurs (Basses-Pyrénées, actuellement Pyrénées-Atlantiques).

27 février : il est transféré en train au camp de transit de Drancy (de nos jours, Seine-Saint-Denis), où il est interné le lendemain.

4 mars : Symcha est déporté par le convoi n° 50 à destination du camp de concentration et d'extermination de Lublin-Majdanek, en Pologne. On ne sait pas s'il a été sélectionné pour le travail ou immédiatement gazé, mais il ne reviendra pas.

Mai : Dina fait des ménages à Pau dans un établissement du Secours suisse.

21 juillet : naissance de Génia, troisième enfant de Symcha et Dina, à la Maternité suisse d'Elne. Elle restera auprès de sa mère durant deux ans et demi.

Dina et Génia séjournent à la pouponnière de Montagnac (Hérault), également du Secours suisse. Elles iront ensuite à Pau où se trouve une autre pouponnière du Secours suisse, *Les Chênes*.

9 septembre : suite à l'armistice de l'Italie, les armées allemandes prennent le contrôle de la zone d'occupation italienne en France. Les Juifs y sont immédiatement pourchassés.

Novembre : avec la fermeture de la pouponnière de Limoges, l'OSE trouve des familles d'accueils aux enfants,

dont Harry et Rachel (en Haute-Vienne), qui sont dotés de fausses identités.

1944 Avril : fermeture de la Maternité d'Elne par réquisition de la Wehrmacht.

6 juin : débarquement des Alliés en Normandie.

22 juin : début de l'offensive soviétique en Europe de l'Est.

15 août : les Alliés débarquent en Provence.

25 août : libération de Paris.

1945 17 janvier : les armées soviétique et polonaise libèrent Varsovie (détruite à plus de 85 %) qui ne compte plus que 120 000 habitants. Elle redevient la capitale de la Pologne.

27 janvier : libération du camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz par les Soviétiques.

11 février : conférence de Yalta (Roosevelt, Churchill et Staline).

8 mai : fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

Mai : Dina cherche à entrer en contact avec des membres de sa famille vivant en Palestine sous mandat britannique.

6 et 9 août : bombes atomiques américaines sur les villes japonaises de Hiroshima et de Nagasaki.

2 septembre : capitulation du Japon. Fin de la guerre mondiale.

Octobre : Harry quitte la Haute-Vienne pour rejoindre la maison d'enfants de l'OSE à Bellevue, près de Meudon (Seine-et-Oise, actuellement Hauts-de-Seine).

Fin de l'année : l'OSE dispose de 25 maisons pour les enfants juifs orphelins ou sans parents aptes à les prendre en charge.

1946 Dina ne pouvant prendre en charge sa cadette, Génia est placée dans une maison d'enfants, *Le Petit Monde*, pour les tout petits, gérée par l'OSE à Bellevue. Elle y rencontre sa sœur Rachel qu'elle ne connaissait pas. Celle-ci a été récupérée au cours de l'été en Haute-Vienne chez les personnes qui l'ont cachée, et a fait un court séjour

à la maison d'enfants de l'OSE de Saint-Quai-Portrieux (Côtes-d'Armor).

Harry est pareillement présent mais reste peu de temps en raison de son hospitalisation pour opérer son bec de lièvre. Il ira ensuite à la maison de l'OSE à Fontainebleau (Seine-et-Marne).

La famille Klukowski est recherchée par les parents de Dina vivant à Tel-Aviv (Palestine mandataire) afin de la faire venir. Dans cette même ville vivent également un frère et une sœur de Dina.

Génia y fait la connaissance d'une éducatrice, Alice Bloch (fille aînée de l'historien Marc Bloch, 1886-1944), avec qui elle se lie et qui deviendra par la suite sa marraine.

- 1948 Génia et Rachel sont placées dans une autre maison d'enfants de l'OSE, *Les Glycines*, à Draveil (Essonne), mais dans des sections différentes. Génia y restera jusqu'à l'âge de 17 ans, et fera sa scolarité jusqu'en classe de 3^e.

Rachel change de maison d'enfants de l'OSE pour celle pour filles de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise, de nos jours, Yvelines).

Les deux sœurs se voient lors des vacances scolaires.

14 mai : proclamation de l'État d'Israël.

- 1949 16 janvier : une rencontre est organisée par l'OSE pour que Dina puisse dire au revoir à ses enfants avant son départ pour Israël. Elle va rejoindre sa famille et n'a pu emmener ses trois enfants malgré les nombreuses démarches qu'elle a entreprises avec l'aide de l'OSE. Génia a connaissance de celles-ci que bien plus tard, pensant que sa mère avait abandonné ses trois enfants.

Harry est placé à la maison d'enfants de l'OSE, le *Mass-Abri* à Saint-Germain-en-Laye suite à la fermeture de la maison de Fontainebleau.

- 1953 Harry est à la maison d'enfants de l'OSE du Vésinet (aujourd'hui, Yvelines), dirigée par « le père Both ».
- 1957 Naturalisation des trois enfants Klukowski grâce à leur tuteur légal, M. Waysman de l'OSE.
- Été : par l'OSE, Rachel et Génia vont en Israël pour la première fois afin de rencontrer leur mère, qui vit à Holon (banlieue sud de Tel Aviv) avec son nouveau mari, Hertzfel.
- 1960 Génia loge dans un foyer de jeunes filles de l'OSE, rue de la Voûte (Paris, XII^e arrondissement). Le « *Foyer de la Voûte* », dirigé par Hélène Weksler, comprend deux appartements, l'un pour les plus âgées et les plus indépendantes, l'autre pour les jeunes filles scolarisées, sous la surveillance d'un couple.
- Génia fait un voyage en Israël avec Harry.
- 1962 Génia obtient son CAP de sténodactylo.
- 1963 Alice Bloch, la marraine de Génia, lui propose une chambre d'étudiante, rue de Sèvres (Paris, VI^e arr.). Génia y vivra pendant vingt ans.
- Juillet : son école de sténodactylo lui trouve un travail dans une société boulevard Saint-Germain, où elle ne restera pas longtemps.
- Génia fait désormais des travaux de sténodactylo en intérim.
- 1964 Génia apprend que Rachel a donné naissance à une fille, Nathalie, en juillet à Marseille.
- 1965 Printemps : Génia commence à prendre des cours de mime au théâtre du Vieux-Colombier (Paris, VI^e arr.). Elle continuera jusqu'en mai 1968.
- 1966 Génia prend des cours de chant et de théâtre à l'association Philotechnique, rue Saint-André-des-Arts (Paris VI^e arr.).

Elle y rencontre son premier compagnon. Ils font du théâtre ensemble.

Génia est embauchée dans une troupe théâtrale professionnelle avec laquelle elle fait de nombreuses tournées en France et à l'étranger.

1968 Mai-juin : Génia voit les « événements de Mai-68 » au Quartier Latin où elle vit et travaille.

1982 Janvier : Rachel divorce d'Albert.

1984 Génia s'installe dans le XII^e arrondissement de Paris.

1986 Génia, déjà adhérente depuis deux ans, devient membre du groupe d'*Amnesty International* de son arrondissement et milite dans plusieurs autres associations (*Ras l'front*, *Attac*).

1988 En Israël, Hertzfel, le mari de Dina, meurt d'un cancer.

1998 Dina s'éteint.

Génia prend des cours de dessin dans un atelier du XII^e arr.

1999 Elle suit d'autres cours de dessin et de peinture dans un autre atelier du XII^e arr., *La Villa Bastille*. Elle s'inscrit aussi aux cours d'histoire de l'art de l'École du Louvre.

2003 Génia prend sa retraite. Elle se rend à Vienne (Autriche), pour enfin faire la connaissance d'Elisabeth Eidenbenz (1913-2011), la fondatrice de la Maternité d'Elne. Elle a alors 90 ans et une mémoire phénoménale. C'est une merveilleuse et inoubliable rencontre.

Depuis cette date, Génia est membre de l'association internationale *Neve Shalom-Wabat as Salam* (« Oasis de paix », en hébreu et en arabe).

2005 Génia s'investit dans l'association *Alternat* et sa « péniche pour la paix », stationnée quai de Bercy, XII^e arr.

2006 25 mai : décès de son frère, Harry. Il vivait dans le sud-ouest de la France avec Paule, son épouse.

- 2011 Louissette, la cousine germaine de Génia, décède.
Inauguration au château d'en Bardou du musée consacré à la Maternité suisse d'Elne.
- 2015 Janvier : décès de Rachel. Elle vivait dans une maison de retraite où elle se sentait bien.
- 2018 22 juillet : Génia reçoit la médaille de citoyen d'honneur de la ville de l'Ille-sur-Têt des mains de son maire. Une stèle à la mémoire des Juifs déportés est dévoilée au cimetière lors de cette Journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'État français et d'hommage aux « Justes » de France.
- 2022 Génia habite toujours dans le XII^e arrondissement de Paris et consacre l'essentiel de son temps à ses engagements associatifs, à la peinture, et à ses souvenirs.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier une amie, Claire Givry, psychosociologue, grâce à qui je me suis engagée dans ce projet commencé au début de l'année 2015.

Je veux aussi témoigner toute ma reconnaissance à Aurine Crémieu, documentariste, mon amie depuis plus de vingt ans, militante comme moi au sein d'*Amnesty International*, pour son soutien sans faille et ses encouragements.

Que soit également remerciée Daniela Schwendener, qui a accepté de mettre à ma disposition sa dextérité en matière de bureautique pour saisir une partie de mon témoignage.

Je ne saurais oublier ici Éric Sapin, qui a accepté de m'aider pendant les derniers mois de mes recherches, et qui, faisant preuve d'une très grande patience et d'une tolérance immense, s'est attaché à pousser plus loin les investigations.

Bien entendu, j'exprime toute ma gratitude à l'OSE, qui m'a permis de récupérer les archives concernant ma famille et de pouvoir écrire l'histoire de mon enfance.

À mon amie Anne Veevaert, qui a eu la gentillesse de bien vouloir relire la totalité du texte, en me donnant quelques conseils.

Mes remerciements à la mairie d'Elne pour les quelques photos d'Elisabeth Eidenbenz dont elle gère le fonds.

Et un grand remerciement à la commune d'Ille-sur-Têt, petite ville des Pyrénées-Orientales, en la personne de son adjoint (culture, patrimoine, sécurité), M. Parrilla-Pagès, qui a fait ériger une stèle dans le nouveau cimetière en hommage aux travailleurs étrangers passés dans leur ville et tous déportés, dont mon père. J'ai pu assister à son inauguration avec quelques autres familles de déportés le 22 juillet 2018. Ce fut très émouvant.

Enfin, je tiens à remercier le Comité de lecture de la Collection « Témoignages de la Shoah » et la Fondation pour la Mémoire de la Shoah d'avoir accepté et édité mon texte.



Carte de la Pologne en 1939 avec les localisations des villes natales des parents de Génia Klukowski.

Introduction

L'affirmation de la paix est le plus grand des combats.

Jean Jaurès

Au début de l'année 2015, je me suis retrouvée à nouveau orpheline, ma sœur, Rachel, m'ayant quittée à l'âge de 73 ans des suites d'un cancer des poumons. Je suis donc la dernière d'une fratrie de trois enfants, mon frère étant décédé il y a près de quinze ans. J'ai alors ressenti le besoin de raconter mon histoire. L'idée faisait son chemin depuis presque deux ans et s'est vraiment concrétisée au décès de ma sœur.

Je voulais me replonger dans mon histoire, qui recoupe celle de mon frère et de ma sœur.

Quand je raconte mon histoire, je suis bouleversée et j'ai mal au creux de l'estomac, je ressens de l'angoisse et le plexus me fait mal.

Lorsque j'ai commencé à travailler toute seule sur mon manuscrit, je me suis rendu compte qu'une demi-heure après j'avais des vertiges et qu'il fallait que je m'allonge. Était-ce la forte émotion due au travail de l'écriture ou simplement de l'arthrose cervicale ?

Je dois dire que je n'ai pas été particulièrement malheureuse dans mon enfance. J'étais entourée de personnes qui, comme moi, n'avaient pas de parents et donc c'était la normalité. Et, dans ma famille, certains avaient vécu des choses bien plus tragiques.

Je suis née pendant la guerre, en 1943, petite Juive apatride, orpheline de mon père, déporté sans retour quelques mois avant ma naissance. J'étais la dernière d'une fratrie de trois enfants, élevés séparément car confiés à des maisons d'accueil différentes, mais toutes appartenant à l'OSE (Œuvre de secours aux enfants).

Malgré toutes les difficultés, la vie a prévalu. Ceci est mon histoire.



Symcha Klukowski, le père de Génia.

Symcha, mon père

Mon père s'appelait Symcha, prénom yiddish (en français, Simon), Klukowski, patronyme qui, à mon avis, n'a pas de signification en français. Il est né à Radzymin, petite localité polonaise de la région administrative de Mazovie. Mes parents ne parlaient que le yiddish.

Cette ville est située dans le Centre de la Pologne, pas très loin de Varsovie¹. La famille de mon père était nombreuse, puisque ma grand-mère paternelle a eu 14 enfants, dont deux sont décédés en bas âge. J'ai su qu'il y avait un caveau familial de la ville de Radzymin dans le cimetière juif de Bagneux, où je suis allée pour la première fois lors de l'enterrement de mon oncle paternel Charles – j'avais fait sa connaissance peu de temps avant sa mort. Je n'ai aucune information sur l'enfance de mon père. Dans sa famille, la plupart étaient tailleurs, métier qu'ils avaient déjà exercé en Pologne.

Deux frères de mon père, Charles et Maurice, que j'ai à peine connus, avaient chacun une boutique rue Notre-Dame-

1. Radzymin est à une vingtaine de kilomètres au nord-est de la capitale polonaise. Elle a été le lieu d'une bataille charnière (13-16 août 1920) lors de la guerre soviéto-polonaise. Située sur la ligne de défense polonaise de Varsovie, la ville a été une dernière fois reprise par l'armée polonaise, permettant l'organisation de sa contre-offensive contre l'Armée rouge qui sera finalement refoulée. La Pologne garda ainsi son indépendance retrouvée au sortir de la Première Guerre mondiale en 1918. [ndrc]

de-Nazareth, quartier juif de Paris (III^e arrondissement). Ils étaient arrivés à Paris, je suppose, entre les deux guerres. Ces deux oncles n'avaient que des filles, que j'ai aussi peu connues. Maurice avait trois filles : celle qui vivait en Belgique, Ida, mariée à un médecin belge, n'a pas souhaité que nos relations aillent plus loin lors de notre rencontre unique au cimetière de Bagneux.

En effet, j'ai fait leur connaissance lors de l'enterrement de mon oncle Charles, que j'avais connu peu de temps auparavant par l'intermédiaire de sa fille, ma cousine germaine Louissette Rodach. Je dois cette rencontre à mon frère, resté proche de la famille. Elle habitait quant à elle dans le XVIII^e arrondissement de Paris, l'ex-appartement de son père Charles.



Blima et Charles Klukowski, oncle et tante de Génia, 1986.

Pour ma part, je n'étais pas du tout « famille ». Ma famille, c'étaient mes amis. Mais là, j'ai eu un déclic par rapport à mon père, que je voulais connaître.

J'avais pris rendez-vous avec notre cousine germaine. Elle m'a invitée à déjeuner et c'est à cette occasion que j'ai fait sa connaissance ainsi que celle de son père, mon oncle, un très bel homme avec de beaux cheveux blancs, mais qui avait déjà perdu un peu la tête, si bien que, malheureusement, nous n'avons pas pu communiquer. J'ai bien discuté avec Louissette, fort sympathique, qui m'a montré de nombreuses photos de la famille, dont celle de mon père, en noir et blanc, de profil, avec la coupe de cheveux de l'époque, peignés en arrière. Puis je lui ai demandé si elle pouvait me la prêter pour que j'en fasse une copie, ce qu'elle a accepté bien volontiers.

Elle m'a montré ensuite la photo de la grand-mère paternelle, une photo sépia. Femme imposante, assise dans un grand fauteuil.

Louissette est décédée en septembre 2011. Je l'ai appris par sa fille, Carole, qui m'a laissé un message sur mon répondeur, car j'étais absente de Paris. Je n'ai donc pu assister à son enterrement. Je pense que ma petite-cousine m'a retrouvée facilement, bien que ne me connaissant pas vraiment, car j'avais envoyé, comme je le faisais chaque année, une carte postale de l'endroit où je me trouvais en vacances, façon de garder des liens.

Je regrette de ne pas avoir connu Louissette plus tôt, car nous nous entendions très bien. Elle adorait rigoler. Elle avait une grande admiration pour son père, qui était un intellectuel.

Je ne sais pas grand-chose de la venue de mon père à Paris, chez le père de ma cousine, d'après les dires de celle-ci. Elle était alors petite mais s'en souvenait. Il est resté très peu de temps, souhaitant aller vers le sud pour passer en zone « libre ». S'il était resté à Paris, il aurait été plus à l'abri, quoique...

Mes parents se sont connus en Pologne, qu'ils ont quittée l'un après l'autre. Mon père est arrivé en Belgique en 1937 et ma mère un an après. Mon frère est né le 23 février 1939.

Mes parents se sont mariés dans le Sud de la France, le 19 septembre 1940.

Pour compléter un peu plus le parcours de mon père, j'ai pris contact avec mon petit-cousin, le fils de ma cousine germaine Louissette, Philippe Rodach, médecin, dont j'avais fait la connaissance il y a quelques années pour des problèmes de hernie discale. Il a accepté de me recevoir et je me suis rendue dans son cabinet, à Courbevoie. Il m'a reçue pendant à peu près une heure. Étant beaucoup plus jeune que moi, il n'a pas vraiment de souvenirs de ses grands-parents, en tout cas du côté de son grand-père maternel, mon oncle Charles donc.

Il a, durant des années, demandé à sa mère de lui raconter l'histoire de sa famille, ce qu'elle n'a jamais voulu. Il se souvient d'avoir été souvent à la campagne, chez une cousine qui avait une maison à Brunoy, où mon frère a fréquemment été invité. Il avait même oublié le prénom de son grand-père ! Je lui ai aussi demandé de récupérer les photos que lui a laissées sa mère, photos qu'elle m'avait montrées quand j'étais allée la voir la première fois.

Mon père a été déporté quatre mois avant ma naissance, en mars 1943, vers le camp d'extermination de Lublin-Majdanek¹, en Pologne. Il faisait partie du convoi n° 50 du 4 mars 1943, constitué en représailles d'un attentat contre deux officiers allemands, le 13 février. On ne sait pas s'il a été sélectionné pour le travail ou immédiatement gazé.

1. Le camp de Majdanek, situé aux portes de Lublin, était à la fois camp de concentration et d'extermination, mais dépendait de l'Inspection générale des camps de concentration de Sachsenhausen et du Gouvernement général de Pologne, c'est-à-dire de Cracovie et de Lublin. Contrairement aux camps d'extermination de Belzec, Sobibor et Treblinka, les déportés y étaient tous enregistrés à l'arrivée (les dossiers ont disparu). Seulement après, les malades, infirmes, enfants et vieillards étaient gazés. Les autres devaient travailler. Ce camp s'est toujours officiellement appelé « camp de prisonniers de guerre des Waffen SS ». Des atrocités y ont été commises (pendaisons, fusillades, gazages). On estime à 500 000 le nombre de personnes déportées vers ce camp : la moitié n'a pas survécu. [ndrc]

SOUS-PRÉFECTURE
D'OLORON

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté - Egalité - Fraternité

19.005
ARCH. GURS

Le

19

ATTESTATION

---:---:---:---:---:---

Je soussigné, SOUS-PREFET d'OLORON-
Ste-Marie, certifie que suivant les rensei-
gnements relevés au fichier du Camp de GURS,
il résulte que :

M. K L U K O W S K I Symcha
né le 3 Octobre 1910 à NADZIMIRN (Pol.
de nationalité polonaise,

a séjourné au Camp de GURS du 25 Février
1943 venant de MILLAS (Pyrénées-Orientales)
jusqu'au 27 Février 1943, date à laquelle
il est parti par convoi à destination inconnue.-

OLORON, le 11 JANVIER 1950
Le Sous-Préfet,



Attestation de la sous-préfecture d'Oloron quant à l'internement
au camp de Gurs de Symcha Klukowski du 25 au 27 février 1943 et
de son départ « par convoi à destination inconnue », 11 février 1950.

MINISTÈRE

N° 6

DES
ANCIENS COMBATTANTS
ET VICTIMES DE LA GUERRE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PARIS, le 11 SEPT. 1956
139 Rue de Bercy (12°)

N DES STATUTS
VICES MÉDICAUX

tion des Statuts de
et Victimes de Guerre

[Handwritten initials]

s Déportés et des
tuts Divers

DSD/RDo SL/MP

NOTA. — Les réponses doivent, outre le
numero d'ordre, rapporter les indications
du timbre ci-dessus.

A T T E S T A T I O N

-:--:~::~

L'Administrateur Civil, Chef du Bureau des Déportés et Statuts divers, certifie que d'après les renseignements en sa possession : Monsieur K L U K O W S K I Symba, né le 3 Octobre 1910 à RADZIMUL, a été interné le 28 Février 1943 au camp de DRANCY, venant du camp de GURS, et déporté en direction du camp de LUBLIN-MAIDENCK par un convoi en date du 4 Mars 1943.

L'Administrateur
Chef du Bureau des Déportés
et des Statuts Divers

[Handwritten signature]



Attestation du ministère des Anciens Combattants et Victimes de la guerre quant à l'internement au camp de transit de Drancy de Symcha Klukowski le 28 février 1943 en provenance du camp d'internement de Gurs et de sa déportation le 4 mars 1943 à destination du camp de concentration et d'extermination de Majdanek-Lublin (Pologne). Fait à Paris, le 11 septembre 1956.

C'est grâce au livre de Serge et Beate Klarsfeld, le *Mémorial de la déportation des Juifs de France*, édité en 1978¹, que j'ai pu en savoir plus. Je lui suis très reconnaissante d'avoir entrepris ce travail remarquable, qui m'a permis de retrouver quelques traces de ce père que je n'ai pas connu. Ce livre m'a été offert par Suzette Bloch, ma « cousine » par alliance (petite-fille de Marc Bloch, grand historien et résistant², dont la fille aînée, Alice Bloch, fut ma marraine).

Il est arrivé une chose incroyable que je tiens à relater ici pour terminer l'histoire de mon père. J'ai reçu, fin juin 2018, un appel téléphonique de M. Parrilla, l'adjoint au maire de la petite ville d'Ille-sur-Têt, où était passé mon père en 1942³. La mairie de cette ville des Pyrénées-Orientales, pas très loin de Rivesaltes, a eu le projet d'ériger une stèle à la mémoire de tous les Juifs déportés qui sont passés par Ille-sur-Têt, au nombre desquels figurait mon père. J'ai demandé à M. Parrilla si ma mère était avec mon père. Il l'a effectivement identifiée d'après son nom de jeune fille sur les registres. Donc, ils étaient bien ensemble. Il m'a aussi dit que beaucoup de réfugiés juifs passaient par leur ville pour se rendre en Espagne, ce que je ne savais pas du tout ! Mes parents ne seraient restés qu'un mois, pour retourner au camp de Rivesaltes, sur ordre des Allemands, qui occupaient tout le Sud de la France.

-
1. Édition de l'association des Fils et Filles des déportés juifs de France (FFDJF), réédité en 2012. Une version révisée (2018) en ligne est désormais accessible et dispose d'un moteur de recherche bilingue à multiples entrées. [ndrc]
 2. Professeur d'histoire économique à la Sorbonne. En 1943, il entre dans le mouvement « Franc-Tireur » et devient membre du Directoire régional des mouvements unis de la résistance. Le 8 mars 1944, il est arrêté à Lyon, torturé puis fusillé. Son livre, *L'Étrange Défaite*, témoignage écrit en 1940 (il était officier lors du conflit), est la meilleure analyse sur les causes de la défaite de la France. [ndrc]
 3. Symcha a été libéré du camp de Rivesaltes pour intégrer un Groupement de travailleurs étrangers (GTE) à l'Ille-sur-Têt. Il a échappé à la grande rafle des Juifs étrangers de la fin d'août 1942 en zone « libre », mais se fait arrêter quelques mois plus tard et déporté *via* le camp de Drancy.

Cette cérémonie a eu lieu le 22 juillet 2018 au nouveau cimetière d'Ille-sur-Têt. Comme j'étais chez ma « cousine » Suzette Bloch, qui habite au-dessus d'Argelès-sur-Mer, j'ai pu y assister. Il y avait du monde. L'adjoint au maire, M. Parrilla, m'a fort bien accueillie. Il m'a présentée à des personnes concernées, deux hommes, dont l'un était le petit-fils d'un déporté allemand et avocat à Paris. Il y avait également des représentants officiels : une ancienne secrétaire d'État aux handicapés, sous le mandat de l'ancien président de la République, François Hollande, et le sous-préfet. Le maire a fait un beau discours plein d'humanité.

Nous avons été trois à recevoir la médaille de citoyen d'honneur de la ville d'Ille-sur-Têt.

Je fus très émue. Je ne m'attendais pas à ressentir autant d'émotion. La mairie a invité toutes les personnes présentes à un pot républicain.

ROUSSILLON - FENOULLÈDES L'INDÉPENDANT 11
28 JUILLET 2018

ILLE-SUR-TÊT
DEVOIR DE MÉMOIRE. Une stèle en souvenir des victimes du régime de Vichy a été dévoilée.

Pour que l'histoire ne s'oublie pas

La journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites du régime de Vichy et d'hommage aux « Justes » de France, a donné lieu à l'inauguration d'une stèle au cimetière de Las Castillounes.

Une cérémonie empreinte d'émotion et d'une grande solennité, présidée par Laurent Alaton sous-préfet de Prades, en présence des familles de victimes et des personnalités*. Jérôme Parrilla, adjoint au maire, s'est beaucoup investi pour la réussite de cette journée.

« Le plus important c'est de sortir de l'oubli ce sombre épisode de l'histoire : il faut que les Illusoises et les Illous sachent », soulignait-il.

■ 60 noms sortis de l'oubli
« Je tiens à souligner le remarquable travail de recherche réalisé par mon adjoint, président local du Souvenir français Jérôme Parrilla », s'exprimait le maire William Burghoffer, avant de faire un rappel de l'histoire : « En juillet 1940 naissait le régime de Vichy, et avec lui s'ouvrait l'une des pages les plus sombres de l'histoire de notre pays. La France, pays des droits de l'homme s'engouffrait dans la honte (...) À Ille-sur-Têt, à travers les registres de recensement des étrangers on voit se multiplier les « sauf-conduits » vers Rivesaltes, passeport vers une mort certaine ». Une période sombre que beaucoup ont payé de leur vie, à l'image de Louis Boyer, de leurs souffrances, pour Juliette et Marcelle Molins, rescapées du camp de Ravensbrück. Elles témoignent jusqu'à leur dernier jour de l'enfer qu'elles ont enduré (...) Aix totals ce sont 60 noms, issus des listes et des fiches retrouvées qui sont sortis de l'oubli (...), » soulignait William Burghoffer.

■ Avec les familles
Au cours de la cérémonie, Jérôme Parrilla s'est exprimé au nom de la famille Salomon, excusée car vivant aux États-Unis. Leurs parents, M. et M^{me} de Vries ont vécu à Ille. M. de Vries est mort au retour des camps et son épouse est décédée il y a quelques années.

et avec lui s'ouvrait l'une des pages les plus sombres de l'histoire de notre pays. La France, pays des droits de l'homme s'engouffrait dans la honte (...) À Ille-sur-Têt, à travers les registres de recensement des étrangers on voit se multiplier les « sauf-conduits » vers Rivesaltes, passeport vers une mort certaine ». Une période sombre que beaucoup ont payé de leur vie, à l'image de Louis Boyer, de leurs souffrances, pour Juliette et Marcelle Molins, rescapées du camp de Ravensbrück. Elles témoignent jusqu'à leur dernier jour de l'enfer qu'elles ont enduré (...) Aix totals ce sont 60 noms, issus des listes et des fiches retrouvées qui sont sortis de l'oubli (...), » soulignait William Burghoffer.

Les familles se sont exprimées, à l'image de M. Braun, fils d'Otto Braun, résistant et petit-fils d'Émile Braun-Melchior ; M. Cavert, fils d'Herbert, caché par la Résistance et petit-fils de Richard Kaver, arrêté à Ille et mort en déportation. La médaille de la ville était remise aux familles Braun, Cavert et Kukowski (Syméba Kukowski) et Dyna Rosenbat sont passés à Ille. Syméba a été déporté et Dyna a donné naissance à la maternité d'Elne à Génia, qui était présente à la cérémonie). Le dévoilement de la stèle soulignait cette volonté de ne pas oublier. Les vers d'un poème d'Alain Taurinya, écrit au camp d'Altenagrow, y resteront gravés à jamais.

« C'est pour que l'histoire ne s'oublie pas, pour que l'histoire ne recommence pas, que la commune a tenu à la graver dans la pierre et rendre un hommage solennel à l'ensemble des victimes des crimes racistes et antisémites du régime de Vichy », conclut le premier magistrat citant Simone Veil : « Ceux qui ne connaissent pas leur histoire s'exposent à ce qu'elle recommence... ».

« Étaient présents le délégué militaire départemental, la directrice de l'Office national des anciens combattants (Onac), les représentants du conseil départemental, du conseil régional, les membres du conseil municipal, de la gendarmerie, les sapeurs-pompiers et les associations d'anciens combattants et résistants.



» William Burghoffer et Laurent Alaton sous-préfet de Prades, ont dévoilé la stèle devant laquelle les familles, à l'image d'Henri Braun se sont exprimées.



Article du journal *L'Indépendant* du samedi 28 juillet 2018 sur la cérémonie au cimetière de Las Castillounes mentionnant la présence de Génia et sa réception de la médaille de la ville de l'Ille-sur-Têt.



Génia Klukowski recevant la médaille de citoyen d'honneur de la ville d'Ille-sur-Têt (Pyrénées-Orientales) des mains de son maire, William Burghoffer, 22 juillet 2018.



La maison d'enfants de l'OSE à Draveil (Essonne), de nos jours.

Dina, ma mère

Ma mère s'appelait Dina, son premier prénom, le second –Rozena–, je ne l'ai jamais utilisé, ne le connaissant pas. Son nom de jeune fille était Rozenblat. Elle est née le 10 octobre de la même année que mon père, 1910, dans une ville qui porte un nom difficile à prononcer pour des Français : Białobrzegi¹, près de Radom.

Il est possible que j'aie vu ma mère une fois avant son départ pour Israël, début 1949². J'ai un vague souvenir –mais est-ce un fait réel?– de l'avoir vue quand j'étais à l'hôpital pour une petite opération de l'appendice. J'avais 7 ans, j'étais à Draveil, dans une maison d'enfants ouverte par l'OSE, et elle m'avait apporté des chaussettes! Elle était peut-être revenue en France, mais pour quoi faire?

Elle avait quitté la Belgique avec mon père après que le pays eut été envahi, fuyant vers Paris puis le Sud-Ouest (Haute-Garonne), toujours avec mon frère, Harry. Ils ont été arrêtés et emmenés au camp de Rivesaltes.

1. Ville de la voïvodie de Mazovie située à environ 75 km au sud de Varsovie et 35 au nord de Radom. [ndrc]

2. Le dossier de l'OSE indique que les trois enfants ont été regroupés à Draveil pour que leur mère les voit avant son départ pour Israël en 1949. Ce départ clôt un long épisode concernant le projet d'*Alyah* de toute la famille. Voir *supra* l'avant-propos.

J'aimerais rappeler ce qu'était ce camp, qui existait bien avant l'arrivée des réfugiés et qui s'appelait aussi « le camp Joffre ». Ce fut un camp militaire destiné à recevoir des troupes coloniales (Malgaches, Indochinois et Sénégalais), qui s'étendait sur une superficie de 600 hectares¹. Puis c'est devenu un camp d'internement et une prison et, jusqu'en 2008, un camp de rétention. En 1962, il fut transformé en camp d'hébergement pour 60 000 Harkis.

Deux politiques, la colonisation et l'enfermement, concentrationnaire ou carcéral, ont été menées de façon concomitante par la France².

Les Allemands entrent à Perpignan le 12 novembre 1942³. Ces « troupes d'opération » s'installent immédiatement dans le camp Joffre, qui est d'abord une caserne.

Les premiers réfugiés furent les Espagnols. À la fin de la guerre civile⁴, en février 1939, quelque 500 000 républicains ont fui le franquisme.

Les camps français occupés depuis la *Retirada*⁵ par les Espagnols reçoivent ensuite tous les « indésirables », antifascistes

1. En novembre 1939, le camp militaire s'étend sur des terrains incultes et presque insalubres, réquisitionnés par les municipalités de Salses et Rivesaltes. Cet ensemble de 16 îlots était prévu pour 15 000 soldats.

2. Il existe aujourd'hui un musée-mémorial, inauguré en 2010, qui prend en charge les différentes mémoires, celle de la guerre d'Espagne, celle de la Shoah et celle de la guerre d'Algérie.

3. L'invasion lancée le 11 novembre 1942 de la zone française non occupée par les Allemands et les Italiens est la conséquence immédiate du débarquement allié en Afrique du Nord (Algérie française et protectorat marocain) trois jours plus tôt. Elle est en contravention avec les accords d'armistice de juin 1940. Les huit départements du Sud-Est de la France passés alors sous domination italienne seront occupés par les troupes allemandes après l'annonce de l'armistice (en fait, une capitulation) de l'Italie le 8 septembre 1943.

4. La guerre d'Espagne débuta le 17 juillet 1936 et s'acheva le 1^{er} avril 1939. [ndrc]

5. En espagnol, « retrait ». Le terme désigne l'exode massif des Espagnols républicains vers la France à partir de février 1939. [ndrc]

pour la plupart. Pire, le camp de Rivesaltes est mis au service de la politique raciale et collaborationniste du gouvernement de Vichy. Il sert en 1942 de centre de transit aux populations juives avant leur déportation vers l'Allemagne, en passant par le camp de Drancy.

Il s'agit des étrangers dits « indésirables¹ », des Juifs renvoyés du sud de l'Allemagne en octobre 1940, de ceux déclarés « en surnombre dans l'économie française » de même que ceux arrêtés sur la ligne de démarcation.

Il ne faut pas oublier les Tsiganes, dont les familles seront maintenues ensemble.

En deux ans d'existence, Rivesaltes, inauguré par les Espagnols, a eu ainsi le sinistre privilège de rassembler la quasi-totalité des exclus du régime, jusqu'à sa fermeture, en novembre 1942².

Sortir les enfants des camps était l'objectif de certaines organisations caritatives du Comité de Nîmes³ qui avaient obtenu le droit d'y pénétrer. L'OSE est l'une d'entre elles. Faire

1. Le 14 janvier 1941, le camp est officiellement un « centre d'hébergement » ouvert aux internés civils, étrangers, Espagnols, Juifs et Tsiganes. En 1942, il s'agit aussi de décongestionner le camp de Saint-Cyprien et de regrouper tous les étrangers. À partir des rafles du mois d'août 1942, Rivesaltes devient un camp de déportation, surnommé « le Drancy de la zone sud ». Cf. Alexandre Doulut, *Les Juifs au camp de Rivesaltes : internement et déportation (1941-1942)*, Paris, Éd. Lienart, 2014.
2. Le 22 novembre 1942, la 3^e division blindée de la Waffen-SS, de retour du front russe s'installe dans le camp militaire vidé de tous les Juifs. Ils y restent jusqu'en février 1943. Puis ce sont des soldats italiens qui travaillent pour l'armée allemande et des Russes blancs qui prennent la place. En septembre 1944, Rivesaltes est un « centre de séjour surveillé » pour internés politiques, puis prisonniers de guerre de l'Axe jusqu'en mai 1948. En 1954, il redevient un camp militaire, en particulier pour la formation des jeunes recrues de français musulmans. En 1962, il devient un centre pénitentiaire, et enfin un centre d'hébergement des Harkis jusqu'à sa fermeture définitive en 1965.
3. Le Comité de coordination pour l'assistance dans les camps, dit « Comité de Nîmes », est créé le 5 novembre 1940 et réunit, selon les dates, entre 25 et 31 associations. Cf. Anne Grynberg, « Le Comité de Nîmes ou les limites de la philanthropie », dans Jacques Grandjonc et Theresia Grundtner (dir.), *Zones d'ombres, 1933-1944. Exil et internement d'Allemands dans le Sud-Est de la France*, Aix-en-Provence, Éd. Alinéa, 1990, p. 433-450 ; et d'Anne Grynberg, *Les Camps de la bonte. Les internés juifs des camps français, 1939-1944*, Paris, Éd. La Découverte, 1991, p. 194-197.

sortir le maximum d'enfants en bas âge dès le printemps pour les cacher un peu partout en France était sa priorité.

Je tiens à rendre hommage à une historienne, Violette Marcos, qui a écrit un livre sur ce sujet avec son neveu, Juanito Marcos, *Les camps de Rivesaltes*¹, aux Éditions Loubatières, en 2009, dont je me suis inspirée pour rendre compte de ce camp.

Elle m'avait d'ailleurs contactée, souhaitant parler de la Maternité suisse d'Elne et des enfants nés dans ce lieu de paix. J'ai accepté de rencontrer sa nièce, qui m'a interrogée; notre entretien est retranscrit dans ce livre avec une photo de ma mère devant un bébé : ma sœur.



Dina, la mère de Génia, et sa fille Rachel qu'elle vient de mettre au monde à la Maternité d'Elne (Pyrénées-Orientales), le 12 juillet 1941.

1. Violette Marcos et Juanito Marcos, *Les camps de Rivesaltes. Une histoire de l'enfermement, (1935-2007)*, Portet-sur-Garonne, Éd. Loubatières, 2009.

Ma mère étant enceinte, le Secours suisse d'Elne l'a fait sortir pour qu'elle accouche à la Maternité d'Elne de ma sœur, Rachel, née le 12 juillet 1941. Pendant ce temps, mon frère, Harry, a été placé dans une pouponnière de Banyuls qui dépendait du Secours suisse.

En novembre 1942, mon père s'est retrouvé dans la petite ville d'Ille-sur-Têt, où il a travaillé dans un groupement de travailleurs étrangers¹.

J'ai toujours douté – je me trompe peut-être! – du fait que monsieur Klukowski était mon père « biologique ». En effet, à la maternité il y avait pas mal de réfugiés espagnols qui s'occupaient de l'intendance, de réparations diverses, d'un potager, etc., et ma mère aurait parfaitement pu avoir une aventure avec un bel hidalgo.

Je me souviens d'avoir vu chez ma mère, en Israël, à Arad, où elle vivait, une photo sépia sur un meuble, qui représentait ma mère, moi dans ses bras, toute petite, même pas 2 ans, et un homme en uniforme. Je lui ai demandé qui était cet homme. Elle m'a répondu simplement : un Espagnol! Et rien d'autre. Je me suis dit que c'était peut-être mon père! Pendant des années, j'ai fantasmé en pensant que, en fin de compte, j'étais catalane espagnole, bien que je fusse née en Catalogne française.

En tout cas, la directrice de la Maternité suisse d'Elne, qui l'avait créée, Elisabeth Eidenbenz, et que j'ai rencontrée beaucoup plus tard, m'a dit ne jamais avoir vu mon père, M. Klukowski. Elle pouvait communiquer facilement avec ma

1. Les Compagnies de travailleurs étrangers (CTE) créées en avril 1939 sont prolongées après la défaite française par le gouvernement de Vichy dans la loi du 27 septembre 1940 sur les étrangers « en surnombre dans l'économie nationale » sous le nom de Groupements de travailleurs étrangers. Les GTE, véritables camps civils de travail, réunissent plus de 40 000 réfugiés exploités pour palier le manque de main-d'œuvre (prisonniers de guerre). Ils ne sont pas rémunérés, leurs conditions de vie sont précaires et leur contrôle est à la mesure de la politique xénophobe, antisémite et anticommuniste de la « Révolution nationale » instaurée par Pétain. [ndrc]

mère, car, étant suisse alémanique, elle parlait l'allemand, et le yiddish est proche de la langue allemande.

Ma mère serait peut-être restée à la maternité après son premier accouchement, alors qu'habituellement les femmes ne restaient que très peu de temps pour laisser la place à d'autres femmes enceintes prêtes à accoucher. Elisabeth Eidenbenz m'a confirmé que ma mère était très « débrouillarde ». Mais rien n'est sûr.

La Maternité suisse d'Elne a été fermée par ordre des Allemands en avril 1944. Ma mère a dû partir avec moi dans ses bras, toujours sous la tutelle du Secours suisse¹.

À sa sortie de la maternité, ma mère a séjourné à la pouponnière de Montagnac (Hérault), qui a pris le relais de celle d'Elne, toujours organisée par le Secours suisse, et ce durant presque trois ans.

Je suis restée avec ma mère dans je ne sais quelle ville ou quel village jusqu'à mes 2 ans, 2 ans et demi. Je lui ai été retirée par l'OSE, car elle n'a pas su s'occuper convenablement du bébé que j'étais.

Des trois enfants je suis la seule à être restée aussi longtemps auprès de ma mère. Mon frère et ma sœur étaient déjà en pouponnière. Ils ont vécu comme des enfants cachés.

Le fait d'être restée près de ma mère pendant ces deux premières années m'a donné une certaine stabilité dans ma petite enfance et adolescence, et jusqu'à l'âge adulte.

Plus tard, le Secours suisse a demandé à l'OSE de la prendre en charge, ce qu'elle a refusé². Si bien qu'il y a des doutes quant aux dates et aux lieux où aurait séjourné ma mère. C'est un vrai flou et pas artistique, mais plutôt géographique !

1. Elles seraient allées à Pau où sa mère était femme de ménage dans une structure du Secours suisse.

2. En mai 1946, l'OSE a refusé par manque de place et surtout parce que des négociations avaient lieu avec l'Agence juive pour faire partir toute la famille. Cf. Rapport de 1949 intitulé : Histoire de la famille et des enfants Klukowski, dossier II.

Mon frère et ma sœur ont été transférés à la pouponnière de Limoges de l'OSE, ma mère n'ayant plus aucun contact avec eux. La pouponnière de Limoges avait été ouverte par l'Assistance médicale aux enfants des réfugiés (située dans le XX^e arrondissement de Paris) à la fin de 1939, association dirigée par Jeanne Grunwald, une Juive allemande, et reprise par l'OSE fin 1940. Ma sœur, Rachel, y est arrivée le 18 novembre 1941 et l'a quittée en novembre 1943, au moment de sa fermeture¹.

Ma mère n'a jamais rien dit ni écrit sur ce qu'elle a vécu. Je n'ai jamais su grand-chose sur sa vie, elle ne savait ni parler ni écrire le français, ou si peu. J'ai retrouvé deux lettres d'elle écrites par une tierce personne, l'une en polonais, l'autre en yiddish, que j'ai fait traduire par le Centre Medem² à Paris (lieu de la culture yiddish). Celle en polonais était adressée à Alice Bloch, éducatrice à la maison d'enfants de Bellevue (Seine-et-Oise, de nos jours Hauts-de-Seine), où j'avais été envoyée quand on m'a séparée de ma mère.

Cette lettre provenait de la ville de Jurançon (Basses-Pyrénées, aujourd'hui Pyrénées-Atlantiques), où elle habitait. Nous n'avons pas de date précise, juste « le 18 mars » :

Je vous remercie énormément pour les nouvelles de mes enfants. Cela me réjouit beaucoup que ma Rachel va à l'école et qu'elle apprend bien ; quant à Génia, je suis très contente qu'elle a tellement changé, que cet enfant grandit et commence à lire. Madame la directrice, je voudrais savoir comment va mon fils – s'il est en bonne santé, s'il parle déjà, comment va l'intérieur de sa bouche, si on l'a opéré [mon frère est né avec un bec-de-lièvre]. Oh, comment je voudrais voir mes enfants, ils me manquent tellement ! Madame

1. Cf. dans la présente Collection « Témoignages de la Shoah », D^r Gaston Lévy, *Souvenirs d'un médecin d'enfants à l'OSE en France occupée et en Suisse, 1940-1945*, Paris, Éd. Le Manuscrit/FMS, 2008. [ndre]

2. Centre Medem Arbeter-Ring, 52 rue René Boulanger, 75010 Paris. Site Internet : <https://www.centre-medem.org>

la directrice, pourrai-je demander un travail dans la maison où se trouvent mes enfants, car j'ai nulle part où habiter, je n'ai pas de vrai foyer. Je voudrais partir pour la Palestine avec mes enfants, mais comment faire ? Je voudrais vous demander un conseil, comment procéder, car je suis dans une situation critique.

Une seconde lettre, adressée à ses enfants, était en yiddish écrit en caractères hébreux, envoyée de Tel-Aviv le 28 février 1953.

*Très chers enfants,
je suis très étonnée de ne pas encore avoir reçu de réponse de votre part aux cadeaux que je vous ai envoyés : un rouleau d'Esther, deux albums photos, et deux chaînes de cou. Je suis très inquiète que quelque chose ait pu vous arriver. Je vous ai demandé de m'envoyer une photo de vous tous, et j'ai aussi demandé à mon cher fils Harry de quoi il avait besoin pour que je puisse le lui envoyer. Je n'ai pas reçu de vous de réponse à ma lettre où je vous demandais de m'écrire, par exemple, pourquoi Rachel a arrêté de jouer du piano, ainsi que toutes les autres questions. S'il vous plaît, mes chers enfants, écrivez-moi tout de suite une réponse, sur tout ce qui se passe chez vous, comment va votre santé, comment va l'école. Que pensez-vous de venir chez moi ici ? Je vous envoie mes vœux d'un heureux Pessah [fête juive correspondant à la Pâques chrétienne].*

C'est beaucoup plus tard que j'ai rencontré la directrice de l'OSE, Vivette Samuel¹. Je voulais voir mon dossier, ce qui ne se faisait pas à l'époque. Lors de cette entrevue, j'ai appris que notre mère ne nous avait jamais abandonnés.

On le constate d'ailleurs par ses deux lettres, découvertes bien tardivement. Dire que, pendant tout ce temps, j'avais vécu avec cette idée que nous étions des enfants abandonnés ! C'était un sentiment terrible et douloureux.

1. Avant d'être directrice de l'OSE, Vivette Samuel a été résidente volontaire au camp de Rivesaltes de novembre 1941 à mai 1942, avec pour mission de sortir les enfants juifs. Cf. Vivette Samuel, *Sauver les enfants*, Paris, Éd. Liana Levi, 1995.

Je ne pouvais le comprendre. J'ai été soulagée quand j'ai appris la vérité. Je regrette que l'OSE ne nous ait pas informés plus tôt.

Ma mère a continué à vivre dans le Sud de la France dans des conditions assez difficiles, malgré les aides du Secours suisse ou de l'OSE. Puis elle est remontée à Paris.

Je ne sais pas trop ce qu'elle a fait durant cette période, mis à part se démener auprès de divers organismes pour essayer de partir en Israël avec ses enfants, en tout cas les deux aînés.

Comme nous étions sous la tutelle de l'OSE, cette dernière a fait une enquête auprès de sa famille israélienne pour connaître leur situation. Le père de ma mère vivait très chichement, dans une seule pièce. Or, pour l'OSE, il n'était pas question d'envoyer des enfants vivre dans de si mauvaises conditions. Après bien des démarches et confrontée à de grandes difficultés, ma mère est partie sans nous en 1949 rejoindre sa famille en Israël. Elle y a refait sa vie. J'ai su bien plus tard, par M^{me} Samuel, qu'elle nous avait réclamés à plusieurs reprises.

J'ai retrouvé quelques correspondances tardives avec ma mère. Elles étaient écrites par l'une de ses amies. J'y répondais en anglais. Je me suis fait aider par une amie qui le parlait et l'écrivait couramment. La première lettre de ma mère date du 16 février 1987, écrite en anglais, qui demandait de mes nouvelles ainsi que celles ma sœur, qui n'avait pas répondu à son courrier, et me demandait son téléphone, si je l'avais. Elle disait qu'elle n'allait pas très bien.

L'année suivante, j'ai reçu deux lettres, dont une au début de l'année, écrite en français, me proposant de venir en Israël. Elle et son mari seraient très heureux de me recevoir pour pouvoir me parler de vive voix, « puisque par écrit, c'est difficile ! » disait-elle. La seconde était également écrite en français, par une femme qui travaillait au dispensaire d'Arad où vivaient ma mère et son mari, Hertzfel.

Cette lettre disait qu'ils avaient réservé pour moi un billet d'avion, aller-retour, du 24 juillet au 14 août. Cette personne, prénommée Viviane, me conseillait fortement de faire un tour du pays, car il n'y avait rien à faire sur place. Elle m'a annoncé que mon beau-père était malade, mais n'a pas dit de quoi!

Quelque temps plus tard, en 1988, Hertzfel est décédé d'un cancer généralisé. J'avais reçu un message téléphonique sur mon répondeur, en anglais, qui me demandait de rappeler. J'ai tout de suite pensé que mère était veuve. Et c'était bien le cas, quand j'ai rappelé.

Jusqu'en 1995, il n'y a plus eu de correspondance! Ma mère a ensuite rattrapé le temps de ce silence et m'a écrit cinq lettres, auxquelles j'ai bien entendu répondu. Je lui disais que je n'avais pas de travail à cette époque.

Elle me proposait de venir en Israël, elle me disait que je n'aurais aucun problème pour trouver du boulot, et qu'elle pourrait me loger dans un appartement situé au-dessus de chez eux!

Je lui ai répondu qu'il n'était pas question que je quitte la France, pays où j'étais née et où je me sentais bien, malgré quelques difficultés financières passagères.

Ma mère, pour la première fois, m'a proposé de m'aider, même si, me disait-elle, elle n'avait pas beaucoup d'argent.

Elle a toujours eu peur de manquer, et d'ailleurs son réfrigérateur était toujours rempli à ras bord, ce que j'ai pu constater lorsque que je suis allée la voir à plusieurs reprises.

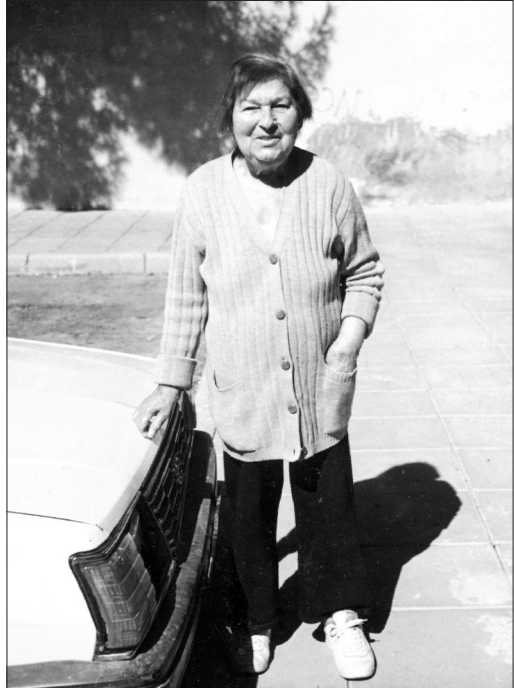
J'ai reçu peu après un virement de sa part. Je l'ai chaleureusement remerciée.

Fin mai 1996, je lui ai écrit une lettre lui disant que je n'avais pas de ses nouvelles depuis longtemps. Je lui remontais le moral car elle se sentait toujours aussi mal, et souhaitait même mourir. J'ajoutais que je souhaitais vivement que nous continuions à correspondre, que c'était important pour moi, car la vie ne nous avait pas permis de vivre ensemble et que

c'était regrettable. Le mal était fait et nous devions prendre la situation avec philosophie. Je lui disais aussi que cela avait été difficile pour ses enfants, qui avaient vécu séparés durant leur petite enfance et leur adolescence. Je lui racontais les difficultés de beaucoup de personnes en France et dans toute l'Europe, confrontées à un énorme chômage.

La dernière lettre de ma mère date du 8 juin 1998, en réponse à la mienne du début de la même année à laquelle j'avais joint une de mes photos ainsi qu'elle me l'avait demandé, ce qui lui permettrait de me voir chaque jour ! Elle me demandait de lui écrire souvent. Elle disait que tout allait bien, ce qui était assez rare ! Ce sera la dernière. Elle est décédée la même année, à l'âge de 84 ans. En Israël, on enterre très vite les morts, c'est un précepte religieux. Il était donc impossible de me rendre en Israël du jour au lendemain. J'ai fait envoyer un beau bouquet de fleurs au nom des trois enfants.

Dina à Arad
(nord du désert
du Néguev),
1997.



Maternité suisse d'Elne

Je suis donc née à la Maternité suisse d'Elne (Pyrénées-Orientales). Ma mère, qui habitait dans les environs, à Corbère-les-Cabanes¹, y a été amenée pour accoucher de sa seconde fille.

Cette maternité doit son existence et son développement à une jeune institutrice suisse allemande, Elisabeth Eidenbenz, âgée à l'époque de 26 ans, qui faisait partie du Service civil international (organisme international créé en Suisse qui organise des projets de volontariat contribuant à la construction de la paix)².

Elle a commencé à s'engager au bénéfice des réfugiés espagnols fuyant le fascisme, lesquels, pour la plupart, ont débarqué d'abord sur les plages d'Argelès, de Saint-Cyprien, de Collioure, etc., pour finalement être cantonnés dans le camp de Rivesaltes.

Avant de trouver ce bâtiment, qui ressemblait plutôt à un château et qui devait devenir le lieu de centaines d'accouchements, un des responsables du Service civil international avait

1. Village situé à environ à environ 5 km à l'est de Ille-sur-Têt. [ndrc]

2. La maternité a été montée par une équipe de jeunes infirmiers suisses de l'*Ayuda suiza para los niños de España*, dont faisait partie Elisabeth Eidenbenz. À Elne, la maternité est sous le patronage du Cartel de l'aide suisse aux enfants en lien avec le camp de Rivesaltes. À partir de 1942, la maternité passe sous le contrôle de la Croix-Rouge suisse.

repéré une autre grande bâtisse, inoccupée, à Brouilla (toujours dans les Pyrénées-Orientales).

Elisabeth était repartie en Suisse, d'où elle fut rappelée d'urgence pour pouvoir gérer l'arrivée de nombreuses femmes enceintes. Cette maternité un peu improvisée a duré quelques mois, d'avril à septembre 1939.

Elle a fonctionné en outre comme centre d'accueil et de transit pour les femmes.

Cette maison a dû être rendue à son propriétaire : le contrat de location indiquait en effet que seule la vigne était laissée à la libre disposition de l'association, ce que n'avait pas lu ce responsable du Service civil international ! Il y avait également le problème de l'approvisionnement qui avait été interrompu, les frontières étant fermées depuis que la guerre avait éclaté. Le château de Brouilla fut donc fermé en quelques jours.

C'est très rapidement qu'Elisabeth a repéré à Elne, à quelques kilomètres au nord-est de Brouilla, ce fameux « château » à trois étages, inhabité, qui appartenait à une famille bien connue dans la région, pour sa fabrication du papier à rouler des cigarettes *Job*, la famille Bardou.

Par la suite, ce château a été vendu à deux sœurs, qui, au bout d'un certain temps, ne pouvant plus l'entretenir, l'ont à leur tour revendu. J'ai appris, beaucoup plus tard, par un des habitants de la région, à l'occasion d'une visite dans ce lieu de mémoire, qu'un certain M. Charpentier, maître-verrier à Elne, l'avait acheté en 1997 pour la somme de 250 000 euros environ. Ce monsieur ignorait totalement le passé de cette maison. Il l'a rénovée durant sept ans avec l'aide de sa famille et y a posé un superbe vitrail sur toute la hauteur d'un mur qu'il avait dû rebâtir.

J'ai eu le plaisir de faire sa connaissance, avec mes deux cousines, Monique et Suzette Bloch (petites-filles de Marc Bloch), il y a quelques années, en 2004. Il nous a très bien

reçues et nous a fait visiter la maison. Elle était pour ainsi dire vide de tout meuble. Sa femme et lui n'utilisaient qu'une seule pièce, qui leur servait de chambre à coucher où seul trônait un lit à baldaquin! M. Charpentier s'était engagé d'ailleurs à recevoir toutes celles et tous ceux nés dans cette maternité.

Génia
Klukowski et
M. Charpentier,
août 2004.



Plus tard, j'ai su que le maire d'Elne, Nicolas Garcia – fils de républicain espagnol –, qui était parfaitement au courant du passé de la maison, souhaitait vivement que la commune se porte acquéreur pour en faire un lieu de mémoire. Il a donc informé M. Charpentier de son projet.

Ce dernier s'est montré enthousiaste et a accepté de vendre à un prix plutôt élevé pour la mairie (2 millions d'euros). La mairie a fait des démarches pour obtenir des fonds auprès de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, et particulièrement de sa présidente, M^{me} Simone Veil.

Je suis intervenue personnellement auprès de celle-ci, car elle n'avait pas répondu aux sollicitations de la mairie. Je lui ai raconté un peu mon histoire.

Là, elle a réagi : elle ne souhaitait pas financer l'achat de la maison, en revanche elle était d'accord pour soutenir le projet social envisagé par les responsables de la mairie qui consisterait à accueillir les femmes seules avec enfants, en situation précaire.

Ce château a fini par devenir la propriété de la commune (été 2005)¹, M. Charpentier ayant créé sa propre association d'art pour soutenir le projet. Malheureusement, il est décédé peu de temps après, de ce qu'on qualifie de « longue maladie ».

Durant une période assez longue, de fin 1939 à avril 1944, date de fermeture par des officiers allemands qui voulaient récupérer le bâtiment pour leur propre usage², presque 600 enfants sont nés dans cette maternité, la plupart de mères étrangères, soit espagnoles, soit juives, ou tsiganes, que l'on faisait sortir du camp de Rivesaltes pour y accoucher dans de bien meilleures conditions que dans le camp. Certaines venaient

1. « Après que la Commission régionale du patrimoine et des sites a décidé, le 5 avril 2012, d'inscrire la Maternité à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques, le ministère de la Culture a adopté en mars 2013 son classement au titre des Monuments historiques à titre mémoriel pour la valeur de son histoire. » Extrait de l'article à lire de Florence Dumahut, « Le château d'en Bardou. De la résurgence de l'histoire de la Maternité suisse d'Elne à l'émergence d'un lieu de mémoire », dans *Exils et migrations ibériques aux XX^e et XXI^e siècles*, 2015/1 (n° 7), p. 71-81. [ndrc]

2. Craignant un débarquement en méditerranée, les Allemands font évacuer la Maternité d'Elne. Les pensionnaires et le personnel trouvent alors refuge dans l'Aveyron. Laisse à l'abandon pendant plusieurs décennies, le château d'en Bardou est racheté par la mairie d'Elne grâce à un appel aux dons. Un musée s'y visite depuis 2011.

même du camp de Gurs (Pyrénées-Atlantiques) en train pour y accoucher après avoir entendu parler de cette maternité.

En effet, c'était un lieu de paix où le personnel féminin, pour la plupart des Suisses allemandes, faisait tout son possible pour que ces femmes, généralement traumatisées, puissent vivre ces quelques moments dans une ambiance chaleureuse et humaine.

Je voudrais rendre un hommage particulier à Elisabeth Eidenbenz, une femme qui a énormément compté pour moi. Grâce à elle, j'ai appris bien des choses sur la vie de ma mère, laquelle, comme je l'ai dit précédemment, a accouché à deux reprises à cet endroit.

Elle a fait preuve d'un engagement sans faille toute sa vie. Son parcours hors du commun a été retracé par Tristan Castanier i Palau, étudiant catalan, doctorant en histoire contemporaine, dans un livre intitulé *Femmes en exil, mères des camps, Elisabeth Eidenbenz et la Maternité suisse d'Elne (1939-1944)*¹.

C'est grâce à ce livre extrêmement bien fait, d'une grande érudition, que j'ai appris le parcours militant d'Elisabeth dans le cadre du Service civil international où elle s'était engagée en faveur des enfants espagnols victimes de la guerre civile, par le biais d'une association d'aide aux enfants.

Je reviendrai ultérieurement sur son parcours et ma rencontre avec elle, qui eut lieu bien plus tard, à l'âge de ma retraite.

1. Perpignan, Éditions Trabucaire, 2008.



Harry, le frère de Génia, à Bandol (Var), 23 août 1964.

Harry, mon frère

Je vais rapporter le peu que je sais de mon frère Harry, né à Bruxelles en Belgique, le 23 février 1939, avec une malformation, à savoir un bec-de-lièvre. Il a été confié à sa naissance à une pouponnière de la capitale belge. Mes parents, fuyant l'invasion allemande, sont d'abord passés par Paris, chez un des frères de mon père. Ils n'ont pas voulu rester et sont partis en mai 1940 à Urau, près de Saint-Gaudens¹. Là, mes parents se sont mariés légalement, le 19 septembre 1940. La veille de leur mariage, mon père a officiellement reconnu mon frère, qui a enfin porté le nom de « Klukowski ». En novembre 1940, toute la famille a été arrêtée et internée au camp de Rivesaltes (de nos jours, Pyrénées-Orientales)², tristement connu pour les conditions terribles dans lesquelles vivaient les réfugiés venant de toute l'Europe et fuyant le nazisme.

Mon frère a été pris en charge par l'OSE et placé dans différentes pouponnières, celle de Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales), du Secours suisse, puis celle de Limoges (Haute-Vienne), tenue par l'OSE. (Ces deux organisations travaillaient ensemble)

1. Dans la Haute-Garonne. Urau est à moins de 30 km au sud-est de Saint-Gaudens. [ndrc]

2. D'après la fiche du camp de Rivesaltes de Dina, elle a d'abord été internée au camp de Brens, situé à 2 km au sud-est du centre de Gaillac, sur l'autre rive du Tarn, à 140 km au nord-est d'Urau et moins de 200 km au nord-ouest du camp de Rivesaltes. [ndrc]

Après la dissolution de cette dernière en novembre 1943, il a été caché sous un faux nom chez des nourrices chrétiennes vivant dans le même département. Par la suite, il a été placé en octobre 1945 au jardin d'enfants de l'OSE à Bellevue¹ – où ma sœur et moi séjournâmes également –, mais pour peu de temps.

Il a subi six opérations de son bec-de-lièvre, qui ont dû être assez pénibles pour lui : en 1948, 1954, 1956, 1957 et 1958, la première, en 1947, n'ayant pas réussi.

L'OSE a rédigé plusieurs rapports de moralité sur Harry dès sa petite enfance. Il faut toutefois les prendre sous toutes réserves, car les critères de l'époque n'auraient plus guère de sens aujourd'hui, les approches et méthodes psychologiques ayant beaucoup évolué².

En 1949, un des directeurs disait que mon frère en voulait énormément à sa mère, car il n'avait pas de ses nouvelles. Cette dernière, qui l'avait vu l'année précédente, avait eu une attitude très froide, ce qui avait vivement affecté Harry, qui ne souhaitait plus la voir.

L'OSE s'est souvent posé la question de savoir si notre mère était capable de s'occuper de ses enfants !

Ma mère s'est rendue à Draveil le 16 janvier 1949 pour voir ses trois enfants réunis et leur dire au revoir. Dans une lettre écrite en novembre de la même année, ma mère demande des nouvelles de ses enfants, surtout de Harry, réclame des photos, et se plaint de sa santé qui va de plus en plus mal, ce qui était assez constant chez elle.

Elle ajoute que, si elle avait à nouveau un mari, cela irait nettement mieux pour elle.

1. À Meudon dans l'actuel département des Hauts-de-Seine. [ndrc]

2. Ces rapports ne sont pas négatifs, on le dit très affectueux, recherchant et appréciant l'affection des grandes personnes, lui-même se définissant en 1961, comme « barricadé contre le besoin d'amour ».

J'ai retrouvé des lettres que m'avait envoyées Harry à l'été 1948 alors que j'avais 5 ans et lui 9, dans lesquelles il demandait, avec maintes fautes d'orthographe, comment j'allais ; des phrases « classiques »... qui ont dû m'être lues puisque je ne savais pas lire à cet âge !

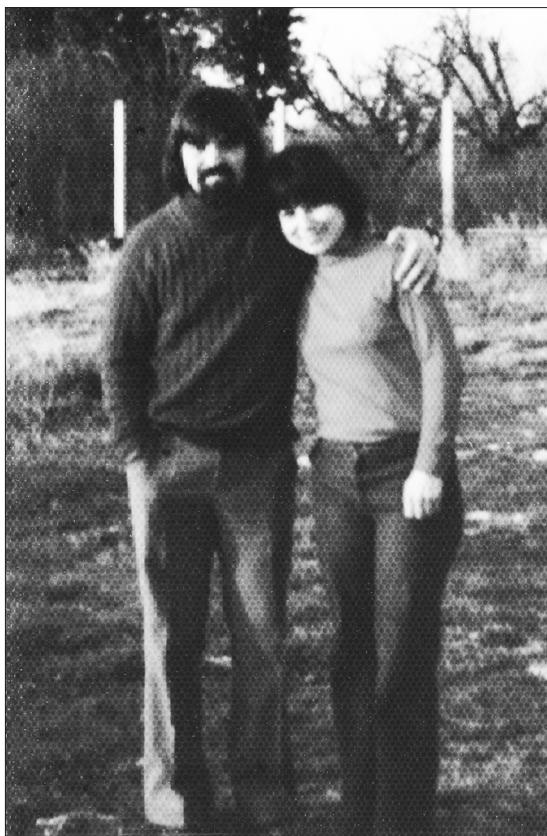
Je n'ai jamais eu beaucoup de contacts avec lui durant toutes nos années d'enfance et d'adolescence. Je ne pourrais pas dire pourquoi ! L'OSE en est peut-être responsable, puisqu'elle n'a pas fait le nécessaire pour que nous puissions être réunis de temps en temps. Nous avons dû nous rencontrer une seule fois à Draveil.

L'une des premières fois où je me suis retrouvée avec lui, ce fut lors d'un voyage en Israël qu'il m'avait proposé, au cours duquel il était accompagné d'un couple d'amis (des anciens de l'OSE).

Je devais avoir à peine 20 ans, et j'étais encore dans une structure de l'OSE que l'on appelait « le *Foyer de la Voûte* », situé dans la rue du même nom, dans le XII^e arrondissement de Paris. Ce voyage ne nous a pas particulièrement rapprochés tellement nous avons peu de choses en commun. Il ne s'intéressait pas à ce que je pouvais aimer, les arts en général, le théâtre, la chanson et la littérature. Mon frère ne lisait pas, en tout cas pas à cette époque. Je ne l'ai jamais vu avec un livre.

En revanche, nous sommes allés ensemble au théâtre voir le grand Marcel Marceau¹, un ancien enfant de l'OSE – ce qu'il devait savoir ! C'était en 1963, j'avais donc 20 ans. Je m'en souviens comme si c'était hier, car il y a eu une annonce, juste avant le spectacle, nous informant de l'assassinat de John F. Kennedy à Dallas. Ce fut un énorme choc.

1. Le mime Marceau est le cousin de Georges Loinger. Il intervient comme animateur au Masgeliér (Creuse), puis va aider son cousin plusieurs fois pour faire passer les enfants en Suisse. Voir son parcours dans Georges Loinger, *op. cit.*



Harry et Rachel,
années 1960.

Mon frère a séjourné dans différentes maisons de l'OSE. N'étant pas très doué pour les études, il a été orienté vers un métier manuel, celui de fraiseur ; il a suivi une formation accélérée en février 1958 dans laquelle il n'a pas persévéré, ce métier étant trop dur physiquement.

Grâce à des relations, il a pu entrer dans un cabinet d'architectes et de dessinateurs, métier qu'il a appris sur le tas en devenant dessinateur industriel. Je ne l'ai pas su directement, mais par le truchement d'amies d'enfance de Draveil. En effet, les parrains de celles-ci, trois sœurs, avaient un cabinet d'architecte où mon frère Harry a commencé à apprendre le métier de dessinateur.

Au cours d'un entretien, le 10 février 1958, le directeur de maison d'enfants M. Both¹ rapporte que Harry est à nouveau tourmenté par son problème familial.

Depuis qu'il a rencontré sa mère l'année précédente, il cherche à la connaître et aurait aimé avoir une mère comme les autres enfants.

Il a fait un voyage en Israël en 1957, envoyé certainement par l'OSE, la même année que ma sœur et moi.

Nous n'étions pas ensemble, en tout cas, je n'ai pas de souvenir d'avoir vu mon frère.

Harry a toujours recherché « sa » famille.

Il a souvent demandé des aides financières à travers différents organismes juifs, dont l'URO (*United Restitution Organisation*, organisation juridique pour les indemnisations allemandes aux victimes). Ceux-ci ont écrit à plusieurs reprises à l'OSE, à M^{me} Schonberg, assistante sociale, qui était chargée des contacts avec l'Allemagne, pour obtenir des indemnisations. J'ai même retrouvé une lettre très tardive de 1994 envoyée par Harry depuis la Bretagne, où il habitait. Il s'adressait à je ne sais qui pour demander à nouveau des indemnités, en raison de ses divers « internements », au cours desquels il aurait attrapé de nombreuses maladies !

Il dit même avoir été au camp de Gurs, ce que j'apprends avec étonnement ! À chacun ses souvenirs, ou sa vérité...

Harry a rencontré sa future compagne grâce à l'un des fils de celle-ci, architecte dans le cabinet où il travaillait. Comme ils avaient bien sympathisé, ce jeune homme emmenait mon frère déjeuner chez sa mère et, au bout d'un certain temps, Harry et cette femme ont décidé de se rapprocher et de vivre ensemble.

1. Maison d'enfants de l'OSE de Champigny-sur-Marne (de nos jours, Val-de-Marne) qui accueillait les garçons de la maison du Poulouzat situé à environ 5 km au sud-ouest de Limoges (Haute-Vienne). [ndrc]

Juste avant de quitter Nanterre, où ils habitaient, pour aller vivre en Bretagne, mon frère m'a téléphoné, ce qui était plutôt rare, pour m'inviter à dîner.

L'appartement était vide de tout meuble. Mon frère a acheté des plats tout préparés chez un Chinois. Et c'est là que j'ai fait la connaissance de Paule, sa compagne. Ils n'étaient pas encore mariés ! Cette femme avait dix ans de plus que mon frère. Nous avons eu un excellent contact, ma belle-sœur a exprimé un immense regret de ne pas m'avoir connue plus tôt.

D'ailleurs, elle ne connaissait pas mon existence, mon frère n'ayant jamais parlé de moi auparavant. Elle lui en a beaucoup voulu et ce jusqu'à maintenant – devenue une vieille dame, elle lui en veut encore ! Il faut dire que mon frère était un grand taiseux... et c'était difficile de communiquer avec lui.

Je crois que mon frère a longtemps hésité à me présenter sa compagne car, étant donné qu'elle était plus âgée que lui de dix ans, il devait certainement redouter mes éventuelles critiques, alors que ce n'était pas du tout dans mon esprit de vouloir faire des remarques concernant sa vie privée et affective. Il est vrai que j'étais assez directe, et je le suis toujours, et mon frère m'a souvent reproché de tout « critiquer », d'où sa crainte !

Avant de connaître mon frère, ma belle-sœur avait déjà eu six garçons avec son ex-mari, qui était avocat et avec lequel elle ne s'entendait pas du tout.

Elle a fini par le quitter avec ses trois plus jeunes fils. Mon frère est devenu père de substitution et s'est bien occupé d'eux.

Tous ses garçons ont pour la plupart bien réussi dans leur vie. Un architecte, un magistrat, un danseur à l'Opéra de Paris, un reporter qui travaille pour le magazine *GEO*, et un ingénieur.

Je suis allée les voir en Bretagne, à Saint-Quay-Portrieux, en pleine période d'hiver. Ils avaient acheté une très vieille

maison centenaire qui donnait sur une cour carrée, entièrement en rez-de-chaussée. J'y suis restée une petite semaine. Il faisait très mauvais et pleuvait tous les jours, ce qui ne m'empêchait pas d'aller faire une balade par le chemin des douaniers. Il n'était pas question que je reste enfermée toute la journée. Ma belle-sœur m'a fait plaisir en achetant des fruits de mer.



Génia et Paule, Saint-Quay-Portrieux, Côtes-d'Armor, années 1990.

Ils ne se sont pas plu dans cette région, et ont décidé de la quitter pour le Sud, pas très loin de Toulouse, d'où ma belle-sœur est originaire. Et surtout, ils avaient un grand besoin de soleil.

Ils ont trouvé une grande maison à Samatan, dans le Gers, qui permettait à ma belle-sœur de recevoir sa très nombreuse famille, ses enfants et petits-enfants.

J'y suis allée durant plusieurs années en été, j'y avais ma chambre. Il y avait un joli jardin et nous déjeunions souvent dehors sous un immense parasol, car les étés étaient parfois très chauds. J'allais à la plage presque tous les jours, une plage artificielle avec du sable, un toboggan et, tout autour, des bungalows loués par des touristes de passage.

C'est là que j'ai découvert les talents d'artiste de ma belle-sœur. C'est aussi cela qui nous a beaucoup rapprochées, puisque je dessinais depuis longtemps. Elle m'a montré des peintures d'après des collants qu'elle avait tricotés d'abord pour son jeune fils, petit rat à l'Opéra, qui deviendra un grand danseur, ainsi que pour ses petits copains.

Elle a même fait plusieurs expositions, grâce à un de ses amis, professeur d'art à Toulouse, que j'ai eu le plaisir de rencontrer, une personne fort sympathique. Mon frère était plutôt absent. On ne savait jamais où il était. Paule était toujours inquiète de ne pas savoir où il se trouvait.

Même durant les repas, alors que nous échangeons toutes les deux, Harry n'intervenait pratiquement jamais. Il se levait le premier pour aller se reposer dans sa chambre. Il n'aimait que ses animaux domestiques, chiens et chat, qu'il avait l'impression de dominer, tandis qu'avec les humains ce n'était pas la même chose.

J'ai toujours eu du mal à comprendre son comportement assez effacé.

Quand mon frère passait par Paris de temps en temps, il venait me voir, sans prévenir. Je me souviens d'une fois, j'habitais déjà le XII^e, en sortant un samedi matin faire des

courses, je l'ai aperçu dans ma rue! J'étais étonnée qu'il vienne sans s'annoncer. Je lui ai proposé d'aller boire un verre sur la place.

Une fois assis, j'ai remarqué qu'il avait une alliance. Je lui ai donc demandé s'il était marié et il m'a répondu positivement.

Si je n'avais pas posé la question, il ne me l'aurait jamais dit! Incroyable, quand même... Il a ajouté que, se marier, c'était mieux pour l'avenir de chacun, ce que je concevais tout à fait.

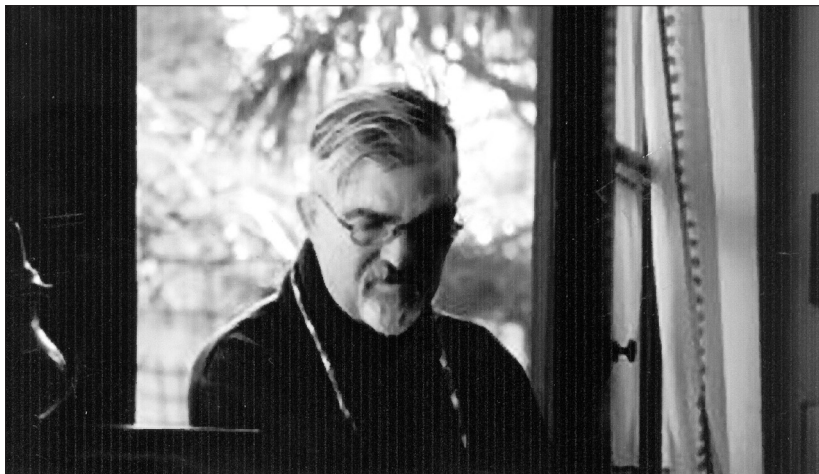


Génia et Harry attablés dans un restaurant,
Pyrénées-Orientales, années 2000.

Harry a eu de gros problèmes de santé, des maladies graves, des cancers à répétition. Il se faisait soigner à Toulouse, et Paule allait le voir tous les jours. J'ai appris son décès par une de ses amies d'enfance, qui m'a téléphoné pour me l'annoncer.

J'ai appelé rapidement ma belle-sœur, mais elle était incapable de me répondre, et c'est l'un de ses fils qui a pris le téléphone. Elle pensait que ce n'était pas la peine que je vienne pour l'enterrement.

Il avait souhaité être incinéré et cela s'est fait aux pieds des Pyrénées, en présence de toute la famille de sa femme, et personne de celle de mon frère. J'avoue avoir été assez dépitée par cette façon de faire. Même si je n'étais pas proche de mon frère, la famille de ma belle-sœur n'avait pas à s'opposer à ma venue. J'ai trouvé cette attitude très égoïste.



Harry en 2006.

Rachel, ma sœur

Rachel est née le 12 juillet 1941 à la maternité du Secours suisse d'Elne. Ma mère ne pouvait rester dans cette maternité, car d'autres femmes enceintes arrivaient du camp de Rivesaltes et devaient y être accueillies.

Malgré tout, elle a dû se débrouiller pour y rester quelque temps avant que Rachel ne soit envoyée à la pouponnière de Limoges, gérée par l'OSE, le 18 novembre 1941. À la fermeture de cette pouponnière, elle a été cachée dans une famille chrétienne en Haute-Vienne, jusqu'à l'été 1946.

Rachel ne m'a jamais parlé de sa petite enfance, du fait que nous étions alors rarement ensemble, et pas beaucoup plus par la suite.

Elle est passée par plusieurs maisons d'enfants de l'OSE. En 1946, ce fut la maison des tout petits à Bellevue, puis à Draveil, où je me trouvais déjà, mais au jardin d'enfants. La dernière maison d'enfants fut celle de Saint-Germain-en-Laye. Encore une fois éloignées l'une de l'autre, alors que, précédemment, les responsables de l'OSE disaient qu'il ne fallait surtout pas nous séparer. Encore une erreur!

Rachel était très suivie par les éducatrices et une psychiatre, la docteure Opolon, qui ont rédigé de nombreux rapports au cours de son enfance et de son adolescence. Un rapport du

23 octobre 1952 (Rachel a 10 ans), adressé par l'éducatrice Stella à la D^{re} Opolon, évoque un changement radical d'attitude concernant l'école : intérêt, désir de réussir. Pas de changement quant à son comportement en collectivité. Le rapport la décrit comme insuffisamment socialisée, n'assumant pas ses responsabilités. L'OSE prenait beaucoup de précautions pour ne pas la brusquer.

J'ai eu la grande surprise de découvrir une lettre de notre mère adressée à l'OSE en yiddish, et traduite, envoyée à Draveil, datant du 28 décembre 1952, où elle s'excusait de ne pas nous avoir écrit depuis si longtemps. Elle dit avoir été ébranlée moralement et physiquement et ne pas être en parfaite santé. Elle ajoute avoir du mal à s'adapter au pays.

D'après les dires de l'OSE, un ancien dirigeant, M. Jacques Cohn¹, se trouvant en Israël dans les années 1950, aurait fait de nombreuses démarches auprès des parents et grands-parents pour essayer de faire venir en Israël les trois enfants. Il aurait dit que « l'affaire Klukowski lui paraît de plus en plus mystérieuse et insoluble ».

L'OSE continue à se poser toujours la même question, à savoir si on peut envoyer les enfants (surtout les deux aînés), vu les conditions matérielles dans lesquelles vit la mère (*cf.* lettre de M. Cohn du 4 octobre 1953).

1. Jacques Cohn, dit Bô, fait partie de la tendance religieuse des dirigeants de l'OSE. Originaire d'Alsace, il travaille à Limoges au PSIL (Petit Séminaire israélite de Limoges) aux côtés du grand rabbin Deutsch, puis il est inspecteur pédagogique de la maison de Brou-Vernet (Allier), quand il est mis en résidence surveillée par le Commissariat général aux Questions juives (CGQJ). Après la guerre, il s'occupe du secteur pédagogique des maisons d'enfants et en particulier du recrutement des éducateurs. Après avoir épousé Margot Kahn, le couple part en Israël en 1949 où Jacques Cohn travaille pour l'*Alyab* des jeunes. Il est donc bien placé pour s'occuper de cette affaire. Deux ans auparavant, l'OSE l'avait chargé d'une mission, rencontrer le grand-père Rozenblat au sujet de l'émigration des trois enfants. Celui-ci déclare ne pas pouvoir se charger de leur éducation. D'autres contacts ont été pris jusque dans les années 1950, dont une enquête du *Joint*, pour essayer d'envoyer les trois enfants en Israël auprès de leur mère.

7^e janvier 53

COPIE

Traduction d'Idisch

TELAIV, le 28/12/52

Mes enfants bienaimés,

Je vous prie de m'excuser de ne vous avoir pas écrit depuis un si long moment. Depuis le premier jour de mon arrivée dans le pays, j'ai été ébranlée moralement et physiquement. Je suis très nerveuse et ne suis pas en parfaite santé. Je fais un travail très dur et quand j'arrive à la maison, après ma journée, je n'ai même pas mon coin à moi ou je pourrais me reposer et avoir la tête à apprendre la langue hébraïque. Si je connaissais l'hébreu, je trouverais une bonne place et arriverais à avoir un foyer à moi et je pourrais vous amener chez moi, car des nuits entières, je ne dors pas en passant à vous.

En quittant la France, pour aller en Israël, je savais que j'avais, dans le pays mes parents, un frère et deux soeurs et que les parents tenaient un magasin. Etant donné que les parents sont vieux, je me disais que je pourrais travailler chez eux, dans le magasin et arriver à quelque chose de bien. Mais en arrivant dans le pays, le tableau que j'ai pu voir de ma famille, sur place, m'a paralysée. Ma mère ne vivait plus et mon père s'est remarié avec une autre femme. Je suis restée depuis sans abris et je me trouve tantou chez mon frère, tantôt chez mes soeurs. Les logements sont ici très chers et inabordable.

Maintenant, chère Rachel, écris-moi ce qui se passe chez toi et comment tu te porte, comment vont les études, comment passe-tu ton temps là-bas? Chère Rachel, j'ai un service à te demander, que tu m'envoie une photo de vous trois. Malgré toute ma misère, j'aimerais beaucoup être avec vous.

Je me suis adressée à un organisme qui s'occupe d'amener la jeunesse juive en Israël, des différents pays:

et ils m'ont promis qu'ils vous feront venir en Israël, qu'ils vous chercheront de bonnes places ou vous pourrez étudier et travailler dans différentes professions et nous pourrons refaire une vie de famille.

Je vous embrasse plusieurs fois et je reste, pour toujours

votre mère Dina.

Très vénérée Madame la Directrice,

J'ai un grand service à vous demander, c'est de traduire cette lettre à mes enfants et dites-moi si les enfants sont en bonne santé? Ecrivez-moi, s'il vous plaît comment va Harry et à l'occasion, je vous prie, si cela vous est possible de m'envoyer la photo de mes trois enfants.

Je vous remercie d'avance.

Dina KLUKOWSKI

Traduction de la lettre de Dina, la mère de Génia, à l'OSE
du 28 décembre 1952.

Dans une autre lettre, ce même monsieur écrit, un an plus tard, « avoir essayé de prendre contact avec le second mari de Dina Klukowski, Hertzfel, mais les parents de cette dernière, qui tenaient une épicerie à Tel-Aviv, ont refusé de lui donner l'adresse ». Je peux constater les nombreuses difficultés auxquelles ont été confrontés les dirigeants de l'OSE vis-à-vis de la famille Klukowski. Ils ont fait ce qu'ils ont pu !

Le 14 juin 1956, Rachel, déjà grande adolescente, écrit (à un destinataire inconnu), au sujet des vacances d'été, qu'elle ne veut pas aller à La Bernerie (département de Loire-Inférieure, actuellement Loire-Atlantique), station balnéaire au bord de l'Atlantique, où l'OSE envoyait les enfants à cette époque (je m'en souviens puisque j'y suis allée), parce qu'elle avait une mère en Israël. Elle aurait même fait une demande pour y aller. Elle a fait un peu de chantage : d'abord Israël et ensuite la colonie de La Bernerie.

Rachel a eu un entretien direct avec la D^{re} Opolon le 1^{er} février 1957. Tous les sujets ont été évoqués, l'école, les échecs. Ses parents « adoptifs »¹, c'est sa famille. Elle a un profond sentiment d'obligation vis-à-vis d'eux. Se préoccupe de son frère, Harry, qui est sans travail. Elle critique violemment sa mère.

En septembre 1957, elle revoit la D^{re} Opolon, après le voyage en Israël avec moi durant l'été. Elle se dit très satisfaite de la découverte de ce pays. Elle ajoute : « Je suis très déçue quant aux rapports avec ma mère, elle n'est pas "tout à fait normale", dans le sens qu'elle a des difficultés à avoir des relations ordinaires. Ma mère était peu présente. Mon beau-père est un brave type. » Rachel ne désire pas émigrer en Israël, conclut la D^{re} Opolon.

Comme nombre d'enfants plus ou moins orphelins, Rachel a eu des « parrains », les Rosenthal, un couple de Hongrois

1. C'est-à-dire ses parrains. L'OSE confiait les enfants qui n'avaient plus de famille aux soins de parrains.

dont le mari était peintre en bâtiment, extrêmement attachés à Rachel, et la réciprocité était vraie. Elle a eu beaucoup de chance de les avoir durant toute son adolescence et est restée très proche d'eux jusqu'à leur décès.

Je l'ai retrouvée plus tard au *Foyer de la Voûte*, créé par l'OSE, qui comportait deux appartements : un pour les filles les plus âgées, déjà plus ou moins indépendantes, et un pour les plus jeunes, qui allaient encore à l'école, surveillées par un couple. Durant cette période, on s'est peu vues, Rachel et moi.

C'était une étape avant que chaque jeune femme puisse se débrouiller seule. On y restait en moyenne deux ans. Sur de vieilles photos du temps où Hélène Weksler¹ était la directrice du foyer, on voit les filles déjà adultes dans une forêt, sur des scooters, et parmi elles, ma sœur.



Jeunes femmes du *Foyer de la Voûte*
lors d'une virée en scooter, vers 1960.
De gauche à droite : Rachel, la sœur de Génia,
Violette Behar, Hélène Weksler, la directrice
du *Foyer de la Voûte*, Monique et sa sœur.

1. Le parcours de cette jeune éducatrice est étonnant. Voir *supra*, page 22.

En octobre 1958, Rachel témoigne des bienfaits que les maisons d'enfants ainsi que le *Foyer de la Voûte* lui ont apportés. Elle dit : « Je me suis métamorphosée dans ce foyer et me sens plus responsable, malgré un ressentiment de ne pas en faire partie ou d'avoir pris la place de quelqu'un d'autre. »

Hélène Weksler, directrice du *Foyer de la Voûte*, par un témoignage du 24 septembre 1959, précise qu'avant de pouvoir entrer dans ce foyer il fallait déterminer son orientation professionnelle. Rachel avait des ambitions irréalistes compte tenu de son niveau scolaire. Elle souhaitait exercer une profession intellectuelle, continuer des études, ce qui n'a pas pu se faire...

Elle a fini par accepter de faire des études de secrétariat, et nous avons pris le même chemin !

Les relations étaient difficiles avec les autres jeunes femmes, qui la jugeaient « froide et égoïste ». Son travail scolaire était moyen. Lors d'une visite de Harry, elle l'a mal accueilli, car il lui a fait la morale et cela l'irritait. Ce que je peux parfaitement comprendre, car il se comportait de la même façon avec moi ! Ce n'était pas le frère qu'elle aurait voulu...

Hélène ajoute que Rachel est raisonnable, pratique, réaliste et assez opportuniste. Elle est souvent taciturne. Jolie et coquette avec les garçons, caractère froid.

Après, elle a fait sa vie et je n'ai eu aucune nouvelle, jusqu'à ce que mon frère m'apprenne qu'elle avait eu une petite fille. Rachel avait quitté Paris assez vite quand elle avait appris, à environ 22 ans, qu'elle était enceinte d'un homme qui aurait pu être son « père », ce qui n'a rien d'étonnant quand on n'en a pas eu. Elle devait certainement culpabiliser, d'où cette fuite¹. Cette quête du père est assez constante, chez moi également d'ailleurs. Par contre, je ne devais surtout ne rien savoir – mais ce secret de « Polichinelle » a été connu de pas mal de monde.

1. Dans l'un de ses derniers rapports, la D^{re} Opolon en 1961, diagnostique, après une fugue de Rachel à Marseille « une névrose à caractère très sévère. [...] En situation de semi adoption durant de nombreuses années, avec une situation conflictuelle par rapport à la mère. »

C'est ainsi que j'ai reçu un appel téléphonique d'un monsieur que je ne connaissais pas, me disant qu'il savait – je ne sais comment! – que ma sœur avait accouché d'une petite fille et qu'il souhaitait l'aider. Je lui ai répondu que je ne savais pas du tout où elle habitait.

C'est donc mon frère, Harry, qui m'a tout raconté.

Il était certainement très content d'avoir une nièce, et a beaucoup aidé Rachel, qui avait de grosses difficultés financières. Il m'a même, par la suite, donné deux photos prises dans le Sud, dont une de Rachel avec sa fille qui devait avoir un peu plus d'un an. Je l'ai d'ailleurs montrée à ma nièce quand je l'ai connue très tardivement, grâce à Albert, l'ex-mari de ma sœur.

J'étais toujours censée ne rien savoir...

Rachel et
Nathalie,
Marseille,
1964.



Elle n'était pas prête pour s'occuper d'un bébé et pas très stable non plus. Après bien des problèmes avec différentes nourrices, elle a fini par abandonner sa petite fille et l'a mise à la DASS (Direction des Affaires sanitaires et sociales). Je ne sais dans quelles circonstances elle a rencontré Albert N'Guyen, d'origine vietnamienne, qui était né à Marseille et travaillait comme électricien. Ils se sont mariés le 19 octobre 1970 et ont acheté un petit appartement dans les hauts de Marseille.

Albert a proposé à ma sœur de faire sortir sa fille de la DASS et de lui donner son nom, à condition que Rachel s'en occupe.

Ce n'est pas ainsi que cela s'est passé. Voyant cette situation, Albert a dit que ce n'était pas possible de continuer comme ça. Nathalie, ma nièce, a été remise à la DASS ! Donc à nouveau abandonnée...

Et je peux dire que, malgré tous ces chamboulements – ayant été « adoptée » plusieurs fois –, Nathalie est une femme forte avec du caractère, ce qui m'a beaucoup étonnée et impressionnée quand j'ai fait sa connaissance.

Rachel a fait en sorte que je ne puisse avoir aucune information concernant ma nièce. Elle a fait le black-out. Je souhaitais pouvoir faire quelque chose pour elle, mais cela n'a jamais été possible. Je me souviens d'avoir écrit à Albert au sujet de Nathalie, et de n'avoir jamais reçu de réponse. J'ai su plus tard que ma sœur avait récupéré la lettre et, découvrant ma proposition, avait dû la jeter sans en parler à Albert.

Durant toute la période marseillaise, j'ai eu très peu de nouvelles de Rachel. Elle m'a invitée une seule fois à venir la voir. J'ai longtemps hésité avant d'accepter. J'ai fini par y aller et suis restée une semaine. C'était à l'été 1977, j'avais 34 ans. J'ai fait la connaissance d'Albert, qui était fort sympathique. Rachel était en pleine forme et voulait me faire plaisir en m'achetant des vêtements, ce dont je n'avais pas besoin. Le gros inconvénient dans cet appartement, c'est que je dormais

dans une petite pièce qui donnait sur une rue très bruyante, la route qui permettait de sortir de Marseille par le nord.

Après cette première mauvaise nuit, j'ai parlé à ma sœur, qui m'a carrément proposé de dormir avec Albert, et elle dormirait à ma place ! Ce qui m'a beaucoup étonnée. Bien entendu, j'ai refusé.

Je dois ajouter que ma sœur a séjourné dans plusieurs hôpitaux psychiatriques, dont Sainte-Anne et Villejuif, où elle est restée plus d'un an. Je ne sais plus comment j'ai appris qu'elle était hospitalisée. J'étais avec une amie d'enfance, Annie Partouche, chez ses parrains antiquaires, rue Royale. Nous avons décidé d'appeler l'hôpital pour en savoir plus. Le médecin avec lequel j'ai parlé a refusé de me donner plus de détails, disant que l'on ne donnait pas d'informations par téléphone. J'ai alors décidé de m'y rendre.

À l'hôpital, j'ai rencontré un monsieur, travailleur social, qui a bien voulu me parler. Il m'a appris qu'il avait été nommé tuteur provisoire de ma sœur, décision prise par l'hôpital de Villejuif, sans que j'en sois prévenue, ses parrains étant décédés. Il lui avait ensuite cherché une place dans une maison de retraite. Je pense qu'il n'était pas au courant de mon existence. Bien sûr, je n'ai pas vu Rachel lors de cette visite.

Elle a toujours été dans l'incapacité de poursuivre un travail régulier. Elle a donc peu travaillé dans sa vie.

Elle a fini par divorcer d'Albert après plus de dix ans de vie commune, le 12 janvier 1982, affirmant qu'il ne s'occupait pas d'elle. D'ailleurs, elle m'avait appelée pour m'en informer. Il a accepté le divorce, disant que ce n'était qu'une formalité, qu'elle aurait toujours besoin de lui. Albert l'a toujours aidée et secourue durant de longues années. Il essayait aussi de rattraper ses bêtises, car elle en faisait beaucoup. C'est ce qu'il m'a toujours raconté quand je le voyais de temps en temps. Albert

a eu de gros problèmes de santé, dont un cancer de l'oreille qui a touché un œil ; sa vue a beaucoup baissé. Il a été accepté dans une maison de retraite de la banlieue parisienne, bien qu'il n'ait pas encore l'âge, et j'ai su que Rachel venait le voir de temps en temps. Je me souviens lui avoir téléphoné et avoir eu la surprise d'entendre la voix de ma sœur. Elle-même a dû être très étonnée, j'ai raccroché brutalement !

Rachel était propriétaire d'un studio à Villejuif, qu'elle a peu habité. Elle préférait aller vivre dans des hôtels où elle s'enfermait dans la chambre toute la journée. Elle finissait par être expulsée. Albert essayait de se faire rembourser les nuits où elle n'y avait pas dormi.

Elle avait le culot de dire qu'elle était à la rue ! Elle avait aussi une manie : acheter des appartements qu'elle n'habitait jamais, et les revendre. Un jour, elle m'en a même parlé, pour se plaindre de se « faire avoir »... Je lui ai répondu qu'elle devait arrêter de se prendre pour un agent immobilier.

J'ai su par les amies de ma mère que Rachel s'était rendue en Israël peu de temps après moi, je pense que c'était en 1998.

Ma mère avait eu une fracture du col du fémur, en tombant de son lit. Ses amies m'ont appelée à Paris pour m'en informer. Elle a été opérée, après que le médecin lui a mis un pacemaker, car ma mère était cardiaque.

C'est durant cette période, que Rachel était en Israël et habitait l'appartement de notre mère, grâce à une de ses amies qui avait les clefs. Elles l'ont amenée une seule fois à l'hôpital de Beer-Sheva, ville assez importante au sud d'Arad. C'est la seule et unique fois où elle s'est déplacée, ensuite elle s'est enfermée dans l'appartement, refusant d'ouvrir aux amies de ma mère. Elles ont pensé qu'elle ne devait pas aller très bien mentalement et l'ont trouvée très maigre. Il faut dire que ma sœur ne mangeait pas grand-chose, à part quelques yaourts et bananes.

Elle en a profité pour fouiller l'appartement de notre mère, et tomber sur des lettres de mon frère, Harry, qui écrivait assez souvent, surtout pour lui demander de l'argent. Elle voulait absolument rentrer en contact avec lui. J'avais pour consigne de ne rien dire, mais moi je savais où était mon frère!

J'ai su qu'elle lui avait écrit, car il m'a téléphoné pour me le dire. Elle l'accusait de dilapider l'argent de notre mère! Ce qui est assez étonnant de sa part, puisqu'elle-même en profitait quand elle ne prenait qu'un billet aller et demandait à notre mère de lui payer le retour!

Au bout de quelques jours, elle a téléphoné aux amies de ma mère pour leur dire qu'elle souhaitait enfin partir, pensant que ces dames allaient l'accompagner en voiture à l'aéroport de Tel-Aviv! Les choses ne se sont pas passées comme elle le souhaitait. Elles ont appelé un taxi et ma sœur n'a pu faire autrement que d'accepter.

Ma mère est décédée fin 1998. Je me suis occupée de la succession. Et pour cela, je suis allée en Israël pour la régler. J'ai rencontré une avocate-notaire, d'origine belge, qui m'a expliqué comment je devais procéder. J'en avais informé mon frère, qui d'ailleurs m'a remboursé la moitié du prix du billet d'avion.

J'ai écrit à mon frère et à ma sœur par lettre recommandée avec accusé de réception, et je devais renvoyer cet accusé à l'avocate. Ma sœur n'est jamais allée chercher sa lettre. Albert a essayé par la suite de rattraper le coup. J'ai donc envoyé une lettre à ma sœur pour qu'elle vienne chez moi afin que je lui explique la procédure. Je lui avais donné rendez-vous un dimanche vers midi, c'était au mois de juin et il faisait très beau et doux.

Elle m'avait demandé si Albert pouvait l'accompagner, ce que j'avais accepté bien volontiers. J'ai eu la surprise d'entendre ma sœur à l'interphone, seule et bien avant l'heure fixée. Elle s'est mise à inspecter et à fouiller mon appartement.

Elle voulait que je ferme la fenêtre, que j'arrête la radio, ce que j'ai refusé. Elle a sorti ma lettre. Je lui ai dit que ce n'était pas la peine. J'ai commencé à vouloir lui expliquer ce qu'il fallait faire, c'est-à-dire prendre un notaire à Paris. Dès qu'elle entendit le mot « notaire », elle s'est levée d'un bond et est partie sans rien dire. Car il allait falloir payer, ce qui était impossible pour elle.

À l'heure convenue du rendez-vous avec ma sœur, Albert m'a appelée au téléphone. Je lui ai répondu que Rachel était déjà partie. Je suis allée le rejoindre au bout de la rue, car, comme je l'ai dit, Albert était malvoyant. Nous sommes allés dans un bistro et il m'a raconté que Rachel l'avait quitté pendant qu'ils étaient au jardin du Luxembourg.

Albert a toujours fait ce qu'il a pu pour l'aider, alors que ses troubles visuels étaient très importants. Comment Rachel a-t-elle pu le laisser seul ? Elle n'était pas très consciente des problèmes de vue qu'avait Albert ! Et je n'arrêtais pas de lui dire que Rachel n'était pas « normale ». Il s'en rendait un peu compte mais je pense qu'il ne réalisait pas vraiment qu'elle était malade.

L'hôpital psychiatrique de Villejuif a cherché une maison de retraite adaptée à son comportement et à sa maladie.

Je crois avoir reçu une lettre de Rachel de cette maison, qui se trouvait à Arcueil. Elle me demandait de venir la voir. J'avais eu les coordonnées par une personne responsable de l'établissement. J'avais indiqué l'heure à laquelle je viendrais. C'était un samedi ou un dimanche.

Cette maison était assez loin de la gare. Il fallait sonner et passer un sas. Et qui était derrière la porte vitrée ? Ma sœur, que je n'ai pas reconnue. J'ai eu un choc énorme en la voyant, le choc de ma vie. C'était une vieille femme, toute petite, rabougrie, maigre, une « vieillarde » aux cheveux sales tombant de chaque côté, sans dents, peut-être à cause de l'abus de médicaments ?

Je n'ai rien laissé paraître. Elle était très contente de me voir et m'a embrassée. Je lui ai posé la question au sujet de ses dents disparues. Elle m'a répondu qu'elle avait eu un accident ! J'ai rencontré les responsables pour me présenter. Ils disaient qu'elle n'était pas facile.

Elle chipait dans les chambres des autres pensionnaires. Elle ne savait plus ce que signifiait prendre une douche, et il fallait deux personnes pour la tenir. Elle ne se changeait jamais, portait le même pantalon et le même pull toute une semaine. Le personnel était assez vigilant.

La deuxième fois où je suis allée la voir, j'ai parlé avec un infirmier. On l'avait changée d'étage, car il arrivait à ma sœur d'être agressive envers le personnel, et on lui donnait des médicaments pour la calmer. Je me souviens aussi qu'elle passait ses journées dans sa chambre, dans le noir, en écoutant la radio, c'était RFI ! J'avoue ne jamais avoir compris son comportement.

Elle a été ensuite envoyée dans une autre maison de retraite mieux adaptée, au Kremlin-Bicêtre, d'où elle m'a écrit pour que je vienne la voir et lui apporte des gâteaux secs, ce qu'elle demandait dans chacune de ses lettres, très brèves, d'ailleurs, s'informant de comment j'allais.

La plupart des pensionnaires étaient beaucoup plus mal en point, souvent en fauteuil roulant, alors que Rachel n'avait aucun problème physique. Elle avait toujours un livre à la main, relisait sans cesse les mêmes livres, ceux qui étaient dans sa chambre. Elle était plus proche du personnel, avec qui elle avait des échanges plus intelligents qu'avec les autres résidents.

Ma sœur se faisait appeler par un autre prénom, qu'elle avait choisi depuis longtemps. Tout le monde l'appelait Rosa ! Je n'ai jamais su vraiment pourquoi. Peut-être refusait-elle sa judéité ?

Je crois qu'elle avait un problème mystique que je ne peux pas expliquer.

J'ai souhaité rencontrer la directrice pour lui raconter ce qu'avait été la vie de Rachel, car elle n'a jamais dit la vérité sur son passé. Elle mentait tout le temps. J'ai demandé à être informée de tout ce qui pouvait arriver, étant la seule personne de sa famille et n'habitant pas très loin.

Après plusieurs visites, j'ai commencé à la sortir de la maison de retraite, sur les conseils d'une de ses plus anciennes amies qui l'avait connue à Marseille. Nous allions dans un restaurant chinois où elle mangeait une glace avec de la chantilly. Une douceur qu'elle aimait beaucoup et qu'elle engloutissait en cinq sec. Dès qu'elle avait terminé, il fallait partir. Elle voulait savoir combien j'avais payé, alors que je l'invitais. Elle avait eu son petit plaisir, et de tels moments devaient être assez rares.

J'ai su par cette amie que Rachel avait subi une ablation partielle de l'estomac et qu'elle avait failli y « passer ». D'ailleurs, ma sœur m'a ensuite reproché de ne pas être allée la voir à l'hôpital. Je lui ai dit que je n'étais pas au courant. Encore une faute de la maison de retraite, qui ne communiquait pas.

Les pensionnaires en forme étaient envoyés en vacances. Rachel en a profité deux fois, une fois à la montagne, la seconde au bord de la mer. Elle pensait à moi puisqu'elle m'adressait chaque fois une carte postale pour me dire qu'elle était très contente, mangeait et dormait bien...

Jusqu'au jour où j'ai appris que ma sœur était à l'hôpital du Kremlin-Bicêtre. Il se trouvait tout en haut d'une grande avenue et il fallait marcher longtemps pour atteindre son pavillon.

C'est le médecin de la maison de retraite qui s'est rendu compte de la maigreur de Rachel au retour de ses dernières vacances. Il lui a fait une prise de sang et les résultats étaient très mauvais. À la radiographie, on a découvert un cancer du poumon, que son état ne permettait pas d'opérer... C'était

trop tard. J'ai discuté avec les médecins présents, car elle mangeait très peu. Ils m'ont conseillé de lui apporter ce qu'elle aimait. Ce que j'ai fait. Nous avons pu descendre une fois ou deux à la cafétéria prendre un café et elle était très contente.

Malheureusement, elle s'affaiblissait de plus en plus. Elle ne pouvait presque plus parler et s'endormait avant que je ne parte.

Il a été décidé de la renvoyer à la maison de retraite où elle était vraiment chez elle et se sentait bien, très entourée par le personnel. Ils l'ont même descendue en chaise roulante une fois à la salle commune où elle a pu voir tout le personnel féminin au complet. J'étais présente. Ses yeux exprimaient son contentement.

Un appel téléphonique m'a annoncé son décès, début janvier 2015. Même si j'y étais préparée, ce fut un peu douloureux. Je me suis rendue sur place le lendemain dans la matinée et j'ai rencontré son amie de Marseille. Je n'ai pas souhaité voir le corps de ma sœur. Je voulais garder le souvenir de Rachel vivante. Il a fallu s'organiser et je ne savais pas quoi faire.

C'était la première fois que j'étais confrontée à un décès proche. J'ai prévenu Nathalie, sa fille, qui m'a donné un bon coup de main. Elle m'a dit qu'elle était venue à Paris pour voir Rachel à l'hôpital et qu'il ne s'était pas passé grand-chose entre elles, compte tenu de son état. Elle a pu lui susurrer qu'elle lui faisait cadeau de sa bibliothèque, car elle devait savoir que Nathalie était une grande lectrice !

Il fallait aussi libérer la chambre de tout ce qui appartenait à Rachel. J'ai été aidée par le mari de ma gardienne, qui m'a emmenée en voiture.

J'avais pris contact avec sa curatelle, laquelle n'a pas voulu intervenir, ce que je trouvais absolument inadmissible. Il a fallu que je me débrouille. J'ai fini par contacter des pompes funèbres.

Nous souhaitions, Nathalie et moi, que Rachel soit incinérée, et de préférence au cimetière du Père-Lachaise. Ce qui n'a pas été possible, car trop cher. En effet, la curatelle, qui devait prendre une assurance-décès au nom de ma sœur, ne l'avait pas fait en temps et en heure. La curatelle n'avait mis de côté que 3 500 euros, pas assez pour payer le Père-Lachaise. Nous avons été obligées d'accepter que ses cendres reposent au columbarium du cimetière d'Arcueil (de nos jours, Val-de-Marne).

Pour cette triste occasion, Nathalie est venue à Paris et a logé chez moi. J'ai prévenu quelques amis et les ai invités à assister à la cérémonie. L'amie de Marseille a souhaité intervenir par un témoignage amical. Moi, personnellement, je ne voulais rien dire. J'avais acheté une douzaine de roses rouges chez mon fleuriste préféré, que j'ai remises à mes amis présents pour qu'ils les déposent sur le cercueil.



Nathalie et Génia au cimetière d'Arcueil, 12 janvier 2015.

Nous sommes allés prendre un verre au premier bistro venu, le seul de ce quartier plutôt inanimé et sordide. Puis nous sommes revenus sur Paris pour déjeuner dans un restaurant portugais que nous avait recommandé un copain présent à la cérémonie et qui habitait le XII^e arrondissement. Nous étions six et l'ambiance fut très bonne. J'ai fait les présentations et les échanges fusaient de toutes parts.

Je n'ai pris connaissance des poèmes de Rachel que plus tard, quand Nathalie a récupéré la bibliothèque de ma sœur et qu'elle m'a donné deux cahiers imprimés. À ma grande surprise, j'ai découvert le talent de ma sœur, car j'ignorais totalement qu'elle écrivait des poèmes.

Ses écrits n'étaient pas d'un enthousiasme délirant, ce qui n'est pas très étonnant, après tout ce qu'elle avait vécu.

J'ai tenu à en inclure un ou deux dans mon récit.

Poème de
Rachel,
la sœur
de Génia,
1988.

Comme il se fait en moi ce grand déchirement
Lorsque ce doux regard d'entre nous se détache
Il semble qu'en mon cœur cet amour se cache
Toujours discret jaillit alors tout simplement

Mes yeux cherchent ailleurs un tel visage aimant
Sans pouvoir découvrir un autre être qui se cache
Comme jadis hanté mes rêves de potache
Unique irremplaçable en cet achèvement

Je deviens plus petit à l'ombre de son aile
J'oublie le temps je suis encore en elle
J'ai le souvenir de vivre à l'unisson

Mais ce lien est brisé en cette nuit profonde
Avant que mon esprit n'ait tiré la leçon
Mère que ton amour à jamais surabonde

1988

En écrivant ce chapitre au sujet de ma sœur, j'ai ressenti une grosse douleur au creux de l'estomac. Malgré le peu de contacts que j'avais eus avec elle durant toutes ces années, je m'étais rapprochée d'elle au moment de sa vieillesse, même si son état mental ne nous permettait plus vraiment de communiquer.

Je tiens à placer, après ce récit sur ma sœur, le témoignage de sa fille, Nathalie, qui a accepté d'écrire quelques lignes au sujet de sa mère, Rachel, que je transcris sans modifications, quoiqu'il y ait quelques erreurs, sans doute dues à son manque d'informations.

Je suis née en 1963 de Madame Klukowski Rachel. Je ne possède pas de souvenirs jusqu'à approximativement 9 ans. Il semble que j'ai été placée par la DASS dans des familles d'accueil, certaines sympas d'autres non...

Ma mère, Rachel, a souhaité me reprendre chez elle vers l'âge de ??? Nous habitons avec son compagnon, je crois, Albert Nguyen Dung Huynh, qui m'avait reconnue. Je pense qu'il avait très à cœur de soutenir ma mère envers et contre tout. C'était rue des Bons-Enfants à Marseille.

Nous sommes allés aussi à Cassis en promenade, peut-être au Havre ? Je me suis souvenue que, dans le quotidien, elle partait et me demandait de courir dans un minuscule jardin pendant un certain nombre de tours, ce que je faisais consciencieusement. Un jour quelqu'un d'un jardin voisin m'a parlé et m'a dit que je pouvais arrêter. J'ai eu un sentiment de peur d'avoir désobéi.

Albert avait à l'époque encore sa mère. Elle faisait des nems délicieux, spécialité vietnamienne. Ces moments ont duré à peu près six mois, puis je retournai en maison d'enfants jusqu'à ce que je sois confiée à la garde d'une famille en vue d'adoption.

La maison d'enfants aurait donné des éléments très positifs sur Rachel à ma famille d'accueil, chose que je n'ai jamais perçue.

À l'âge adulte, j'ai voulu savoir qui était ma mère biologique. Je l'ai rencontrée. Elle était souffrante physiquement et j'ignorais à ce moment-là ses pathologies psychiatriques. Lors de ces rencontres, je me suis aperçue

de son comportement « vampirisant » et me suis éloignée. J'ai par contre de temps à autre rencontré Albert dont la santé se dégradait petit à petit. J'ai eu de temps en temps quelques lettres de Rachel, chaque lettre était une sorte de délire et je me suis toujours tenue éloignée le plus possible.

Puis, par certains croisements, j'ai appris que mes grands-parents biologiques avaient eu trois enfants, donc j'avais un oncle et une tante. J'ai fait leur connaissance. Issus de milieu juif polonais, j'ai fait des recherches, écrit à Monsieur Klarsfeld, qui m'a répondu, et j'ai pu consulter les microfilms sur les événements de la dernière guerre mondiale et j'ai retrouvé trace de la déportation de mon grand-père dans les quatre derniers convois partis en représailles de la mort de quatre soldats allemands, convoi parti des Pyrénées-Orientales. J'ai demandé à ce que son nom soit noté sur le mur du Mémorial de la Shoah, en hommage à toutes ces personnes.

Mon oncle s'appelait Harry, et est décédé à ce jour, et sa sœur, Génia, avec qui j'ai des contacts réguliers. J'ai su aussi plus tard que Rachel aimait les livres ! Qui sait, passion qu'elle m'a transmise...

Génia, qui visitait ma mère biologique dans ses divers établissements de soins, m'a contactée lorsque son état de santé s'est complètement dégradé. Je lui ai rendu visite sur ses derniers jours. Nous l'avons fait incinérer en janvier 2015 et ses cendres reposent au petit cimetière du crématorium à Arcueil.

Génia Klukovski

21 - 7- 1943

cours elem.- I année

Pere deporté. La mere actuellement en Israël semble ne pas se soucier de Génia et de sa soeur. La mere et ses enfants ne sont pas en correspondance.

Génia est la fille indépendante par excellence qui connaît ses forces et tient à les faire respecter.

Bien sûre sur sa position et sur ses deux jambes de fille sportive, elle tient tête d'une façon toujours très décidée aux problèmes de tout ordre et aux disputes qui surgissent soudain entre camarades.

Très intelligente, de nature assez nerveuse, ses gestes sont vifs ses réponses rapides, parfois jusqu'au beguement.

Ses allures, l'intonation de sa voix, ses éclats d'un rire malin et moqueur, ses jeux (elle refuse régulièrement de jouer à la poupée) de préférence violents, expriment une force qui fait de Génia parfois un petit garçon très sympathique. Ça ne l'empêche pas d'être coquette: elle est vexée de ne pas avoir des jolis cheveux qui puissent cacher ses oreilles écartées.

Génia ne paraît pas avoir des préférences et des affections particulières entre ses camarades. Séparée de la mère depuis plusieurs années, ne semble éprouver aucune nostalgie, ni un attachement spécial à sa soeur Rachel, aussi dans la maison. Très réservée sur le plan affectif, difficilement elle cherche un attachement, ni réclame sur elle l'attention, occupée comme elle est aux activités propres ou communes, auxquelles elle participe toujours très activement (ce qui fait de Génia un élément précieux dans le groupe.)

Travaille volontier à l'école et suit intensément ce qui l'intéresse vraiment. Des vastes explications, l'absorbent et arrêtent soudainement son incessante activité motrice, pour laisser la place à une activité cérébrale qui se lit sur l'expression sérieuse de son visage.

Son indépendance cesse de se manifester, lorsque elle découvre une supériorité quelconque chez les autres, alors elle questionne, se laisse guider, exprime ses réflexions souvent très originales.

C'est de cette façon que Génia manifeste sa sympathie et son besoin d'aide. Brusque parfois elle devient alors très docile et paraît déçue de ne pas arriver toute seule, et repète d'un air découragé une phrase qui lui revient souvent: - Je n'y arrive pas-

Mais sa ténacité l'aide à surmonter ces difficultés et en définitive son travail est toujours bon.

Gaie et sautillante, Génia vit joyeusement ici.

Elle chante beaucoup, mais d'une façon très nerveuse, avec une jolie voix qu'elle mélange à des grognements sauvages, de timbre masculin.

30.1.1952

Hoffm

Portrait de Génia en 1^{re} année de cours élémentaire
par une assistante de l'OSE, 30 janvier 1952.

Mon enfance, mon adolescence... à l'OSE. Ma marraine, Alice Bloch

Il me faut parler bien entendu de cet organisme juif, l'OSE –l'Œuvre de secours aux enfants–, qui a pris en charge mon frère Harry, ma sœur Rachel et moi-même durant toute notre petite enfance et notre adolescence (cf. *Au secours des enfants du siècle, regards croisés sur l'OSE*¹, sous la direction de Martine Lemalet, à l'occasion des 80 ans de cette institution).

Je rappellerai rapidement que cette organisation a été créée en Russie en 1912 à Saint-Pétersbourg par des médecins pour aider les populations juives défavorisées. En 1923, elle s'installe en Allemagne, à Berlin. En 1933, fuyant le nazisme, elle se réfugie en France.

OSE est le sigle de l'organisation sanitaire née de la création de l'OZE, en russe *Общество здравоохранения евреев* (*Obchtchestvo Zdravookhraneniya Yevreyev*), qui a été enregistrée en novembre 1912 sous cette appellation. Les fondateurs organisent un véritable réseau médico-social. En 1914, l'OSE compte plus de 1 500 membres.

La rapidité avec laquelle ces centres essaient montre le succès de ces idées dans la jeune génération intellectuelle juive.

1. Paris, Nil Éditions, 1993.

L'OSE se mobilise surtout autour de l'aide médicale et de la protection de l'enfance, sans négliger les soins aux adultes et aux vieillards. Avant la Révolution de 1917, elle crée 85 maisons qui accueillent 10 000 enfants, encadrés par un personnel de plus en plus compétent.

L'OSE devient un des épicentres pour l'émigration grandissante des Juifs d'Europe centrale.

Durant l'Occupation, le sauvetage des enfants monopolise toutes les énergies de l'œuvre. L'OSE va passer progressivement dans la clandestinité.

Elle développe aussi son action dans les camps d'internement de la zone dite « libre » puis sud, où, en coordination avec d'autres organisations caritatives, comme les Quakers, le Secours suisse et les Éclaireurs israélites, elle tente d'améliorer le sort des internés. Elle est présente dans la plupart des camps.

Ma mère et ses enfants furent pris en charge par cet organisme. Je suis restée quelque temps avec elle, mais elle n'a pas su ou pu s'occuper convenablement du bébé que j'étais. Je lui ai été retirée vers l'âge de 2 ans et demi par l'OSE.

J'ai été envoyée dans une pouponnière suisse, *Les Chênes*, à Pau, avec ma mère.

J'ai ensuite été placée dans une maison d'enfants à Bellevue, près de Meudon dans la région parisienne, réservée aux tout petits et qui portait un joli nom : *Le Petit Monde*. L'OSE en avait fait la demande dans une lettre du 31 octobre 1946 adressée à Mademoiselle Lévy, directrice de cette maison, afin que j'y sois accueillie. J'y ai retrouvé ma sœur.

L'OSE avait trouvé un couple qui était censé s'occuper de moi, remplaçant un peu les parents disparus. Sur deux photos, une avec l'homme et une autre avec la femme, on ne peut pas dire que je sois très souriante...

Je pense que cela n'allait pas du tout avec eux ! Je ne me souviens de rien, j'étais trop petite. L'OSE a dû décider qu'il fallait arrêter.



Génia avec ses premiers parrain et marraine, 1947.



Une des « jardinières d'enfants » –qui deviendra plus tard éducatrice–, Alice Bloch, fille aînée du grand historien et résistant Marc Bloch, s'est attachée à moi. Ce fut réciproque, et elle est devenue ma marraine.

Je l'ai beaucoup aimée durant cette période enfantine et on peut dire que nous nous sommes mutuellement choisies.



Génia et Alice Bloch, Paris, 1950.



Génia sur le balcon de l'appartement d'Alice Bloch
rue de Sèvres, Paris, VI^e arr., vers 1955.

À l'âge de 5 ans, j'ai encore été déplacée, dans une autre maison d'enfants, à Draveil (banlieue parisienne, Essonne), appelée *Les Glycines*¹.

1. Il s'agit d'une immense propriété de deux parcelles de 10 000 m², propriété du conseil général de l'Essonne qui met la bâtisse à la disposition de Béthara, une association pour femmes battues avec enfants. L'une des parcelles est achetée après 1960 lorsque la DASS subventionne l'OSE, alors que le château, lui aussi très grand, est fractionné et loué en 1986 par la ville à la maison d'enfants Éliane-Assa. Cette maison de l'OSE fonctionne toujours.



Génia à la maison d'enfants de l'OSE *Les Glycines* à Draveil, 1948.

Ces fleurs, dont le parfum me revient en mémoire, recouvraient le mur donnant sur la rue principale et il nous arrivait d'en cueillir pour en sucer le merveilleux nectar ! C'était un petit bonheur sur le chemin de l'école, au printemps.

Il y avait donc un jardin d'enfants (petite maison qui jouxtait la grande maison où j'ai fini par aller lorsque que je suis entrée en primaire). C'était une étape importante de changer de maison et nous n'étions pas peu fiers de faire partie des « grands ». Nous allions à l'école de la ville, accompagnés des éducatrices. Mais dès l'âge de 14 ans environ, on nous faisait confiance et nous nous rendions seuls à l'école, à pied, ce qui nous prenait environ une demi-heure.

Il faut dire que cette maison était dirigée par un couple formidable.

Marianne, d'origine roumaine, qui parlait avec un accent prononcé en roulant les « r » et qui, pendant la guerre, a sauvé un très grand nombre d'enfants en les cachant, notamment dans la Creuse, au Masgelier, dans un superbe château. C'est d'ailleurs là qu'elle a connu Alice Bloch, qui faisait le même travail de résistance, sous la tutelle déjà de l'OSE. Marianne était une femme très proche de « ses » enfants, toujours très attentionnée pour chacun d'entre nous, s'inquiétant de savoir comment marchait l'école, posant des questions pour savoir si tout allait bien. Nous étions assez nombreux, filles et garçons, les filles étant en général plus âgées.

Son mari, Maurice, était l'économiste de la maison et avait l'œil sur tout. Lui aussi était très affectueux.

C'était un superbe endroit. Devant la maison, il y avait un parterre de fleurs et des arbres de chaque côté. Derrière, deux terrains de sport pour le basket et le volley-ball, un portique. Deux allées de chaque côté plantées de marronniers qui menaient à un immense jardin potager et fruitier, entretenu par un jardinier.

Au bout de ce jardin, un tunnel sous la route menait à un immense parc absolument magnifique où nous allions assez souvent, et parfois faire des siestes sous les arbres en été. C'était le paradis !

Dans ma mémoire, je n'ai que de bons souvenirs, et même s'il y a eu quelques moments peut-être difficiles, ils passent nettement au second plan.



Génia assise sur le pare-chocs arrière d'une Traction avant, sans doute à Draveil, vers 1950.

Draveil n'était pas considéré comme une maison « religieuse », bien que la direction estimât que nous devions en savoir un minimum : un peu d'histoire juive, que nous

enseignait Marianne, et l'hébreu, que j'aimais assez et que je trouvais facile.

Une anecdote assez drôle que je rapporte ici. Il faut dire que nous étions plutôt indisciplinés lors des leçons d'histoire. Il est arrivé une fois que Marianne, perdant patience, me donne une gifle, qui m'a laissé une belle griffure.

Comme j'allais régulièrement en week-end chez Alice Bloch, ma marraine, celle-ci a tout de suite remarqué cette cicatrice et m'a demandé qui me l'avait faite. Apprenant que c'était Marianne, qu'elle connaissait bien, elle l'a immédiatement appelée pour l'engueuler, lui disant qu'elle n'avait pas le droit de battre sa « pupille » et qu'elle seule était responsable de mon « éducation »! Ce qui n'était pas tout à fait exact, puisque je séjournais majoritairement à Draveil, où j'ai suivi mes études primaires et secondaires.

Nous célébrions toutes les grandes fêtes juives, qui étaient surtout un moment festif, et chaque vendredi soir, le *Shabbat*, pendant lequel un enfant différent lisait les textes requis, toujours très vite, car nous étions pressés de dîner.

Nous avons eu la chance aussi de pouvoir partir de temps en temps en vacances d'été, soit au bord de la mer, dans le sud de la Bretagne, soit à la montagne. J'ai même été envoyée dans les Vosges en tant qu'aide-monitrice pour m'occuper de tout petits qu'il fallait réveiller dans la nuit afin qu'ils ne fassent pas pipi dans leur lit. C'étaient les mêmes gamins de Draveil que je connaissais déjà un peu. J'adorais m'amuser avec eux.

Durant toute l'époque où j'ai séjourné à Draveil, j'ai pu voir ma sœur, Rachel, de temps en temps, lorsqu'elle venait passer ses grandes vacances. Nous avons en effet été séparées durant toute notre adolescence. Elle a séjourné à la maison d'enfants de Saint-Germain-en-Laye¹; mon grand frère,

1. Rachel part de Draveil car elle est réorientée scolairement et acceptée au collège technique de Saint-Germain-en-Laye, en classe de 5^e.

que je ne connaissais pour ainsi dire pas, était placé dans une autre maison d'enfants, au Vésinet. Nous avons donc été éloignés les uns des autres, ce que je peux reprocher à l'OSE. Comment peut-on séparer une fratrie ? Et après, ce fut bien entendu difficile de se « retrouver ».

Nous étions des inconnus l'un pour l'autre. C'est un de mes grands regrets, qui a eu des conséquences par la suite.

Par ailleurs, pour les grandes vacances, l'OSE envoyait en Israël les enfants qui y avaient de la famille. C'est comme cela que j'ai pu faire mon premier voyage afin de connaître ma mère, à l'âge de 14 ans, avec ma sœur, qui en avait 16.

À cette époque, j'étais encore apatride et j'avais une carte de réfugiée de l'Ofpra.

N° d'enregistrement : 35.047/1919

Le Directeur de l'Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides

CERTIFIÉ

que Mlle KLUKOWSKA Genia
demeurant à DRAVELL (S. et O.)
né (e) le 21 JUILLET 1943
à ELNE (Pyr. Orient.)
fils (fille) de Synche-Bynem KLUKOWSKI
et de Dyna-Rozena née ROZENBLAT
est réfugié (e) POLONAISE
et qu'il (elle) est placé (e) sous la protection juridique et administrative de l'OFFICE.

Ce CERTIFICAT est valable :
du 15. XII. 1955 au 14 DECEMBRE 1958
Paris, le 15 décembre 1955
Le Directeur,
J. Moennig

Signature du titulaire

REFUGIÉS & APATRIDES
GRATIS

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES
O.F.P.R.A.

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES
O.F.P.R.A.

NO. Ce document dispense pas son titulaire de l'impôt de séjour.

Certificat de réfugié de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides du ministère des Affaires étrangères de Génia Klukowski, 18 décembre 1955.

À ce propos, j'ai retrouvé une copie d'un document d'un conseil de famille réuni par les responsables de l'OSE du 14 décembre 1950. On peut y lire que, les parents ayant disparu, il était possible de nommer un tuteur pour les trois enfants, un certain M. Waysman, directeur de la maison de l'OSE de Fontainebleau. Il s'occupera de la procédure de naturalisation en 1957. En effet, nous avons été tous les trois déclarés Polonais à la naissance.

Pendant toute mon adolescence, je suis allée régulièrement voir Alice Bloch, ma marraine, durant les week-ends. Je prenais le car, juste en face de la maison, qui nous amenait à Paris, à la gare d'Austerlitz, où elle venait me chercher. Elle me faisait faire mes devoirs. Elle était assez stricte et je n'avais pas intérêt à répondre de travers. Elle m'emmenait souvent au jardin du Luxembourg, à pied, car elle n'habitait pas très loin.

J'ai gardé un merveilleux souvenir de ce jardin. J'ai dû pratiquer tous les jeux à disposition pour les enfants : manège, chevaux de bois, guignol et d'autres encore. C'est certainement à cause de cette époque que ce jardin m'attire toujours et que j'éprouve chaque fois le même plaisir de m'y promener et de m'asseoir au bord du bassin où, comme avant, les enfants font toujours naviguer de petits bateaux à voile. Nostalgie, quand tu nous tiens !

Alice Bloch a écrit plusieurs lettres à l'OSE (1953/1955/1956) pour demander des remboursements de frais de train lorsqu'elle me prenait en vacances (je l'ai découvert, ne sachant pas qu'elle se faisait rembourser !). Je passais ces vacances soit dans la Creuse dans la grande maison familiale, soit à Méribel (Savoie) chez un de ses frères, qui avait un hôtel.

J'étais une élève assez moyenne. Alice Bloch souhaitait que je rentre en 6^e au lycée de Montgeron, assez proche de Draveil. J'ai donc passé un examen d'entrée, que j'ai raté brillamment. Quelle déception pour Alice ! Du coup, j'ai passé le

certificat d'études primaires, que j'ai quand même réussi, et me suis retrouvée en 5^e au cours complémentaire de Draveil, jusqu'à la 3^e, où j'ai encore raté le brevet à deux reprises, à cause des maths qui ont toujours causé ma perte, quel que soit l'examen. La seule chose qui m'est restée, ce sont les cours de dessin, car nous avions un excellent professeur.

Cela me plaisait beaucoup, et j'ai très vite continué à dessiner seule d'après les grands peintres que j'admirais déjà, Van Gogh d'abord, Modigliani, et quelques autres.

Toujours dans les archives de l'OSE, j'ai retrouvé une lettre de ma mère à la directrice de Draveil du 24 novembre 1955, écrite par une tierce personne, où elle demandait de nos nouvelles. Elle dit n'avoir rien reçu depuis six mois. Elle aurait envoyé des vêtements chauds et pas de réponse ! Elle dit être inquiète de ce long silence...

Ma marraine ne savait plus quoi faire de moi ! Elle m'a envoyée chez une de ses amies assistante sociale pour essayer de m'aider à trouver ma voie d'une manière ou d'une autre.

J'étais tentée par l'architecture, mais pour ce faire, il fallait encore passer un examen de simple secrétaire. Il y avait une école d'architecture rue du Cherche-Midi, et j'ai encore raté l'examen, toujours à cause des maths. Il est certain que, si j'avais pu faire des études supérieures, j'aurais eu plus de choix dans la vie, et cela m'a quand même légèrement traumatisée de ne pouvoir choisir ce que j'aimais. Mais, bon, il fallait faire avec le petit bagage que j'avais.

J'ai toujours fait du sport depuis mon adolescence. D'abord à Draveil, où il y avait des terrains de basket et de volley, un portique où je pratiquais le trapèze, les anneaux.

Plus tard, quand j'ai commencé à prendre des cours de mime au Vieux-Colombier, notre professeur nous a fortement conseillé de pratiquer un art martial, l'aïkido, avec un

professeur japonais qui parlait à peine le français, bien qu'il fût marié à une Française.

J'ai beaucoup aimé cet art et j'ai donc pratiqué durant sept ans. Le professeur japonais était en revanche très bavard et nous racontait souvent sa vie avant de débiter le cours. On perdait un temps fou, ce que je n'appréciais pas du tout.

J'ai arrêté après avoir été blessée par un élève avec lequel je travaillais, bien trop grand pour moi, qui a chuté sur l'intérieur de ma cuisse. Ce fut très douloureux. J'ai quitté le dojo en boitant.

Le lendemain, je suis allée voir un médecin et on m'a plâtrée toute la jambe gauche. Pas très pratique pour se déplacer. Et pas d'assurance non plus ! Je ne sais si la salle de sport était assurée et si elle assurait également ses élèves. En tout cas, il n'y a pas eu de prise en charge.

J'ai été arrêtée durant un mois au moins. Ce qui m'a décidée à ne plus pratiquer cet art, que j'avais pourtant beaucoup apprécié.

Je me suis donc mise à des sports plus doux, le tai-chi, puis la gymnastique douce, méthode Feldenkrais. Moshe Feldenkrais (1904-1984) est né en Ukraine et a émigré en Palestine dans les années 1920. Il est passé par Paris, où nombre de personnes ont suivi ses cours et sont devenues à leur tour professeurs. Il a été même le « soigneur » de David Ben Gourion, qui ne jurait que par lui. C'est dans ses Mémoires, livre que je me suis achetée après avoir vu un documentaire sur *Arte*, que j'ai découvert la relation entre Moshe Feldenkrais et David Ben Gourion.

Le Foyer de la Voûte

Je suis restée à Draveil jusqu'à l'âge de 17 ans. Je fus ensuite envoyée dans un foyer situé dans le XII^e arrondissement de Paris, ouvert par l'OSE, qu'on appelait « le *Foyer de la Voûte* », d'après le nom de la rue. Cet endroit permettait aux adolescentes de faire un premier pas vers leur autonomie.

Il était composé de deux appartements, l'un réservé aux plus âgées qui travaillaient déjà ou terminaient leurs études (ma sœur y habitait), l'autre hébergeait celles qui, comme moi, étaient encore sous tutelle d'un couple. Nous étions deux par chambre et six au total.

L'OSE m'a inscrite dans une école privée professionnelle de sténodactylo, dans les quartiers chics de Paris, du côté de la Madeleine.

Ce ne fut pas une période très gai, car je n'aimais pas beaucoup ça, ni ce genre d'apprentissage, ni la rigueur de cet établissement. Cette école était dirigée par une vieille fille, toujours vêtue d'un tablier gris, les cheveux tirés en chignon serré, qui interdisait aux jeunes filles de se maquiller. Étant donné que cela nous arrivait souvent de nous maquiller, elle nous faisait sortir de la classe pour aller « nous débarbouiller », comme elle disait ! J'y suis restée deux ans. Et là, ô miracle ! j'ai réussi mon CAP, malgré le scepticisme des profs, particulièrement celle qui enseignait la dactylo sur de vieilles machines *Remington* sur lesquelles on se cassait les ongles. Aussi vieille fille que la directrice, qui me faisait toujours remarquer que je ne pourrais jamais y arriver car j'avais « les bras trop courts » !

J'avoue que cela m'est resté en mémoire. Comment, en tant qu'enseignante, pouvait-on dire des choses pareilles ? C'était une véritable humiliation. Et ma réussite fut une revanche.

En dépit de la surveillance des responsables du foyer, nous jouissions d'une certaine liberté. Nous pouvions sortir le week-end, mais il fallait rentrer avant minuit.

Je voudrais évoquer ici un événement tragique dont j'ai gardé le souvenir approximatif jusqu'à maintenant. Nous étions la veille du 14 juillet, la copine avec qui je partageais la chambre et moi avions eu la permission d'aller danser. Nous sommes rentrées assez tard.

Le lendemain matin, dimanche, la directrice me demande d'aller voir si les filles du rez-de-chaussée étaient là. J'ai sonné à leur porte et là, pas de réponse. Je suis remontée. La directrice m'a donné les clefs mais je n'ai pas pu entrer car les verrous intérieurs avaient été mis. Je décide de passer par la cour. La fenêtre de la cuisine de l'appartement y donnant n'était pas bien fermée, je la pousse et là... l'horreur! Je vois le corps d'une des filles qui gisait par terre, en chemise de nuit et robe de chambre, la tête reposant sur un oreiller, un filet de sang sortant de sa bouche! Monique, c'était son prénom, s'était suicidée au gaz! Sans réfléchir, je suis passée par la fenêtre et j'ai essayé de la soulever, mais impossible, car elle était lourde et déjà raide. J'étais complètement affolée.

Je suis vite remontée pour annoncer ce drame. J'étais dans tous mes états ainsi que toutes celles qui se trouvaient dans l'appartement.

La directrice a appelé les pompiers, qui sont arrivés très vite. Bien entendu, c'était déjà beaucoup trop tard, car Monique avait profité d'être seule ce week-end-là pour commettre son geste irréversible.

Les autres filles avaient déserté l'appartement sans rien dire, et parmi elles, ma sœur, qui avait fait une virée à Marseille. Ce n'était pas la première fois que Monique essayait de se suicider. C'était une jeune femme de 20 ans, assez belle, très intelligente, brillante, qui passait ses nuits à écrire sur une machine mécanique. On a plus ou moins compris que c'était un chagrin d'amour.

La direction de l'OSE a été bien sûr prévenue. Ce fut un dimanche atroce. Nous pleurions à chaudes larmes.

C'était la première fois que j'étais confrontée à la mort! Je me demande comment j'ai pu agir aussi vite, et sans réfléchir... C'est après que mes nerfs ont lâché! L'OSE a reconnu un grave échec de leur part.

Monique avait une sœur cadette qui avait fait des études brillantes en radiologie et qui s'est également suicidée dix ans plus tard, en se défenestrant. Il y a eu, comme cela, pas mal d'échecs, certaines filles ayant du mal à s'en sortir, et ce n'était pas toujours du fait de l'OSE.



Dina, la mère de Génia, avec son second époux, Hertzel, Arad (Israël), années 1950.

Voyages en Israël

Premier voyage en Israël avec ma sœur, Rachel, à l'été 1957. J'avais 14 ans et ma sœur 16.

Nous avons été envoyées dans des kibboutz différents. Nous nous sommes retrouvées un week-end pour aller chez notre mère et avons fait la connaissance de son mari. Elle s'était remariée avec un homme qui faisait trois fois sa taille –ma mère était très petite–, un contraste impressionnant! Il était ingénieur au port de Tel-Aviv et avait fait ses études en France, à Grenoble.

De ce fait, il parlait un peu le français. Il est resté avec nous, nous emmenant nous promener à Tel-Aviv, alors que ma mère avait disparu on ne sait où! Il a essayé de nous expliquer l'attitude de sa femme et surtout qu'il ne fallait pas lui en vouloir, compte tenu de ce qu'elle avait vécu pendant la guerre. Difficile à comprendre malgré tout pour Rachel et moi.

Je me souviens parfaitement que, lorsque nous les avons quittés pour prendre le car qui nous ramenait à Tel-Aviv (ils habitaient la banlieue), ma mère fut totalement absente –peut-être la peur de la confrontation, nous n'en avons jamais rien su. Elle est arrivée en courant à la station de bus et a remis à ma sœur un paquet entouré de papier kraft, sans

un mot, elle était certainement très gênée. Lorsque nous sommes arrivées à Tel-Aviv, ma sœur s'est débarrassée du paquet en le donnant à un clochard, sans avoir pris connaissance de son contenu. Je pense qu'elle était assez révoltée de l'attitude de notre mère.

Je n'ai donc pas eu un bon souvenir de cette soi-disant première rencontre qui n'a pas eu lieu.

La deuxième fois que je suis allée en Israël, c'était avec mon frère et un couple d'amis à lui. J'avais environ 22 ans et je vivais déjà seule. Nous y sommes allés en voiture et en bateau. La rencontre avec ma mère ne fut pas très agréable, car elle était toujours aussi distante.

Je suis retournée en Israël, après le décès de son second mari, Hertzal, en 1988. Comme je n'avais pas beaucoup d'argent, ma mère m'a payé le voyage.



Hertzal et Dina, 1984.

Je suis arrivée la veille de la cérémonie, qui avait lieu le dimanche au cimetière, hors de la ville, dans le désert. J'ai pu constater que ma mère ne s'était occupée de rien. C'est une de ses vieilles amies qui avait tout organisé.

Elle avait même loué un petit bus pour nous emmener au cimetière. Nous n'étions que trois dans ce bus.

Toute la famille de son mari est venue, alors que ma mère ne souhaitait pas qu'elle soit présente, car elle s'était fâchée avec celle-ci. Il y avait le frère de Hertzal, qui avait appelé la veille pour avoir les détails. C'est moi qui ai répondu au téléphone, ma mère s'étant absentée.

La fille de Hertzal, Nely Bar, très jolie femme, avec ses deux fils militaires, sa mère, l'ex-femme de Hertzal, sont également venus.

Cette jeune femme s'est approchée de moi pour me demander si j'étais bien la fille de Dina. Nous avons tout de suite sympathisé.

Je me souviens que toute la famille de ma mère était présente dans l'appartement, attendant l'heure du départ. Comme il faisait une chaleur torride, j'ai dit à ma mère qu'elle devrait proposer une boisson à toutes ces personnes. Elle m'a répondu : « C'est toi la fille de la maison. » J'ai donc fait en sorte que tout le monde puisse se désaltérer. Cela ne serait jamais venu à l'esprit de ma mère, ce qui m'a beaucoup choquée !

Ma mère a refusé l'aide financière de la famille de son mari pour la pierre tombale. Après la cérémonie au cimetière, ma mère m'a demandé si je pouvais payer la location du bus. Grosse surprise alors qu'elle savait que je n'avais pas d'argent. Elle était assez « culottée » !

Je m'étais inscrite à un voyage à travers le pays (rester dans cette petite ville où il n'y avait rien à faire aurait été d'un ennui mortel), voyage que ma mère m'a payé, après quelques difficultés pour obtenir l'argent, car elle ne voyait pas l'intérêt.

Nely Bar, à qui j'en avais parlé, a proposé de m'héberger à Tel-Aviv, d'où partait le bus qui faisait le tour d'Israël. L'arrêt se trouvait près de chez elle. Ma mère était furieuse, car j'avais précédemment accepté d'aller dormir à 50 kilomètres au nord de Tel-Aviv, chez une de ses cousines, qui ne parlait pas un mot de français et que je ne connaissais pas.

J'ai donc pris mon sac de voyage et suis partie avec la famille de Hertzfel. Je ne suis plus retournée voir ma mère.

Nous nous sommes arrêtés dans un bistro d'Arad et ils m'ont parlé de ma mère dans des termes pas très sympathiques. J'ai appris qu'elle s'était fâchée avec toute la famille de son mari. Elle avait vraiment un sale caractère !

En tout cas, j'ai été très bien reçue à Tel-Aviv. L'ex-femme de Hertzfel m'a invitée à prendre le thé chez elle. Ce fut fort agréable et cela changeait du comportement de ma mère, qui ne savait pas recevoir. Cela venait certainement de sa vie passée.

Mon tour en Israël, qui dura une petite semaine, fut intéressant, mais je me suis retrouvée avec un groupe d'Américains qui ne se sentaient absolument pas concernés par le pays, alors que, au moment de m'inscrire, j'avais précisé à l'agence que je souhaitais être avec un groupe de Français. Cela ne m'a quand même pas empêchée d'apprécier.

En 1997, j'ai décidé d'aller en Israël, peu de temps avant le décès de ma mère. Je pensais qu'il fallait que j'essaie de me « réconcilier » avec elle, car elle était déjà âgée.

C'était au mois de novembre. Il faisait un temps absolument magnifique et les jardins tout autour des petits immeubles étaient encore tout fleuris, particulièrement de roses.

Il faisait bon et l'on pouvait même rester en tee-shirt. J'ai habité chez la dame – j'ai malheureusement oublié son prénom –, qui était aux petits soins pour ma mère dont l'appartement était petit et sans possibilité d'intimité. Cette femme

avait deux jeunes adolescents, une fille et un garçon, qui d'ailleurs apprenaient le français.

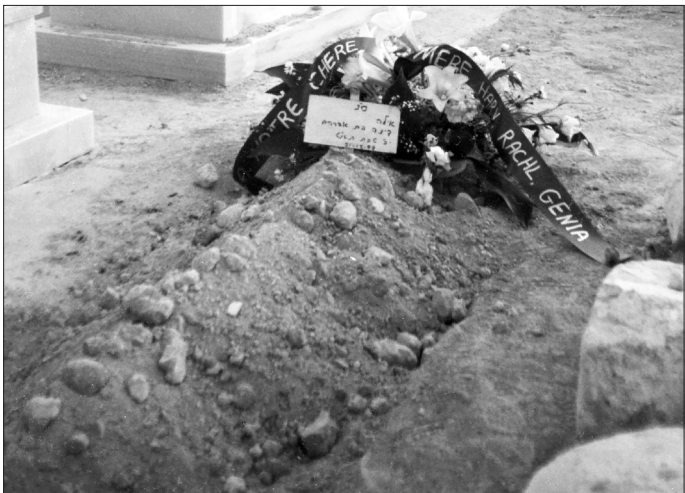
J'avais ma chambre en sous-sol, lieu frais pour un pays où il fait très chaud dans le désert, car Arad a été construite dans le désert, pas très loin de la mer Morte, où je suis allée plusieurs fois me baigner et passer des moments avec les amies de ma mère.

Cette femme dévouée travaillait à la poste d'Arad. Avec elle et avec son mari on échangeait en anglais. J'ai été très bien accueillie.

J'allais voir ma mère de temps en temps, et je n'entendais que des plaintes de sa part, jamais contente ni satisfaite de quoi que ce soit : « Je suis seule, personne ne vient me voir... » Je l'ai retrouvée dans le même état d'esprit que lors de mes précédents voyages.

Ma mère m'a montré des lettres que Rachel lui avait écrites et qui étaient assez étonnantes, à la limite de la déclaration d'amour, alors qu'elle la connaissait très peu. Ce rapprochement assez tardif m'a surpris, mais elle avait certainement un but, lequel ? J'avoue ne pas savoir. Il ne faut pas oublier que ma sœur n'était pas très bien psychiquement.

Sépulture provisoire de Dina, la mère de Génia, Arad (Israël), 1998.



Je suis retournée en Israël pour régler les problèmes de succession, toujours sur les conseils de cette amie postière, qui avait fini par contacter une avocate-notaire pas trop chère. Cette avocate était belge et parlait donc français. Elle m'a indiqué toutes les formalités que je devais entreprendre. Pas simple! J'avais prévenu mon frère, qui habitait encore la Bretagne et m'avait proposé de partager le prix du billet d'avion, ce qui était gentil de sa part. Il savait qu'il allait hériter d'un peu d'argent!

20 ans, mon envol

J'avais passé deux années au *Foyer de la Voûte* quand ma marraine, Alice Bloch, me proposa une chambre qu'elle possédait dans l'immeuble où elle résidait, rue de Sèvres, à Paris VI^e. J'ai un peu réfléchi, ne me sentant pas le courage de vivre seule. J'ai donc demandé à l'amie avec laquelle je m'entendais bien au foyer si elle voulait habiter avec moi dans cette petite chambre d'étudiant de 9 mètres carrés. J'ai eu la chance qu'elle accepte, car elle devait partir en Angleterre six mois plus tard.

Cette cohabitation s'est très bien passée. Et de ce fait, cette transition « douce » m'a aidée à supporter cette première expérience de vie indépendante et totalement autonome.

Après le départ de mon amie, je me suis retrouvée seule. J'avais un travail, j'étais secrétaire, j'avais un diplôme, un CAP. L'école m'avait trouvé un emploi dans une société d'hygiène, boulevard Saint-Germain, là où n'existait pas encore l'Institut du monde arabe.

L'entreprise était en train de faire faillite, je fus licenciée au bout de six mois. Dernière arrivée, première virée !

J'étais très déçue, car un premier travail est souvent source d'anxiété et je me demandais constamment si j'étais à la hauteur.

Lorsque j'ai appris que j'allais être licenciée, je fus un peu décontenancée, d'autant que je ne m'y attendais pas.

J'avais toujours 20 ans à ce moment-là – et d'ailleurs j'ai toujours 20 ans aujourd'hui, alors que j'ai quelques décennies de plus... À partir de cette époque, j'ai commencé à faire de l'intérim en tant que sténodactylo.

J'avais gardé des liens avec l'assistante sociale de l'OSE, avec laquelle je m'entendais très bien. Elle m'a fait découvrir différentes choses, dont un restaurant macrobiotique – terme que je ne connaissais pas du tout –, un régime alimentaire assez strict inventé par un Japonais du nom d'Ohsawa. Ce restaurant se trouvait à Saint-Germain-des-Prés, rue de l'Abbaye; le patron était un adepte de ce régime qui permettait même, disait-il, de se guérir d'éventuelles graves maladies! Il n'y avait pas grand-chose à manger. Cette alimentation était basée sur des céréales complètes (riz, boulgour, sarrasin...), avec quelques carottes cuites et parfois du poisson. On pouvait prendre une entrée, qui consistait en une salade de carottes râpées! Il y avait trois desserts proposés : compote de pommes, tarte aux pommes ou gâteau de sarrasin. On ne buvait que de l'eau ou des infusions de thym pour terminer.

C'était devenu à la mode et le restaurant, composé de deux petites salles, était toujours plein. J'avais pris mes habitudes dans ce lieu qui attirait beaucoup de gens fauchés, car c'était très bon marché.

Par la suite, j'y ai travaillé, quand j'étais au chômage. J'ai appris le métier sur le tas et ça me plaisait énormément. La clientèle était fort sympathique, composée d'étudiants des Beaux-Arts et de personnes travaillant dans les maisons d'édition, qui étaient nombreuses dans ce quartier à l'époque.

Ce restaurant s'appelait le *Guen Mai* et était devenu très « coté ». Pas mal d'acteurs y venaient assez régulièrement,

comme Laurent Terzieff, les sœurs Huppert, et même Jacques Charrier, fort sympathique, que j'ai eu le plaisir de servir.

Et l'apothéose fut quand, un samedi matin où je travaillais seule au restaurant, le téléphone a sonné, quelqu'un appelait pour réserver une table pour M. Lennon et sa femme japonaise, Yoko Ono. J'ai répondu qu'on ne réservait pas !

Ils sont arrivés *incognito*. Elle portait un immense chapeau noir avec lunettes de soleil qui la cachaient complètement – ce qui n'était pas très discret. Ils se sont installés dans un coin afin de ne pas être trop vus par des paparazzis, qui, je ne sais comment, ont très vite débarqué ! Je ne fus pas particulièrement impressionnée.

J'ai gardé un excellent souvenir de cet endroit.

L'assistante sociale dont j'ai malheureusement oublié le nom m'a incitée à faire du yoga, discipline que je n'avais jamais pratiquée. Cela se passait rue du Bac et c'était un Russe qui enseignait. Il était très bel homme, crâne rasé, yeux bleus, et d'une grande douceur. Je ne réussissais pas à faire les mouvements qui demandaient de la souplesse. Il me disait de faire ce que je pouvais et qu'on n'était pas là pour faire de la performance.

En tout cas, j'étais très consciencieuse et cela me plaisait. Je n'ai pas pratiqué longtemps le yoga, mais cela m'a ouvert à d'autres expériences spirituelles, comme la philosophie d'Extrême-Orient, qui m'attiraient.

À 23 ans j'ai commencé à prendre des cours de théâtre et de chant à l'association Philotechnique, située rue Saint-André-des-Arts, créée en 1848 et que quelques personnes célèbres ont présidée, dont Victor Hugo en 1880. D'ailleurs, une plaque a été apposée sur le mur jouxtant la porte cochère.

Cet établissement était accessible à tous les adultes, d'où qu'ils viennent. De nombreux cours étaient dispensés, aussi bien dans le domaine des arts (chant, solfège, théâtre, etc.)

que dans d'autres disciplines et à des conditions très avantageuses financièrement.

J'étais extrêmement sérieuse. En fait, j'étais très timide et faire du théâtre m'a aidée à me libérer de ma timidité : j'ai appris à respirer, à réciter les textes appris par cœur devant les autres. La professeure était une femme qui avait un problème de regard, c'est comme si elle n'en avait pas ! Difficile à expliquer à ceux qui n'ont jamais rencontré cette situation en faisant du théâtre.

Un groupe s'est formé à partir de ces cours et nous nous sommes retrouvés régulièrement pour nous entraîner et monter des pièces de théâtre.

Et... voilà que je rencontre mon premier amoureux ! C'était un homme grand, 1,80 m, le front bombé et une belle barbe. Nous avons constaté que nous nous entendions bien, nous étions tous les deux du signe du Cancer et donc nos sensibilités s'accordaient merveilleusement ! Eh oui, je croyais à l'astrologie ! Un peu naïve peut-être. Il est vrai que c'était un garçon très gentil. Ça n'a pas duré très très très longtemps entre nous. Il s'appelait Marc.

Il m'a emmenée pour la première fois au Festival d'Avignon, avec un groupe d'amis à lui. C'était en 1967, la 21^e édition de ce fameux festival. Marc est parti seul à moto. Je ne souhaitais pas faire le voyage avec lui, cela me semblait trop fatigant. À Avignon, j'ai fait de très belles découvertes : la danse moderne avec les ballets de Maurice Béjart, *Messe pour le temps présent* avec la musique de Pierre Henry, le théâtre avec la pièce *Le Tartuffe* mise en scène par Roger Planchon, la musique avec un concert des Percussions de Strasbourg qui se déroulait dans un verger. Magnifique ! J'en ai gardé un excellent souvenir.

Marc m'avait dit à un moment qu'il pensait que nous n'irions pas loin tous les deux ensemble, car nous étions trop

semblables, et sa perspective était d'avoir une femme et des enfants, de créer un petit cocon, ce qu'il a fini par faire.

Il a quitté Paris pour aller vivre dans les Pyrénées-Orientales, à Port-Vendres. On s'est croisés une fois dans le métro. Il n'avait pas beaucoup changé, juste un peu plus dégarni.

Nous ne parlions ni d'enfant ni d'engagement – d'ailleurs, à l'époque, je n'abordais jamais la question des enfants, je ne me sentais pas vraiment concernée.

J'ai continué à prendre des cours de chant à la Philotechnique avec la professeure. Cette dernière était très imposante physiquement et douce dans son enseignement, il n'y avait pas de brusquerie. Elle faisait chanter ses élèves devant des publics divers, souvent dans des maisons de retraite. Je chantais des chansons plus ou moins engagées politiquement ; cela contrastait avec les autres chanteuses et chanteurs qui ne chantaient que du lyrique !

Je me souviens qu'elle avait organisé une soirée dans un théâtre. Je crois que c'était le théâtre de l'Atelier, dirigé par André Barsacq. Après m'avoir écoutée, ce dernier m'a demandé d'aller le voir à la fin du spectacle. Ma très grande timidité m'a fait renoncer. Je l'ai bien regretté par la suite, car cela aurait pu m'aider à poursuivre dans cette voie. J'avais très envie d'en faire mon métier. Je m'intéressais à la chanson française depuis assez longtemps.

D'ailleurs, j'allais très souvent écouter les chanteurs dans les cabarets de la rive gauche. C'étaient de vrais moments de bonheur. J'ai découvert Anne Sylvestre, Hélène Martin, Francesca Solleville, Ricet Barrier et bien d'autres encore.

En 1965, j'ai commencé à prendre des cours de mime au théâtre du Vieux-Colombier. Ça m'intéressait. Je connaissais déjà le grand Marcel Marceau. En 1963, j'étais allée le voir avec mon frère au théâtre de la Porte Saint-Martin. Comme

je l'ai déjà dit plus haut, ce jour-là sur scène, on nous avait annoncé l'assassinat de John F. Kennedy. Ce fut un choc !

Je me sentais attirée par cet art du mouvement et du langage corporel.

C'est pour ça que, peu à peu, je me suis éloignée du théâtre proprement dit. Je me dis aujourd'hui que je n'étais peut-être pas très à l'aise avec la parole en public, tandis que le mime me permettait de m'exprimer autrement.

Étienne Decroux était le maître en la matière à l'époque et il avait remis au goût du jour cet art du mime, à ne pas confondre avec la pantomime. Les personnalités les plus célèbres sont passées dans son école, dont Gilles Segal¹ (ex-enfant de l'OSE), Jean-Louis Barrault évidemment, que l'on retrouve dans le film de Marcel Carné *Les Enfants du paradis*, et Marcel Marceau.

Les fondateurs de ces cours de mime étaient un couple : Wolfram Mehring et sa compagne, Janine Grillon ; ils ont créé la troupe de la Mandragore. Eux aussi d'ailleurs avaient été formés par Étienne Decroux. Peu de temps après, j'ai été embauchée dans l'équipe, pour m'occuper des costumes avec une autre jeune femme allemande, Waltraud, avec laquelle j'ai tout de suite sympathisé.

La troupe était multiculturelle. Ses membres venaient du monde entier : un Japonais, trois Allemands, un Espagnol, une Américaine et quelques Françaises.

J'y suis restée du printemps 1965 à mai 1968, où nous avons joué au théâtre du Vieux-Colombier à grilles fermées, car nous étions en plein « mouvement révolutionnaire ».

1. Gilles Segal, artiste de théâtre, est un enfant que l'OSE a fait partir en Suisse au home de la Forêt. Puis il grandit au Foyer Pauline-Godefroy au Vésinet (aussi appelé le Fopogo). Une de ses dernières pièces de théâtre, *Il était une fois l'amour*, est bouleversante. Dans un train qui les conduit à la mort, un père fait revivre à son fils, en accéléré, la vie qu'il n'aura jamais.

Les tournées théâtrales

J'ai eu l'occasion de faire des tournées magnifiques. La première tournée avec la troupe de la Mandragore a commencé en Belgique, en mars 1965, à Huy et à Mons.

Je souhaite raconter une petite anecdote qui s'est produite dans cette ville et qui a failli empêcher le spectacle de se produire. La veille, Wolfram Mehring, le directeur, m'avait confié la valise de masques pour la pièce *La Marmite* d'après Plaute. Quelques-uns des membres de la troupe devaient prendre le train et les autres partaient avec la voiture de Wolfram Mehring. C'était une 2CV.

Pour ceux qui prenaient le train, nous avions rendez-vous à la gare du Nord. Là, je me suis trompée de train : j'ai pris celui qui allait à Athis-Mons, en banlieue parisienne. C'est au moment du contrôle que je me suis aperçue que je m'étais trompée. J'étais seule et complètement désemparée, je ne savais pas quoi faire. Il y avait bien des trains qui partaient de Paris, beaucoup plus tard, mais ce n'était pas possible, car je serais arrivée trop tard. Il fallait se présenter au théâtre au moins une heure ou deux avant le spectacle, soit à 20 heures au plus tard.

Après quelques minutes de réflexion, je me suis dit qu'il fallait que je descende à l'arrêt suivant et que je fasse du stop,

ce que je n'avais jamais fait seule auparavant. Ce fut une véritable aventure. À chaque voiture qui s'arrêtait, je racontais ce qui venait de m'arriver avec des larmes dans la voix. Dans mon malheur, j'ai eu beaucoup de chance, car la dernière voiture qui s'est arrêtée était conduite par une femme qui allait au théâtre de Bruxelles. Elle m'a consolée et m'a dit de ne pas m'en faire, que je serais à l'heure devant le théâtre de Mons. Elle avait une voiture très rapide, une BMW, et elle a roulé extrêmement vite, dépassant la vitesse autorisée – au moins à 140 km/heure.

Cette femme très sympathique m'a déposée devant le théâtre. Pendant ce temps, les autres membres de la troupe étaient bien sûr déjà sur place.

Wolfram Mehring était très inquiet, car sans cette fameuse valise de masques, nous ne pouvions jouer, alors que le théâtre jouait à guichets fermés !

J'ai su qu'il avait même téléphoné chez moi. Une amie lui avait répondu. Il lui avait posé la question de savoir s'il n'y avait pas une valise noire... Elle avait répondu que oui ! Or il y avait d'autres valises noires, perchées en haut de l'armoire : cette réponse lui avait donc inspiré une forte inquiétude. Quand je suis enfin arrivée, juste une heure avant le spectacle, je me suis fait engueuler ! Wolfram a dit que plus jamais la troupe ne se séparerait. Tout s'est fort bien terminé et les spectateurs ont été enchantés.

Puis, ce fut l'Allemagne, au début du printemps. Il y avait encore beaucoup de neige. Nous nous sommes bien amusés avec moult batailles de boules de neige, un des comédiens, Roland, faisant le poirier dans cette belle neige et, à l'hôtel, les crises de fou rire qui n'arrêtaient pas. Nous avons rencontré la famille allemande de Wolfram avec laquelle nous avons dîné dans un restaurant.

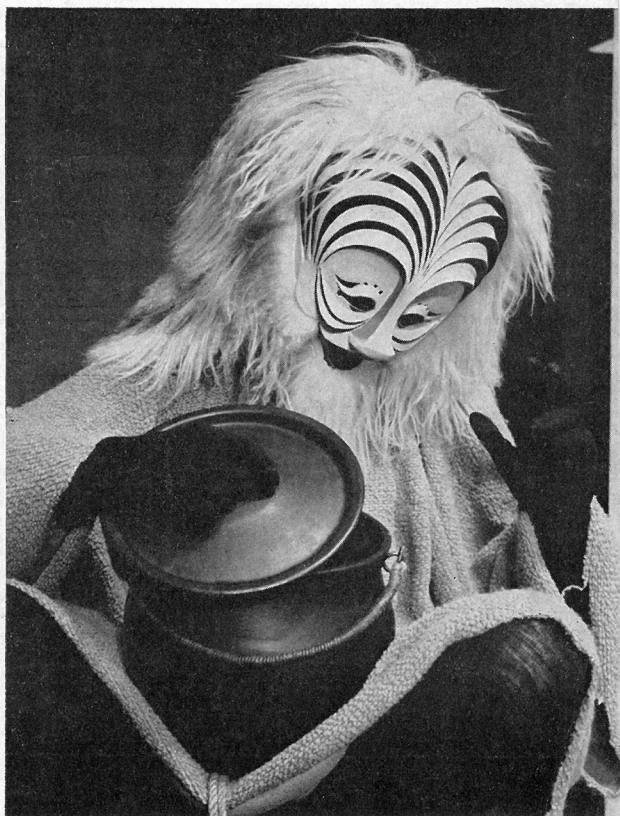
du 22 JANVIER au 4 FÉVRIER 1966

Tout-Rouen

Septième année N° 164

Au Petit-Théâtre
Mercredi 26 janvier
Grillon : Euclion
dans
La Marmite
de Plaute
Spectacle des E. C.

Le N° OF 50



Couverture du journal *Tout-Rouen* n° 164 du 22 janvier au 4 février 1966 présentant une photo de la représentation de *La Marmite* de Plaute par la Compagnie de la Mandragore. Grillon dans le rôle de Euclion sous le masque réalisé par ses soins.

Cette exposition ne saurait donner que des points de repère et des exemples. Les hommes cités portent témoignage pour une foule d'autres qui ne sont pas nommés, car le foisonnement des talents caractérise précisément la génération expressionniste. Tout ce qui accompagne cette exposition : les livres récents, les albums illustrés, les recueils de poésies, les réimpressions de revues et les quelques disques, tout est destiné à faire pénétrer davantage le visiteur dans ce dernier grand mouvement spirituel allemand.

Paul RAABE

LA MARMITE

Mercredi 26 janvier, la Troupe franco-allemande de la Mandragore, nous présente au Petit-Théâtre, la comédie « La Marmite » de Plaute, dans la mise en scène de Wolfram MEHRING.

Dans cette comédie romaine on trouve l'action entière de « L'Avare » de Molière, mais plus vitale et moins compliquée. Cette mise en scène trouva jusqu'à présent de Paris à Hamburg un accueil chaleureux et unanime. Ici le théâtre archaïque s'allie à une transposition artistique raffinée.

Cette pièce est au programme d'une tournée importante qui conduira la troupe — Grand Prix de l'O.R.T.F. 1964 et Meilleur Ensemble de la Biennale de Paris — à partir de Mars 1966 au Moyen Orient, en Yougoslavie, en Europe Centrale et en Scandinavie.

Nous sommes heureux de pouvoir vous procurer le privilège d'applaudir cette troupe le 26 janvier au Petit Théâtre dans cette comédie romaine et le 23 février, également au Petit Théâtre, dans « Woyzzek » de Georg Büchner.

Wolfram MEHRING, ce jeune metteur en scène plein de talent, sort de l'école d'Etienne DECROUX, l'illustre créateur du mime français contemporain, qui fut aussi le maître de Jean-Louis BARRAULT et de Marcel MARCEAU. C'est là qu'il rencontra GRILLON, elle-même mime parfait, excellente comédienne, qui se double d'une créatrice inégalable dans l'art du masque et de la décoration.

Quittant l'école de Decroux, ils fondèrent ensemble le « Théâtre franco-allemand » connu aujourd'hui à Paris sous son nouveau nom « le Théâtre de la Mandragore ». La troupe, formée par Mehring, lui permet d'illustrer la conception du théâtre qu'il s'est forgée, en réalisant une synthèse du théâtre parlé et de l'art très ancien du mime. Ses mises en scène de « Léonce et Léna », de « Woyzzek » de Büchner, et de « La Marmite » de Plaute, ont démontré qu'il avait vu juste.



LES ECHANGES CULTURELS sont encore insuffisamment connus. Ce n'est que par vous, adhérents, par vous et vos amis, qu'ils peuvent développer leur action.

...ET DE DEMAIN 23

Article de *Tout-Rouen* n° 164 consacré à la représentation par la Compagnie de la Mandragore de *La Marmite* de Plaute au Petit-Théâtre, 1966. Page 23.

Les tournées en Europe de la jeune troupe ont été autant de triomphes. L'enthousiasme débordant du public et les éloges de la critique ont apporté à Mehring et à ses collaborateurs, le témoignage de leur exceptionnel succès. Les commentaires par lesquels Mehring justifiait et expliquait ses mises en scène révèlent une pensée si neuve et si originale que la presse s'est fait l'écho de « **bonheur extraordinaire** », de cette « **discipline artistique dont la rigueur nous surprend** », évoquant les « **nouvelles voies du mime** », et allant même jusqu'à laisser pressentir que « **venaient d'être redécouverts les secrets du théâtre de pantomime, et peut-être du théâtre naïf et original** ».

Pour la présentation de la « Marmite » voici des extraits du « Figaro Littéraire » :

« Au théâtre du Vieux-Colombier, la compagnie franco-allemande de la Mandragore joue La Marmite de Plaute. C'est un très vif et très amusant spectacle. Les comédiens portent les demi-masques de Grillon, très drôles et très expressifs. La scène de l'enterrement de la marmite, qui fait agréablement appel au talent de mime de Grillon, son monologue désespéré, ses burlesques attendrissements autour de sa marmite récupérée, sont de joyeux moments. Le spectacle est très agréablement accompagné d'une musique de flûte, de J.-P. Cotte, que feint d'interpréter sur scène Simone Sternberg, dont la plastique est charmante. J'étais placé entre deux jeunes religieuses dont les saines hilarités étaient caution à la fois de la moralité du spectacle et de sa qualité ».

Et pour « Woyzzek », que vous applaudirez le 23 février au Petit-Théâtre, le critique du journal de Londres « PLAYS AND PLAYERS », André Calas, écrit :

« **C'est un événement unique dans le théâtre français** : un jeune acteur allemand Wolfram MEHRING, joue une pièce en français — Woyzzek de Georg Büchner — la met en scène, et anime une troupe. Il fait déjà figure de chef d'école ; il pourrait bien être le continuateur de Jean-Louis Barrault et l'un des plus importants hommes de notre théâtre. — Mehring a lui-même adapté en français le texte allemand de Büchner. Sa traduction est belle, écrite en une langue pure, claire, incisive. Wolfram Mehring sait que le génie de la langue française, c'est la clarté et la simplicité. — Sa mise-en-scène avec un simple rideau gris comme décor, des acteurs portant des masques ou grimés par un maquillage gris est oppressante, sinistre, tragique.

Wolfram Mehring apporte au théâtre français une poésie violente, écorchée que celui-ci ne possède pas. **Le public a très longuement, très longuement applaudi Wolfram Mehring**, en tant qu'acteur, metteur en scène et traducteur ».

Retenez

23 février woyzzek de georg büchner

23 mars l'élú de thomas mann

nos manifestations au petit théâtre de rouen

24 NOUVELLES D'HIER

Article de *Tout-Rouen* n° 164 consacré à la représentation par la Compagnie de la Mandragore de *La Marmite* de Plaute au Petit-Théâtre, 1966. Page 24.

En 1966, ce furent les chaleurs du Proche-Orient : l'Égypte, la Syrie, le Liban, l'Irak, la Tunisie (où nous avons inauguré le théâtre tout neuf de Bizerte). Dans un des théâtres, la direction avait pensé bien faire en mettant des tapis sur la scène, très gênants parce que nous portions des chaussons de mime qui nous permettaient de glisser sur le sol, et ces tapis nous en empêchaient.



Génia (au centre), et Grillon, compagne de Wolfram et codirigeante de la troupe de la Mandragore, lors de la tournée en Tunisie, 1966.

Puis le Maroc : Rabat, Casablanca, Tanger.

En Algérie, nous avons joué une seule fois, à Alger. Nous nous sommes senties assez mal à l'aise quand nous marchions dans les rues, car les hommes assis dans les bistros nous lançaient des regards appuyés. Waltraud et moi étions habillées à la mode parisienne. Nous portions des pantalons, et cela était mal vu par la population masculine, qui n'avait pas l'habitude de voir des femmes habillées de la sorte.

Aucune femme dans la rue, elles avaient disparu du paysage urbain. Elles devaient bien sortir pour aller faire des courses, certainement bien voilées, mais nous n'avons vu aucune trace de femmes ni de féminité. Nous étions le point de mire dans la rue lorsque nous nous déplaçons.

Nous avons joué (en français) la pièce *Léonce et Lena* de Georg Büchner, auteur allemand, mort très jeune, dans le Théâtre national d'Alger. De nombreux intellectuels sont probablement venus voir le spectacle.

L'affiche
du spectacle
donné par
la troupe de
la Mandragore
au Théâtre
national d'Alger,
le 28 octobre
1967.



Aucun contact avec la population algéroise, ce qui aurait pu être intéressant pour comprendre ce qui s'était passé depuis l'indépendance.

De toute façon, je ne connaissais pas grand-chose de l'Algérie.

Après le spectacle, nous avons été invités par le directeur de l'Institut Goethe, qui habitait sur les hauteurs d'Alger dans une belle maison. La vue sur le port d'Alger était magnifique.

En effet, ces tournées ont eu lieu grâce au soutien de l'Institut Goethe, qui était présente et très active dans tous ces pays méditerranéens et européens.

Elles étaient assez fatigantes et très plaisantes à la fois, car il faut dire qu'il y avait une très bonne ambiance dans cette troupe hormis quelques tensions dues à la personnalité de Wolfram : avec son côté rigoureux « à l'allemande », il avait malheureusement parfois tendance à se montrer légèrement autoritaire et ça n'était pas très apprécié par l'ensemble de la troupe.

Comme nous nous connaissions avant de partir, c'était aussi plus facile de s'entendre tout en tenant compte du caractère de chacun. Par exemple, Simone, l'Américaine, qui avait une attitude plutôt nonchalante, à la limite de l'apathie, et était dotée d'un fort accent, n'a jamais eu de rôles importants.

Le Japonais, Mamouru, est arrivé après moi. Il ne faisait que du mime car il ne parlait pas très bien français.

Les spectacles étaient soit des spectacles de mime, faciles d'accès pour le public non francophone, soit des pièces de théâtre, surtout autour de l'auteur dramatique allemand Georg Büchner, que Wolfram Mehring appréciait particulièrement. Nous jouions souvent avec des masques fabriqués par Grillon, la compagne de Wolfram, extrêmement douée en mime ; elle pouvait jouer tous les rôles – même des rôles d'hommes. Elle a créé la plupart des sketches.

Nous avions du temps pour visiter les sites intéressants le matin, et le soir nous étions en représentation. Fréquemment, après le spectacle, nous étions invités par le directeur de l'Institut Goethe pour un verre et en présence de quelques autorisés, comme en Égypte.

En Grèce, nous avons fait une belle tournée qui nous a permis de visiter quelques sites bien connus, entre autres, Mycènes, Delphes. À ce dernier, nous avons dormi dans un petit hôtel ravissant qui surplombait le site archéologique. J'ai un souvenir merveilleux de petit déjeuner sur le balcon de l'hôtel avec Waltraut, amie qui partageait ma chambre durant les tournées.

En traversant un petit village, nous avions acheté des peaux de mouton qui sentaient très fort. Comme nous voyagions en bus, car tous les décors, matériels divers et costumes étaient au fond du car, nous y laissions ces peaux et leur odeur très fortes fut très présente assez longtemps, ce qui ne nous gênait pas outre mesure.

Nous avons aussi joué à Thessalonique, ville à l'extrême nord-est du pays. Avant la représentation du soir, nous étions allés prendre un verre dans un café proche du théâtre. De jeunes hommes ont commencé à draguer de façon insistante les filles de la troupe. Lorsqu'un garçon de la troupe, Roland, un Français assez grand, est intervenu, il a reçu des coups dans les parties génitales. Comme nous devions jouer quelques heures plus tard, ce fut difficile pour lui, mais il s'en est remis assez vite. C'était très choquant pour nous, nous ne pensions pas qu'il pouvait y avoir autant de violence dans cette ville.

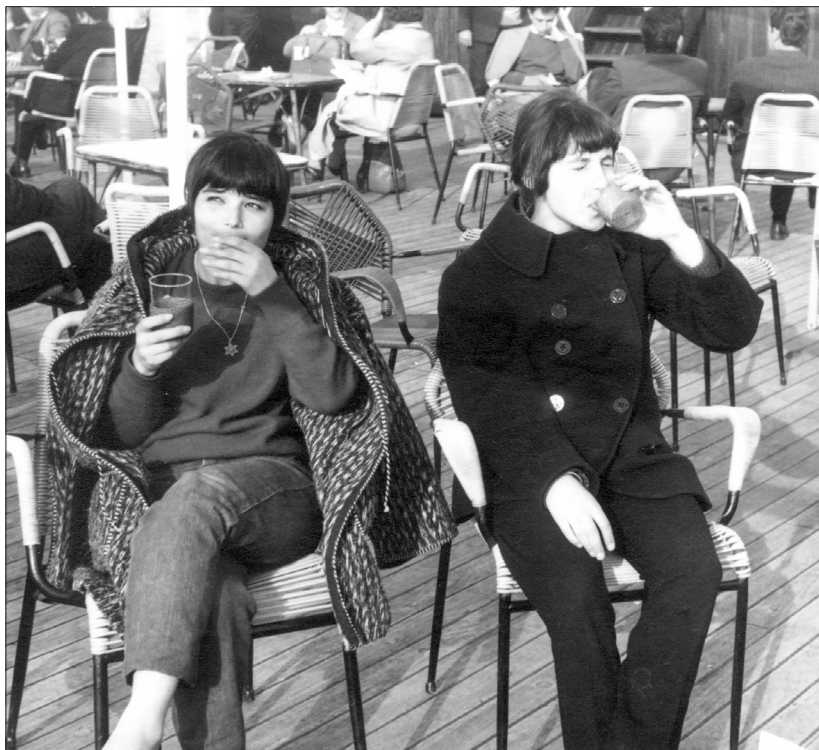
Je me pose la question aujourd'hui : n'y avait-il pas à ce moment-là la sensation diffuse de quelque chose qui allait se passer? Nous sentions beaucoup de tensions particulièrement dans cette ville, car dans le reste de la Grèce nous n'avions pas eu de problèmes.

En effet, le coup d'État de la junte militaire s'est produit le 21 avril 1967, instaurant un régime dictatorial qui n'a pris fin qu'en juillet 1974.

Je n'ai plus de souvenirs précis de la tournée italienne. J'ai retrouvé des photos où nous visitons Herculanium, merveilleuse ville bien conservée, après l'éruption de l'Etna. Grâce à des photos, les souvenirs reviennent petit à petit.

Je me souviens simplement que nous avons pris le paquebot à Brindisi pour le Liban. J'avais pris aussi des photos de ce pays, dont Baalbek, site assez extraordinaire, que nous avons pu visiter lors de cette tournée.

Nous avons tous été malades, sauf deux personnes, les deux qui ne tombaient jamais malades et résistaient au mal de mer : Claude, la Française, trésorière de la troupe, et le jeune Allemand blond, Johannes. Comme on le voit sur la photo ci-dessous, je bois du prosecco enveloppée d'une djellaba sur le pont du paquebot, en compagnie de Grillon. J'avais les cheveux très courts à cette époque.



Génia et Grillon sur le pont du paquebot lors de la traversée de Brindisi (Pouilles, Italie) à Beyrouth (Liban), 1966.

J'aimerais parler de ce sensationnel voyage en Turquie. Nous avons joué dans les principales villes du pays : Istanbul, Ankara, Izmir, et dans des villes du sud du pays. À Istanbul, nous avons été reçus par le directeur de l'Institut Goethe, dont la femme, une Turque, était responsable du musée de

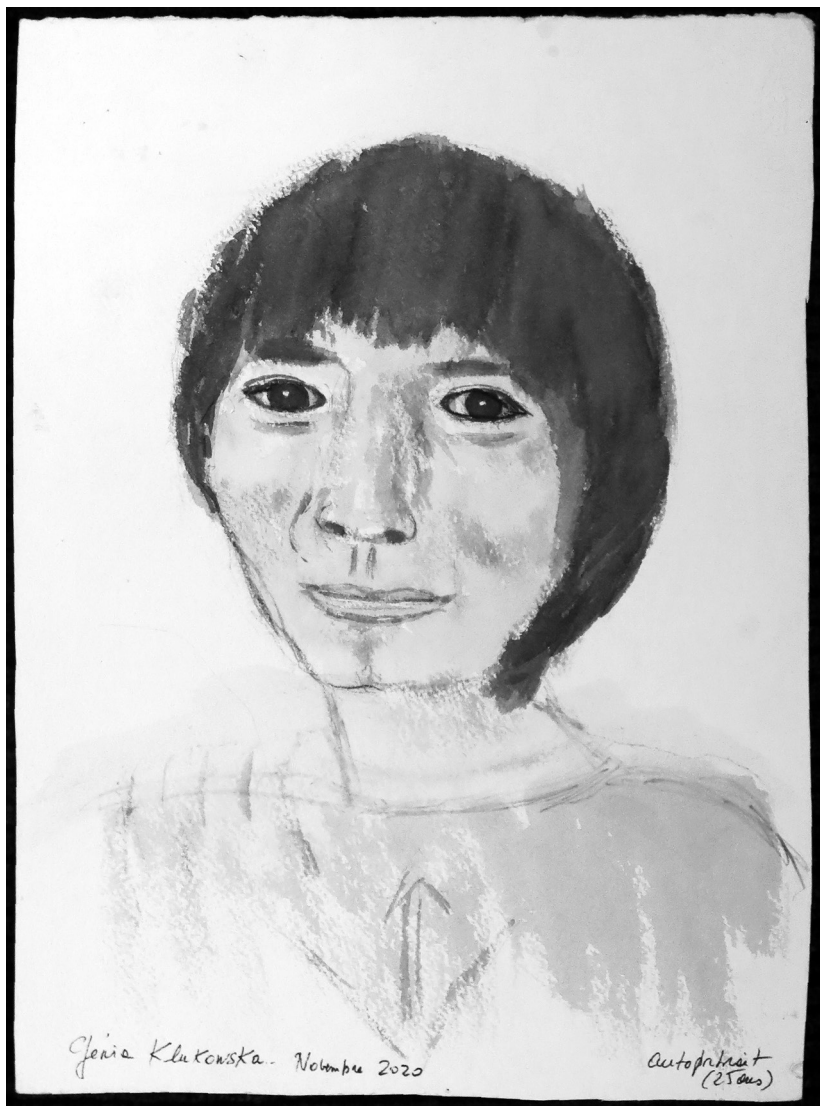
Topkapi, qu'elle nous a fait visiter. Nous avons pu monter sur les toits et apercevoir par les globes de verre le harem. Le couple nous a même invités chez eux. C'était un vrai musée, des tapis partout et beaucoup d'objets très beaux qui dataient de différentes périodes de l'histoire de ce pays.

J'ai retrouvé dans un cahier, car je suis assez « conservatrice », des critiques de journaux sur quelques tournées en France, à Rouen, et en Égypte, au Caire – nous avons été reçus par le consul de France –, et d'autres critiques de journaux tunisiens, toujours très dithyrambiques.

Tous ces documents sont bien jaunis par le temps, car ils datent de 1965. Il y avait également dans ce cahier une liste des lieux que nous avons parcourus à l'occasion d'une tournée entre la mi-octobre et fin novembre 1967, un document un peu déchiré ; d'abord Bilbao, en Espagne, puis le Maroc (Tanger, Casablanca, Rabat, Meknès), ensuite Alger – une seule fois –, et la Tunisie. Après ce fut le Portugal (Lisbonne, Coimbra, Porto, où nous n'avons pas résisté à acheter du vin en bonbonne !). Puis à nouveau l'Espagne (Madrid, Valence, Barcelone).

J'ai un souvenir merveilleux de ce passage entre ces deux pays, c'était l'automne et les couleurs étaient magnifiques. Il y avait des paysans dans les champs, habillés de noir qui contrastait avec ces couleurs flamboyantes que j'aime tant.

J'ai quitté la troupe parce que j'avais le sentiment de ne pas avancer. J'avais de tous petits rôles où je n'avais que quelques mots à dire, ce qui était très frustrant. J'ai simplement annoncé au directeur de la troupe que je préférerais me consacrer à la chanson, ce qu'il a bien volontiers accepté, me disant : « Génia, fais ce que tu aimes. » Il ne me retenait pas, c'était évident, ce qui m'a quand même fait un peu de peine !



Autoportrait de Génia à 25 ans,
novembre 2020.

La chambre de la rue de Sèvres

Je reviens à l'année 1963, au moment où j'ai commencé à habiter la petite chambre que ma marraine m'avait proposée, dans laquelle je suis restée vingt ans ! D'abord, comme je l'ai précédemment évoqué, en compagnie d'une copine du *Foyer de la Voûte* pendant six mois. J'étais bien dans ce petit nid et ne voyais pas l'intérêt d'en changer.

Vingt ans plus tard, en 1983, j'avais un petit copain, barbu aux yeux bleus, que j'avais dragué dans un bistro à vin. Je travaillais juste en face dans un laboratoire pharmaceutique, place de l'Estrapade, juste derrière le Panthéon. C'était le *Café de la Nouvelle Mairie* où j'allais prendre de temps en temps un café.

J'étais en conflit avec la propriétaire de la chambre. En effet, ma marraine l'avait vendue à une autre propriétaire de l'immeuble, juive marocaine, handicapée suite à une polio. Cette dernière voulant augmenter mon loyer, j'ai refusé, car elle doublait le prix.

Compte tenu de la situation, j'ai pris un avocat, par l'intermédiaire du frère de ma marraine, magistrat, qui m'a conseillé une bonne avocate de sa connaissance. J'ai pris rendez-vous avec cette femme.

Ma marraine m'avait prévenue que cette avocate était handicapée et ne marchait pas. J'ai été reçue par son compagnon qui m'a indiqué le chemin pour accéder à son bureau. Elle m'a serré la main. Comme je venais de la part d'Étienne Bloch, le frère de ma marraine, elle m'a tout de suite annoncé que, faisant partie de la famille, je n'aurais rien à payer !

Malheureusement, cela ne s'est pas bien passé ! Mon avocate se trompait d'adresse quand elle m'écrivait pour me donner des rendez-vous au tribunal ! Et concernant l'indemnité de départ, elle n'a pas voulu aller très loin dans ma demande. Entre-temps, je m'étais renseignée auprès d'un copain qui travaillait dans une agence immobilière et a pu me donner des conseils.

Il m'a dit que je devais demander le montant de la vente de la chambre, qui s'élevait à environ 45 000 francs de l'époque. Bien sûr, face au refus de l'avocate qui maintenait sa première proposition, à savoir 10 000 francs, j'ai refusé. Et ça s'est arrêté là. Je pense que ma « petite affaire » n'intéressait pas mon avocate.

Un vieil ami à qui j'en ai parlé m'a proposé un autre avocat, cette fois-ci spécialiste de l'immobilier, que j'ai rencontré rapidement. Il avait « de la bouteille » et j'ai tout de suite remarqué son professionnalisme. D'ailleurs, la première chose qu'il m'a demandé, c'est le nom du notaire qui avait fait la vente.

Par l'intermédiaire de ma marraine j'ai communiqué le nom du notaire à cet avocat, qui par chance le connaissait. Il lui a téléphoné et a demandé l'acte de vente, ma marraine ne l'ayant pas entre les mains. Et, ô surprise ! je ne figurais pas dans cet acte, je n'existais pas ! Ce fut un choc ! Cela ne l'a pas empêché de faire ce qu'il souhaitait : demander le double de la somme, soit 20 000 francs, à la propriétaire, qui a dû avoir un haut-le-cœur. Et il a fini par l'obtenir, le fils de cette dernière ayant participé à cette indemnisation. Je dois dire que cet avocat ne m'a rien demandé au départ et qu'il m'a proposé de retenir ses honoraires une fois l'affaire réglée. Cet avocat,

dont j'ai oublié le nom, m'a toujours tenue informée de ce qu'il entreprenait auprès de la propriétaire.

De ce fait, il a fallu que je quitte rapidement la chambre. Pendant toute la procédure, la propriétaire n'a cessé de me harceler par téléphone, ou bien elle se déplaçait jusqu'à la chambre pour entrer, disant qu'elle était chez elle! Quoi, chez elle? Elle ne connaissait pas les règles. Je savais que j'étais dans mon droit de ne pas lui ouvrir la porte, car j'étais bien encore chez moi.

J'ai demandé à mon petit copain aux yeux bleus, Daniel Palvin, s'il pouvait me dépanner. Comme j'avais peu d'affaires, vêtements, livres, disques, ce fut assez rapide. On a tout mis dans sa R5 et il m'a emmenée dans l'appartement qu'il occupait rue Gracieuse, tout près de la place Monge. Je fus étonnée de voir que cet appartement était pour ainsi dire vide de tout meuble. Il m'a expliqué ce qui était arrivé. Son ex-petite amie l'avait quitté pour des raisons diverses et avait emporté tous les meubles. Il avait dû racheter le minimum pour vivre.

Et c'est dans cet appartement que l'un des frères de ma marraine m'a retrouvée, je ne sais comment, pour m'annoncer son décès brutal, d'une crise cardiaque. Je me souviens d'avoir pris une demi-journée de congé – je faisais de l'intérim – pour me rendre dans l'appartement d'Alice Bloch, sur le front de Seine, dans le XV^e arrondissement. Là, j'ai revu deux de ses frères, que je connaissais assez bien. Alice était déjà dans son cercueil.

L'un de ses frères m'a dit que s'il y avait quelque chose qui me plaisait dans l'appartement, je pouvais le prendre. Je n'avais pas de besoin particulier, mais la télévision en couleurs m'intéressait.

Quelques jours plus tard, j'ai reçu un appel du frère aîné d'Alice, Étienne Bloch, me disant que si je voulais récupérer la télévision, je devais me déplacer. Il a ajouté qu'elle ne

fonctionnait pas. J'ai répondu que je la prenais quand même. Nous nous sommes donné rendez-vous au pied de l'immeuble. Je suis arrivée avec mon ami en voiture.

Et la première chose qu'il m'a dite – et c'est resté dans ma mémoire, tellement c'était inattendu et choquant – : « Quel droit penses-tu avoir par rapport à Alice ? » Surprise par cette question, j'ai répondu : « Aucun. »

Et il a continué en me reprochant de ne pas être plus souvent venue la voir ! De quel droit se permettait-il de me juger ? Tout simplement parce ce qu'il était le frère aîné, et rien de plus. Et de quel droit se mêlait-il de mes relations avec Alice ? Il est vrai que je n'étais pas allée régulièrement la voir depuis qu'elle avait déménagé dans le XV^e. Nos rapports étaient assez distendus, mais non conflictuels.

Pour revenir à l'appartement de la rue Gracieuse, Daniel ne pouvait pas rester dans les lieux, car le bail n'était pas à son nom. C'est le patron du bistro du Panthéon – copain de Daniel – qui nous a aidés. Nous avons pu être logés dans son appartement, car il n'y habitait pour ainsi dire pas. Nous avons été voir l'agence Martine, rue Daguerre à Paris XIV^e, qui gérait l'immeuble, qui se trouvait tout proche, rue Lalande.

Nous nous sommes présentés et la dame qui nous a reçus nous a demandé si nous étions mariés ! Je fus assez étonnée de cette question, lui répondant que, mariés ou pas, on pouvait parfaitement se séparer du jour au lendemain. C'étaient les idées de l'époque, 1984 !

Nous avons donc pu emménager dans cet appartement de 50 mètres carrés qui comprenait deux pièces, cuisine, salle de bains, dans un immeuble moderne. J'ai vécu neuf mois avec Daniel dans cet appartement. Ce garçon était gentil, sympathique, généreux.

Ce n'était pas un intellectuel du tout. La lecture, ce n'était pas son truc ; ça l'embêtait beaucoup, car j'étais une grande lectrice.

Et surtout, le point sensible, c'était mon engagement au sein d'*Amnesty International*, il ne voulait pas en entendre parler !

C'était assez pénible, car j'étais assez investie dans cette organisation. Je lui ai fait comprendre que cela n'était plus possible. De plus, je me retrouvais à nouveau au chômage. Et Monsieur n'était pas souvent à la maison. J'étais obligée d'appeler le bistro où il jouait aux cartes pendant des heures avec ses copains. Il avait un travail régulier de technicien de ville, appellation de l'époque, qui consistait à réparer les machines à affranchir. C'est comme cela qu'il est passé dans l'un des tout premiers locaux d'*Amnesty*, dans le XV^e, et qu'il n'y a vu que des personnes aux cheveux blancs, des retraités, me disant qu'il n'y avait que des « vieux » ! Quelle réflexion intelligente de sa part !

Ne pouvant plus supporter cette situation, je lui ai dit qu'il fallait qu'il choisisse entre moi et ses copains. Je crois qu'il n'a pas eu d'hésitation pour choisir les copains d'abord ! À partir de ce moment-là, il était évident que je ne pouvais plus rester dans l'appartement, ce qu'il m'a fait remarquer et il avait raison. J'ai demandé à la copine avec qui je travaillais et avec qui je m'entendais bien, si elle pouvait me dépanner quelque temps, ce qu'elle a accepté bien volontiers. Je me souviens d'avoir vu pleuré Daniel. Nous sommes restés en bons termes.

J'ai déménagé très rapidement avec l'aide d'un copain qui avait une voiture, toujours avec peu de choses mais essentielles pour moi. Cette copine, Martine B., habitait avec un copain depuis assez longtemps, rue de Châteaudun, dans le IX^e. J'y suis restée trois mois environ.

Ensuite, comme je travaillais chez un administrateur de biens qui gérait des immeubles, une personne de la gérance m'a proposé d'aller voir un appartement dans le XII^e, là où j'habite actuellement. J'avais déjà visité un appartement dans

cet immeuble à l'époque où nous en recherchions un avec Daniel, mais il ne nous avait pas plu.

Ce n'était pas le cas pour celui que l'on me proposait, j'ai donc accepté immédiatement et m'y suis installée en novembre 1984.

À l'époque où j'habitais encore dans la petite chambre de la rue de Sèvres, j'ai fait la rencontre d'un homme qui, avec vingt-cinq ans de plus que moi, avait l'âge d'être mon père. J'ai un temps oublié son nom, mais il est revenu très vite à ma mémoire : il s'appelait Pierre Rivat. C'était un petit homme à la barbe et aux cheveux blancs, avec un charme certain dont il savait se servir.

Il avait vécu plusieurs années en Afrique, en Côte d'Ivoire et au Sénégal, et avait été envoyé par l'ORTF pour créer une radio. Sa petite taille lui valait d'être appelé « p'tit chef » par les Africains !

Comme j'étais souvent au chômage, il m'a proposé de l'aider sur les chantiers qu'il entreprenait de temps en temps, de rénovation d'appartements. Étant donné qu'il n'était pas facile de transporter le matériel par les transports en commun, nous avons acheté une 2CV d'occasion, que j'ai payée 2 000 francs (nouveaux). La 2CV réclamait sans cesse de l'eau et Pierre a trouvé le moyen de couler la bielle : la voiture était fichue. Elle fut quand même bien amortie puisqu'elle avait duré deux ans !

J'ai passé vingt ans dans cette chambre que m'avait louée ma marraine, Alice Bloch. Deux de ses frères avaient épousé deux sœurs américano-chinoises et la fille qui m'appellera sa « cousine », Suzette, est l'une des petites-filles de Marc Bloch : il a eu six enfants, quatre garçons et deux filles, dont Alice, ma marraine, qui était l'aînée.

Beaucoup plus tard, une plaque en l'honneur de Marc Bloch a été posée au n° 17 de la rue de Sèvres, sur le mur

de l'immeuble où la famille habitait au 5^e étage. Alice a habité ensuite au 6^e étage de cet immeuble, où demeurait déjà sa grand-tante. Il faut rappeler que Marc Bloch, grand historien médiéviste, avait créé en 1929 avec Lucien Febvre la revue des *Annales d'histoire économique et sociale*. Il s'est engagé au début de la guerre, en 1939, et a écrit après sa démobilisation un livre célèbre, *L'Étrange Défaite* (publié après sa mort). Il s'est ensuite engagé dans la Résistance ainsi que tous ses enfants en âge de se battre.

Après l'assassinat de son père, Alice est devenue la tutrice de ses frères et sœurs.

Alice Bloch, née en 1921, est décédée à l'âge de 68 ans d'une crise cardiaque. Nos rapports s'étaient plutôt distendus depuis qu'elle avait quitté la rue de Sèvres pour habiter dans un deux-pièces du XV^e arrondissement de Paris, en bord de Seine.

Alice s'inquiétait toujours de savoir si j'avais du travail, je ne sais dans quel but ! Avait-elle peur que je lui demande de l'argent ? Ce que je n'ai jamais fait. Je me suis toujours débrouillée avec ce que j'avais. La seule fois où j'ai tenté de lui demander de me prêter de l'argent, c'est quand elle a vendu l'appartement de la rue de Sèvres, car elle était propriétaire de tout l'étage. J'aurais aimé pouvoir m'acheter ne serait-ce qu'un petit studio.

Elle m'a dit qu'il fallait que j'attende qu'elle emménage dans l'autre appartement. J'ai attendu quelques mois et suis revenue à la charge, si je peux m'exprimer ainsi ! Et là, ô surprise, Alice m'a répondu qu'elle n'avait plus d'argent ! Elle s'était fait aménager une immense bibliothèque sur mesure que j'ai vue par la suite quand elle m'a invitée à déjeuner ou dîner, je ne sais plus. Elle habitait au 12^e étage d'une tour du front de Seine, la vue était plutôt limitée car entre deux autres tours on apercevait à peine la Seine. Je pense qu'elle était bien dans cet appartement très bien conçu.

Ce fut une très grande déception pour moi. Je savais dorénavant que je ne pourrais jamais m'acheter quoi que ce soit. Je n'avais pas assez d'argent de côté pour envisager une acquisition. Et puis je n'étais peut-être pas faite pour être « propriétaire ». Finalement, je suis contente d'être toujours locataire !

Mai-68

Pour revenir aux années 1967-1968, j'habitais toujours dans ma chambre de 9 mètres carrés qui se situait au premier étage de l'immeuble de la rue de Sèvres, composé de trois bâtiments qui donnaient sur une cour avec les verrières de la piscine Lutetia. J'habitais le troisième bâtiment, qui avait également une petite cour et une petite verrière. Ma chambre était située en bout de couloir et une porte donnait sur cette cour où se trouvaient encore quelques chambres, toutes louées majoritairement à des étudiants.

Mon voisin était, si je m'en souviens bien, d'origine martiniquaise, étudiant en pharmacie, très beau garçon avec des yeux verts, ce qui frappait beaucoup ! Il avait une petite copine, petite par sa taille, vietnamienne, qui passait de temps en temps. Quand il était absent, elle frappait aux carreaux de la fenêtre de ma chambre qui donnait sur la cour, et me demandait si elle pouvait attendre chez moi.

Et c'est ainsi que nous avons sympathisé. C'est elle qui m'a trouvé du travail. Elle travaillait dans les locaux de l'Institut pédagogique national de la rue d'Ulm (V^e arr.), au sein d'une institution qui s'occupait de la formation des adultes. Elle a pu me faire embaucher dans le même bureau qu'elle. Je vais la nommer, car elle a fait un peu partie de mon histoire : Tina.

Elle avait été adoptée par des gens du Nord de la France qui étaient dans le textile, assez aisés.

J'y travaillais depuis peu de temps, et voilà qu'éclate Mai-68! Comme nous n'habitons pas très loin l'une de l'autre, il nous arrivait souvent de passer par le jardin du Luxembourg. Ce jour-là, il faisait beau, nous avons décidé de rentrer à pied. Nous nous sommes rendu compte que toute la partie haute du boulevard Saint-Michel était vide de piétons et de voitures!

Nous ne savions rien de ce qui se passait. Et puis tout d'un coup, nous avons senti une odeur particulière que nous ne connaissions pas mais qui nous piquait les yeux.

Nous nous sommes mises à courir jusqu'à l'intérieur du jardin du Luxembourg.

Le lendemain, quand nous sommes arrivées au travail, nos bureaux étaient « occupés » par de grands barbus, fort sympathiques par ailleurs, qui se revendiquaient comme « situationnistes¹ », mouvement dont nous ignorions tout.

Ils s'étaient emparés du standard et de la ronéo pour imprimer leurs tracts. Ils nous ont même demandé si nous pouvions les aider à taper des textes, ce que nous avons accepté bien volontiers! C'était une aventure nouvelle!

La direction et l'ensemble de l'Institut pédagogique ont décidé d'arrêter le travail par solidarité avec les étudiants. Nous étions pour ainsi dire en grève! Alors que nous-mêmes n'avions rien demandé. Et pendant un mois, nous n'avons pas travaillé, mais avons été payés!

Quelle chance... Je n'avais jamais vu ça!

Cela m'a permis de me balader dans tout le Quartier latin, sauf là où ça chauffait dur. Entre autres, je suis entrée dans la cour de la Sorbonne, je crois que c'était la première fois de

1. Le mouvement situationniste, créé une dizaine d'années avant 1968, se situe à la confluence des avant-gardes artistiques (Dada, les surréalistes...) et de l'extrême-gauche, qui abhorre à la fois le capitalisme et les régimes autoritaires des pays dits marxistes de l'époque.

ma vie. Et là, de nombreux étudiants, et parmi eux un certain Cohn-Bendit, étudiant à Nanterre, dont je ne connaissais pas l'existence, jeune homme rouquin qui savait parler. Une impression de foule, d'agitation, et moi qui n'aime pas la foule, je suis assez vite repartie.

Je suis allée également au théâtre de l'Odéon, qui avait été investi par les étudiants, Jean-Louis Barrault, alors directeur du théâtre, se rangeant à leurs côtés¹. Il y avait un monde fou, partout, les loges étaient occupées, pas un centimètre pour se déplacer, et il était difficile de respirer. Je ne suis restée que très peu de temps, car c'était pénible et personne n'écoutait personne. Je découvrais un monde qui m'était totalement inconnu...

J'avais deux amis photographes qui travaillaient pour l'Institut pédagogique, non loin de la rue d'Ulm, rue Lhomond, avec lesquels j'avais beaucoup sympathisé. Ils étaient un peu plus âgés que moi et disaient vivre quelque chose d'exceptionnel!

Car ça bougeait! Ils étaient aux anges et moi aussi, même si je ne comprenais pas grand-chose à ce qui se passait vraiment. Je l'ai su plus tard, en écoutant beaucoup les informations à la radio. J'étais « branchée » vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Pour terminer cet épisode de révolte, j'ai pu assister au plus grand défilé jamais organisé entre étudiants, travailleurs, personnalités du spectacle, hommes politiques de gauche, qui passait par le boulevard Saint-Michel, tout près du jardin du Luxembourg où je me trouvais parmi les badauds et sympathisants. Il y avait plus d'un million de manifestants. Ce fut impressionnant et j'en éprouve encore une certaine émotion,

1. Les étudiants ont pris possession des lieux le 15 mai 1968. Jean-Louis Barrault, en raison de son refus de les chasser du théâtre de l'Odéon, est renvoyé de son poste de directeur par André Malraux, ministre des Affaires culturelles, le 17 mai. [ndrc]

car ce genre de rassemblement fut assez rare par la suite, sauf exception dans les années 1980 sous la présidence de François Mitterrand, pour défendre l'école laïque, manifestation à laquelle j'ai participé.

Mes engagements

Dès que je suis entrée à *Amnesty*, en 1984, je me suis intéressée à l'Algérie, surtout à partir de 1990 et de la victoire aux élections municipales du Front islamique du Salut (FIS), parti islamiste et populiste qui avait pour objectif affiché d'abolir la Constitution et d'établir un État islamique. Un an plus tard et à la suite de fortes tensions politiques et sociales, le président Chadli Bendjedid instaure à nouveau l'état de siège en juin 1991 ; il sera levé à la fin du mois de septembre de la même année. Le FIS deviendra par décret « illégal » et rentrera dans la clandestinité. Les attentats se multiplieront, gagnant tout le pays et touchant principalement les civils. C'était le début d'une guerre civile effroyable (torture, disparitions forcées : des milliers de civils pris en étau entre les groupes armés islamiques et les services de sécurité de l'État) qui sévira de 1990 à 2000. Cette guerre civile a fait plus de 100 000 morts.

Au sein d'*Amnesty*, nous nous sommes beaucoup mobilisés pour dénoncer les disparitions et les violations flagrantes des droits humains. Ce fut une guerre civile sanglante où la démocratie n'existait plus.

L'évocation de ces événements nous amène à ce qui fut pour moi « la grande marche » de l'aventure amnestienne.

Mon engagement auprès d'*Amnesty* commence à titre individuel, grâce à l'invitation d'une amie, Sophie, à assister à une réunion du groupe de la rue Montorgueil (Paris, II^e arr.).

Lorsque j'ai déménagé dans le XII^e arrondissement, en 1984, j'ai rencontré sur le marché du cours de Vincennes quelques membres du groupe d'*Amnesty* qui tenaient une table de presse présentant des documents d'information sur les campagnes en cours et sur d'autres sujets relatifs aux violations des droits humains, des pétitions à faire signer au public pour venir en aide aux prisonniers de conscience, ainsi que des objets promotionnels siglés « AIF » proposés à l'achat.



Génia au stand d'*Amnesty International*, cours de Vincennes (XII^e arr.), années 1990.

À la suite de cette première rencontre sur le marché du cours de Vincennes, j'ai mis un certain temps à me décider pour participer à ma première réunion du groupe, en mars 1986.

J'ai été étonnée par le nombre important de membres, au moins 25 personnes. Le groupe était très actif, bien organisé, assez bien structuré.

Amnesty International avait des groupes dans tous les arrondissements de Paris, et partout ailleurs en France. Il suffisait que quelques personnes se mobilisent pour créer un groupe avec l'assentiment du siège. Chaque groupe d'*Amnesty* agissait dans le cadre associatif de la Loi 1901, et devait se déclarer à la préfecture de Police. Il fallait informer celle-ci de chaque changement de responsables, secrétaire, secrétaire-adjoint, trésorier. Cela donnait une certaine liberté au groupe. On pouvait choisir parmi toutes les actions que proposait le siège.

Chaque membre recevait nominativement le journal mensuel appelé *La Chronique* où étaient décrits des cas de prisonniers « adoptés » pour lesquels chacun devait écrire aux autorités. J'ai même retrouvé des copies de lettres de mars 1983, quand j'habitais encore dans ma chambre du VI^e arrondissement.

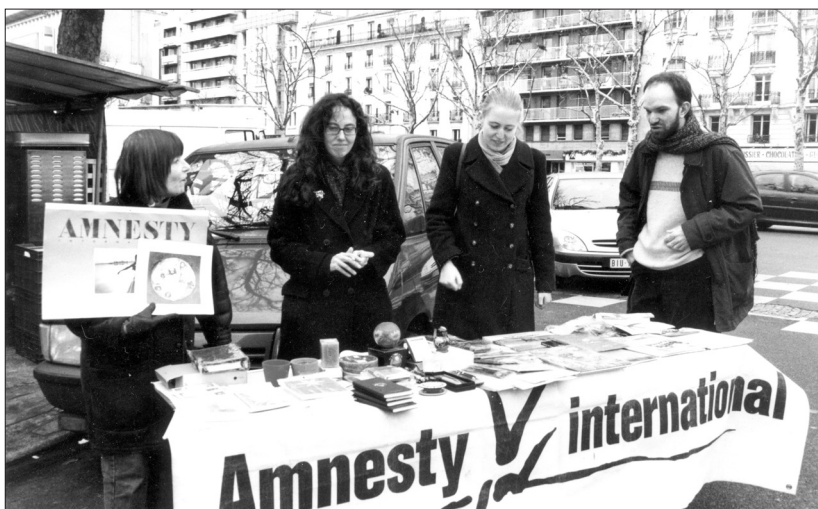
J'avais envie de m'investir un peu plus, et le meilleur moyen, c'était de rentrer dans un groupe.

Cela fait plus de trente ans que je suis membre d'*Amnesty International France* et pendant plusieurs années secrétaire de mon groupe, ce qui n'était pas toujours facile. Je devais toujours être « sur le pont », être au fait de tout ce qui pouvait arriver et en informer les autres membres. J'avais aussi la responsabilité de différents dossiers. Il faut savoir que la force d'*Amnesty International* repose en grande partie sur les membres et sur les écrits produits. Le mouvement a d'ailleurs la plume comme emblème, ainsi que la bougie, qui représente l'esérance, et la balance, qui symbolise la justice pour tous.

Je sentais que j'avais besoin de m'occuper de ceux qui subissaient de graves violations dans leurs droits fondamentaux. Je ne supportais pas l'injustice et les discriminations. Cela vient peut-être de ma propre histoire.



L'équipe d'*Amnesty International* du XII^e arr., début des années 2000.
De gauche à droite : devant, Marie-Rose assise et Génia ;
derrière, Colette, Jean-François, Muriel et Guillaume.



Génia avec d'autres militants du XII^e arr. à la table
d'*Amnesty International*, décembre 2002.

J'ai gardé mes trois cahiers où se trouvent tous les comptes rendus, depuis mon arrivée, en mars 1986, jusqu'à la fin, en novembre 2017, date à laquelle le groupe a dû arrêter ses activités, faute de militants et surtout de militants investis. J'étais celle qui en faisait le plus et j'en avais un peu assez. J'avais donc décidé de quitter le groupe avant sa fermeture. Les autres membres, se sentant un peu orphelins, n'ont pas souhaité poursuivre.

J'avoue avoir été très triste de cette décision et avoir ressenti un regret immense de savoir qu'il n'y aurait plus de groupe d'*Amnesty International* actif dans le XII^e arrondissement.

De plus, l'ambiance n'était plus ce qu'elle était, il y avait quelques tensions, et cela je ne le supportais pas. Je n'ai jamais voulu prendre le pouvoir, mais il fallait bien que quelqu'un prenne des initiatives, ce que ne faisaient pas les autres, plutôt dans l'attente, en mode « suiveurs ».

En tout cas, ce fut une merveilleuse expérience que je ne regrette pas du tout.

Le fait d'être militante des droits humains m'a permis de m'ouvrir au monde et de connaître de mieux en mieux ma géographie, que j'aimais bien déjà. C'est aussi pour cette raison que j'ai commencé à m'intéresser à la géopolitique. Cela fait plusieurs années que je suis des cours avec le même professeur rencontré à la Sorbonne, depuis que je suis à la retraite.

Pour revenir à mon amie Michèle, nous avons commencé à militer ensemble à *Attac*, organisation altermondialiste créée par deux journalistes du *Monde diplomatique*, Bernard Cassen et Ignacio Ramonet, en 1998. La première réunion fut organisée à la Bourse du Travail¹.

Il y avait foule. Il a été décidé de se regrouper par arrondissement de Paris. Bernard T., qui était dans mon groupe d'*Amnesty*,

1. Située 3 rue du Château-d'eau, X^e arr., tout près de la place de la République. [ndrc]

fut aussi parmi les premiers à s'investir et à organiser les premières réunions dans notre quartier du XII^e. Elles se tenaient au début à la mairie.

Comme je ne pouvais m'investir dans ces deux associations à la fois, les deux exigeant beaucoup de temps, j'ai privilégié *Amnesty International*, où j'étais déjà engagée depuis de nombreuses années, alors que Bernard T., lui, a choisi *Attac*, où il est devenu président du comité du XII^e. Il l'est d'ailleurs toujours au moment où j'écris ces lignes.

Mais avant de m'engager momentanément à *Attac*, je fus également militante dans une association qui luttait contre le Front national, *Ras l'front*, où je suis restée quelques années. Ce mouvement plutôt anarchiste¹ fut créé en 1990 et a pris fin en 2002. Il est né de « l'appel des 250 » et aussi de la profanation du cimetière juif de Carpentras, en 1990. Je me souviens d'avoir été manifestée du côté de la place de la République, où il y avait énormément de monde, dont beaucoup d'hommes politiques de gauche autour du président François Mitterrand, d'artistes et de personnalités que j'ai reconnues.

Nous nous réunissions dans l'immeuble qui se trouvait rue d'Aligre, qui était pour ainsi dire vide de tout occupant, à l'exception d'un syndicat, et d'autres associations. Nous avons occupé cet immeuble avec l'aide d'une adjointe à la mairie, Michèle Blumenthal, qui était très engagée et qui a exercé les fonctions de maire du XII^e durant deux mandats.

Un journal, *Ras l'front*, paraissait régulièrement et j'en ai conservé quelques exemplaires datant des années 1992 à 1998. Gilles Perrault et d'autres personnalités engagées (Jacques Gaillot, Thierry Jonquet, Jacques Testard, etc.) ont signé des chroniques dans ce journal.

Comme souvent dans les associations, des tensions ont commencé à apparaître entre les dirigeants et cela s'est mal

1. Ce réseau associatif est souvent qualifié d'extrême-gauche. [ndrc]

terminé, à savoir que, personnellement, j'ai fini par la quitter. Mais ce fut quand même une période intense.

Pour revenir à mon engagement à *Amnesty International*, je me suis proposée de faire du bénévolat une fois à la retraite, au siège, boulevard de la Villette à Paris XIX^e. *Amnesty International* avait acheté ce siège grâce au legs de Michel Leiris, lieu que je ne trouvais pas particulièrement adéquat. Le précédent siège, rue de la Pierre-Levée (XI^e arr.), était un joli immeuble que j'ai beaucoup aimé. En effet, ce nouveau bâtiment moderne n'avait pas pignon sur rue et une petite pancarte en noir et doré apposée sur les grilles menant aux immeubles à l'intérieur signalait la présence de cette association de manière plutôt discrète.

Connaissant bien leur fonctionnement puisque j'avais été moi-même secrétaire de mon groupe du XII^e, j'ai pris contact avec la personne responsable des groupes, Martine Herz. J'y allais une fois par semaine et restais toute la journée.

Le travail n'était pas très passionnant. J'étais censée lire les comptes rendus de tous les groupes. Je relevais les propositions ou demandes et j'en faisais part à Martine Herz. Je faisais aussi du classement, puisque chaque groupe avait son dossier. J'aidais également à d'autres tâches, mise sous pli, etc.

Ce travail n'a pas duré très longtemps, car je me suis accrochée avec l'une des salariées travaillant à mi-temps. Celle-ci, par exemple, ne voulait pas que je réponde au téléphone, alors que je pouvais parfaitement le faire, puisque j'étais plutôt au fait du fonctionnement des groupes. Je m'en suis plainte auprès de Martine Herz, laquelle n'aimait pas les conflits. Elle m'a dit qu'elle essaierait de m'employer dans un autre service. Cela n'ayant pas pu se faire, j'ai fini par quitter le bénévolat.

Amnesty International avait déjà perdu pas mal de groupes : il en restait 380, contre 420 dix ans plus tôt. Les groupes qui rencontraient des problèmes de fonctionnement pouvaient se

transformer en « cercles d'action », sans responsable réel, et ce afin que le groupe puisse subsister.

Personnellement, je trouve que cette nouvelle façon d'exister n'était pas l'idéal, puisque plus personne n'était vraiment responsable de rien, chacun s'occupant de ce qui l'intéressait, et au final peu de personnes s'impliquaient vraiment.

Cela conduit à ce qu'une personne prenne l'initiative et entraîne les autres, lesquelles ont tendance à ne rien faire et à attendre qu'on leur propose des actions ou autres !

C'est ce que j'ai fait au sein du groupe Paris-Daumesnil, car j'avais tous les contacts avec des personnes du siège et recevais donc toutes les informations, que je pouvais transmettre : campagne sur les réfugiés, Israël/Territoires occupés, la commission syndicats, etc.

Ma rencontre avec Chantal Samyn, salariée au siège d'*Amnesty International*, fut importante pour moi.

Avec l'aide d'un groupe de bénévoles, elle était chargée de coordonner les traductions de l'anglais en français de tous les rapports qui arrivaient de Londres, siège d'*Amnesty International*. Je l'avais rencontrée quelques années auparavant, lorsque je connaissais des périodes de chômage. Je l'aidais alors à retaper sur l'ordinateur toutes les traductions faites par les bénévoles. Celles-ci étaient toutes manuscrites, la plupart du temps écrites au crayon papier. J'avais souvent du mal à relire. Chantal a fait une grande partie de sa carrière à *Amnesty International*, association à laquelle elle était très attachée.

Elle a même eu du mal à la quitter et il a fallu un peu la pousser dehors pour qu'elle prenne sa retraite. Un pot de départ a été organisé par tous les salariés, et je fus présente lors de cet événement qui fut très émouvant.

Chantal parlait peu d'elle. Durant toutes ces années où nous nous fréquentions, j'en ai su très peu sur sa vie personnelle, à part qu'elle avait une fille qui vivait aux Antilles et qu'elle allait

lui rendre visite deux fois par an. Je n'ai jamais su qui était le père. Elle m'a seulement dit que sa fille n'était pas en très bonne santé et qu'elle ne pouvait pour ainsi dire plus travailler. Chantal l'aidait beaucoup financièrement. Elle a toujours été très généreuse. Elle rendait régulièrement visite aux anciens bénévoles d'*Amnesty* qui lui avaient donné un coup de main à un moment de leur vie. Elle était d'une très grande fidélité. On pouvait compter sur elle.

Nous sommes devenues amies et notre passion commune était le cinéma, surtout les vieux films. Et c'est comme cela qu'un jour elle m'a dit : « Je vais t'emmener sur "ma" péniche ! » Cela m'a un peu étonnée et amusée à la fois. Elle m'a expliqué plus tard pourquoi.

Cette péniche était amarrée quai de Bercy, à Paris XII^e. Elle m'a présenté Éric Sapin, le responsable et l'organisateur de tous les événements qui s'y déroulaient. Un homme charmant, portant jolie barbe et de beaux yeux couleur noisette – encore les barbes qui m'ont toujours attirée depuis mes 20 ans ! La péniche s'appelait *Alternat*, « péniche pour la paix » ! Chantal a été une des fondatrices de l'association *Alternat*. Elle venait du Service civil international où elle avait travaillé comme salariée. Elle a participé aux travaux de rénovation de cette péniche pour en faire une salle polyvalente où l'on pouvait accueillir environ 90 personnes.

Ce jour-là, une soirée était organisée par le Comité Tchétchénie. Nous étions en pleine guerre de Tchétchénie, la région était bombardée par la Russie. J'étais au courant puisque *Amnesty International* s'était engagée à soutenir la population civile et avait dans ce contexte organisé un immense événement au Trocadéro, avec une superbe mise en scène à laquelle tous les bénévoles participaient. Je m'en souviens comme si c'était hier. Des personnalités du spectacle étaient présentes, comme Michel Piccoli qui a lu un texte dénonçant

les violations des droits humains. C'était assez impressionnant. Une foule nombreuse y assistait.

Par la suite, Chantal m'a proposé de venir assister à une réunion de l'association *Alternat* et c'est ainsi que je suis devenue membre du conseil d'administration. En recherchant dans mon dossier, j'ai retrouvé un de mes premiers comptes rendus, qui date de fin octobre 2005. Je pense que ce que faisait *Alternat* correspondait à mes idées de paix, puisque j'étais déjà militante d'*Amnesty International*. Éric Sapin en faisant également partie.

Je voudrais rappeler l'origine de cette péniche, qui a une belle histoire.

Ce projet s'est formé dans le giron d'une association « Jeunesse et éducation populaire », agréée par l'État, créée en 1920 : le Service civil international.

Cette organisation, présente depuis sur tous les continents, s'est donné pour objectif, au lendemain de la Première Guerre mondiale, de proposer aux jeunes de participer à des chantiers internationaux ; ces chantiers sont consacrés à des initiatives au bénéfice de la collectivité, dans une démarche d'éducation à la paix grâce à l'expérience de terrain.

C'est dans cette association, au milieu des années 1980, en pleine période de courses aux armements nucléaires entre Russes et Américains, qu'est né le projet d'une « péniche pour la paix ». Il avait pour objectif d'accueillir à bord et en itinérance de multiples activités pédagogiques et associatives sur les questions de géopolitique internationale, de gestion des conflits, et de lutte contre les violences.

Une soixantaine de personnes et quelques associations ont participé à l'acquisition et à l'aménagement du bateau pour en faire une « péniche pour la paix ». C'est une propriété collective, fondée sous la forme de « société civile immobilière »,

complètement mise à disposition d'un projet associatif porté par l'association *Alternat*. À cette époque, la péniche *Alternat* s'appelait *Peace Island*.

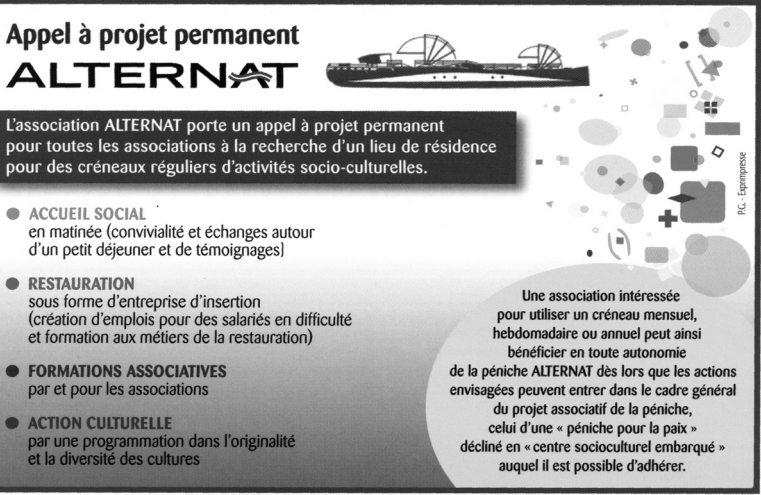


ALTERNAT


Une péniche pour tou-te-s
La Péniche des Jeunes, des Associations et des Volontariats
Péniche pour la PAIX



- PRÉSENTATION DU PROJET ASSOCIATIF ET DES ACTIVITÉS DE LA PÉNICHE : www.penichealternat.org
- COURRIEL : alternat@free.fr
- TÉLÉPHONE : 01 48 93 15 25 et 06 32 55 05 93
- ADRESSE POSTALE : Alternat - c/o Centre social « Relais 59 »
1, rue Hector Malot - 75012 PARIS
- STATIONNEMENT : Quai de Bercy (Paris XII^{ème})
et en escale possible partout en région parisienne



Appel à projet permanent
ALTERNAT



L'association ALTERNAT porte un appel à projet permanent pour toutes les associations à la recherche d'un lieu de résidence pour des créneaux réguliers d'activités socio-culturelles.

- **ACCUEIL SOCIAL**
en matinée (convivialité et échanges autour d'un petit déjeuner et de témoignages)
- **RESTAURATION**
sous forme d'entreprise d'insertion (création d'emplois pour des salariés en difficulté et formation aux métiers de la restauration)
- **FORMATIONS ASSOCIATIVES**
par et pour les associations
- **ACTION CULTURELLE**
par une programmation dans l'originalité et la diversité des cultures

Une association intéressée pour utiliser un créneau mensuel, hebdomadaire ou annuel peut ainsi bénéficier en toute autonomie de la péniche ALTERNAT dès lors que les actions envisagées peuvent entrer dans le cadre général du projet associatif de la péniche, celui d'une « péniche pour la paix » décliné en « centre socioculturel embarqué » auquel il est possible d'adhérer.

P.C. - Epermeuse

Deux cartes de l'association *Alternat*, vers 2010.

Lorsque son nom a été changé, une « charte d'Alternat » a été rédigée et adoptée comme projet général de l'association *Alternat*. Ce texte positionne la péniche comme plate-forme de rencontres, initiatives, formations et événements, tout particulièrement à disposition du monde associatif.

Les thématiques prioritaires en sont : la construction de la paix, le dialogue et les initiatives interculturels, les solidarités internationales et de proximité, l'éducation à l'environnement et l'accès à l'information.

Le grand défi était de réussir le partage d'un lieu singulier entre une grande diversité de catégories d'activités associatives (sociales, culturelles).

Je me suis impliquée autant que j'ai pu pour donner des coups de main à Éric Sapin, qui avait pris la tête de l'organisation dès 2003. L'urgence était de remettre à flot les finances qui étaient au plus bas. Je prenais en note tous les comptes rendus de réunion, ce qui me permettait d'avoir des repères. J'ai même organisé des événements pour *Amnesty International*, notamment des concerts de musique baroque ou de jazz ; Éric Sapin nous a toujours accueillis gracieusement, et avec le soutien de la péniche *Alternat*.

Depuis plus d'une dizaine d'années, il y a des « bagarres » avec le Port de Paris ; celui-ci a toujours refusé d'accorder une place fixe pour la péniche *Alternat* sur un quai de Paris, pour des raisons que l'on ne comprend pas. Notre projet socio-éducatif ne semblait pas l'intéresser, et surtout, ce n'était pas « rentable » pour le Port. J'ai été jusqu'à faire appel à un ami de longue date qui était adjoint à la Mairie de Paris et militant chez les Verts, Christophe Najdovski. Il a eu l'idée de proposer un vœu au Conseil de Paris pour soutenir la péniche *Alternat*.

Ce vœu a été adopté à l'unanimité. Bertrand Delanoë, le maire de l'époque, a écrit un courrier à la direction du Port, qui est resté lettre morte.

Même la maire du XII^e, Michèle Blumenthal a écrit à la direction, qui n'a pas daigné répondre ! Quel mépris pour les représentants de la nation ! Malgré tous ces soutiens politiques, la direction du Port, qui change d'ailleurs très souvent, est restée muette ! « Et le combat n'est pas terminé... », a dit Éric Sapin, homme ô combien déterminé et dévoué à cette péniche et à la cause qu'est la paix dans le monde.

Elisabeth Eidenbenz

Rittsteigstr. 7

Rekawinkel, 15.10.2002

A 3031 Rekawinkel

Chère Madame Klukowski,

voilà votre adresse je l'ai reçue de Monsieur Charpentier, le propriétaire de l'ancienne Maternité suisse, où vous êtes née. Je ne sais pas, si vous étiez à la réunion de mémoire le 23 mars. J'aurais bien voulu vous parler, parceque je me souviens très bien à votre mère, Elle est venue deux fois pour accoucher chez nous et puis elle est restée à la Pouponnière de Montagnac jusque à la fin de la guerre. En 1970 j'étais la première fois à Israel chez Mr. et Madame Sommer, qui ont passé plusieurs années à Elne et Montagnac. Mr. Sommer m'a dit, qu'il y avait vue à votre mère et qu'elle vivait en Israel. Il m'intéresse beaucoup si elle y vit toujours et comment elle va. Si vous habitez à Paris, il est possible, qu'elle est venue avec vous. Et votre frère?

Les années à Elne et tout les événements pendant la guerre sont très importantes pour moi et je m'intéresse beaucoup ce qui est venue des enfants nés à la Maternité. Il me ferait beaucoup de plaisir de savoir de vous, ce qu'est venue de votre mère, de votre famille, de votre vie et ce que vous faites actuellement. S'il est possible, je vous prie de me raconter un peu de la vie de votre famille.

La rencontre à Elne était pour moi une grande joie et tout est venue très vivant, malgré les 60 ans, qui sont passé depuis. De voir la maison, où nous avons vécu des jours très émouvants, c'était un événement incroyable pour moi que je n'oublierai jamais.

Vous savez certainement, qu'on a fait un film de ces jours à Elne et que vous pouvez voir sur France 3 Sud le samedi 9 novembre à 15.50 et sur France 3 mardi 12 décembre fin de soirée.

A la maternité même, on veut faire un centre de documentation et un musée, pour ne pas oublier ce qui est passé pendant la guerre et dans les camps d'Argelès, St. Cyprien et Rivesaltes. Ce serait certainement intéressant pour vous et votre famille.

En espérant d'entendre de vous, je vous salue bien sincèrement.

Elisabeth Eidenbenz

Veuillez excuser les nombreuses fautes dans ma lettre!

Première lettre d'Elisabeth Eidenbenz adressée à Génia, recto et verso, 15 octobre 2002.

Elisabeth Eidenbenz, rencontre en 2003

Grâce à cette femme, j'ai beaucoup appris sur la vie de ma mère à l'époque de la maternité. J'ai eu en effet le plaisir de pouvoir la rencontrer. C'est elle qui la première a pris contact avec moi ; elle m'a écrit en octobre 2002. J'avoue avoir été très étonnée – mais ô combien heureuse – de recevoir une lettre en provenance d'Autriche. Je ne connaissais personne dans ce pays. Je ne connaissais pas non plus l'existence de cette femme. Elle a commencé à m'écrire, toujours à la machine, dans un français pas toujours excellent, mais très compréhensible. D'ailleurs, à la fin de cette première lettre, elle s'excusait de ses nombreuses fautes d'orthographe.

Elle me disait qu'elle avait bien connu ma mère, qui avait accouché deux fois à la maternité. Elisabeth avait fait un voyage en Israël dans les années 1970 et avait appris par des personnes qui la recevaient que ma mère vivait dans ce pays. Elle m'a demandé des nouvelles de celle-ci, de mon frère et de ma sœur. Elle a toujours suivi le parcours de tous les enfants nés à la maternité : près de 600 accouchements durant la période de la guerre, de novembre 1939 à avril 1944, année de sa fermeture par les Allemands.

Cette femme, qui approchait de sa 90^e année, m'a impressionnée par la vivacité de sa mémoire. Nous devons son

retour sur la scène publique à l'un des enfants nés à la maternité, Guy Eckstein.

Devenu diplomate suisse, il l'avait recherchée activement, enquêtant en particulier auprès de la Croix-Rouge internationale suisse. Il a fini par la retrouver en 1981. Elle vivait en Autriche, à 20 kilomètres de Vienne. En 2002, un hommage officiel lui a été rendu à la Maternité suisse d'Elne, avec l'assistance du maire, Nicolas Garcia, en présence du consul d'Israël et de toutes les personnes encore vivantes, mères et enfants. Lors des cérémonies, auxquelles je n'étais pas présente, elle a reçu la médaille et le diplôme de « Juste parmi les nations¹ », en toute simplicité, disant que ce qu'elle avait fait durant cette période très dure était tout à fait naturel. Ces moments ont été filmés et diffusés sur une chaîne publique de télévision. Le bâtiment de la Maternité d'Elne a été classée « monument historique » en 2013, grâce à l'équipe municipale et au maire, Nicolas Garcia.



Elisabeth Eidenbenz et Nicolas Garcia, maire d'Elne, Autriche, 2005.

1. Pour honorer les non-Juifs qui ont sauvé des Juifs, de manière totalement désintéressée, le mémorial de Yad Vashem (Jérusalem) leur décerne ce titre de « Juste parmi les nations » au nom de l'État d'Israël. La remise du diplôme et de la médaille est faite par le consul d'Israël. [ndrc]

J'ai réagi très vite à sa lettre, impatiente de pouvoir la rencontrer, lui demandant quand je pourrais venir la voir. Elisabeth a modéré mon enthousiasme, me disant de ne pas venir tout de suite. Nous avons continué à correspondre pendant quelque temps, jusqu'au moment où elle a décidé que je pouvais enfin venir la voir.

Dans la deuxième lettre qu'Elisabeth Eidenbenz m'a adressée (voir pages suivantes), elle m'a écrit au sujet de ma mère et de sa façon d'être parmi les autres femmes, la plupart étrangères et principalement espagnoles. Elisabeth et elle avaient pu communiquer grâce à la proximité de leur langue respective, ma mère parlant le yiddish et Elisabeth le suisse allemand. Elle disait que ma mère était très « débrouillarde », malgré les circonstances difficiles.

J'ai donc attendu ma retraite pour faire ce fameux voyage. Comme je ne me sentais pas le courage d'y aller seule, j'ai demandé à l'une de mes meilleures amies, qui connaissait bien mon histoire, de m'accompagner. Ce voyage a eu lieu en octobre 2003.

Elisabeth vivait dans la banlieue de Vienne. À la gare, elle nous attendait en compagnie de son « ange gardien », comme elle l'appelait, avec qui elle a vécu plus de soixante ans. Là, ô surprise! elle m'a dit m'avoir « reconnue ». Elles nous ont emmenées en voiture jusque chez elles. Elles nous ont offert le thé avec le fameux gâteau aux pommes, le *strudel*. Elisabeth était très heureuse de nous montrer beaucoup de photos de l'époque. Nous sommes restées jusqu'au dîner, puis sommes reparties pour Vienne.

Une autre fois, Elisabeth nous a conviées à déjeuner dans une auberge; mais c'est nous qui avons décidé de l'inviter ainsi que sa compagne. N'était-ce pas la moindre des choses, en remerciement de tout ce qu'elle avait fait et de sa grande générosité?

Rekawinkel, 8.11.2002.

Chère Madame,

Je vous remercie de m'avoir répondu si vite sur ma lettre. Il m'intéresse beaucoup de savoir un peu de votre vie. C'est bien dommage, que vous n'avez pas eu plus de relations avec votre mère. Je pense, que quand vous étiez adulte il aurait été bien possible de la suivre à Israel. C'était certainement assez dure pour vous, de ne pas avoir une vraie vie de famille.

Je veux bien vous raconter ce que je sais de votre mère. Moi, j'étais la directrice de la maternité suisse. Nous avons commencé notre travail au mois de mars 1939 pour les réfugiées espagnoles, qui devaient quitter leur pays à cause de la guerre de Franco. Au mois de novembre 1939 nous avons trouvé la maison à Elne, qui était très abandonnée, mais assez grande pour recevoir une quarantaine de femmes enceintes. Grâce à l'aide du secours suisse, nous avons pu réparer la maison qui ensuite était bien propre pour une Maternité. A partir de juin 1940, quand les allemands ont occupé la France, il y avait beaucoup de juifs qui devaient quitter la Belgique, Hollande et la France du nord, où ils étaient déjà fuis de Pologne, de l'Allemagne et d'autres pays. La plupart était placé dans des camps de réfugiés, soit Rivesaltes, Gurs et d'autre. Nous avons pu recevoir les femmes enceintes à partir de leur huitième mois de grossesse, Elles ont pu rester un ou deux mois après l'accouchement pour se remettre. Après elles sont retournées dans les camps, s'il n'y avait pas d'autres possibilités. Je me rappelle très bien à votre mère. Elle était petite et ronde, mais savait très bien se débrouiller dans ces circonstances si difficiles. Comme elle ne savait pas le français, nous nous entendions en Jyddisch, qu'on peut assez bien comprendre avec le suisse allemand. Mais nous avons eu bien d'autres femmes polonaises. J'ai aussi connu votre père, mais je crois qu'à la fin ils ne vivaient plus ensemble. Un homme, aussi né à la Maternité vit à Paris et nous visitera la semaine prochaine. Il a des copies de mes photos et je lui dirai de vous faire une copie de votre mère, j'en ai une

Deuxième lettre d'Elisabeth Eidenbenz à Génia,
recto, 8 novembre 2002.

dans la salle des bébés et une autre, quand elle quitte la Maternité avec son nouveau né. Est-ce que vous avez des relations avec votre soeur et votre frère? Est-ce qu'ils habitent aussi à Paris comme vous? Ainsi vous auriez au moins un peu de famille, ce qui vous manquait certainement beaucoup et ce qui est très important pour une bonne vie. Vous aimeriez savoir un peu plus de la vie de votre mère. Je peux vous raconter seulement un peu de la vie dans la Maternité. En tout, il y avait plus de 600 naissances, ainsi vous pouvez vous rendre compte, que c'était une vie assez vivante. Les femmes enceintes s'occupaient un peu du ménage, ça veut dire laver la vaisselle, plier les langes et pareille. Les mères apprenaient à soigner leurs bébés par une de nos infirmières suisses, jusqu'à ce quelles pouvaient le faire elles mêmes. Les bébés étaient tous ensemble dans une grande salle. Ils étaient dehors ou bien sur la terrasse ou dans le grand parc, pour avoir assez de l'air frais et du soleil. Nous avons fait des grands efforts, de leur donner les meilleurs conditions possibles, car dans les camps les conditions étaient très males. Je comprend bien, que votre mère ne voulait pas vous raconter de la vie du camp, mais de la joie de ses enfants elle aurait bien pu vous dire. Qu'est-ce qu'elle a fait en Israel? Je pense, qu'elle a du travailler pour gagner sa vie, mais de quelle façon? Quelle langue avez vous appris d'elle; polonais, jydaisch ou pour fin le français? Est-ce que vous n'avez pas eu des relations avec votre père? Je pense, que c'était une vie assez dure pour vous, malgré que vous étiez bien entue dans un hôme de l'Osé. Vous voyez, il m'intéresse toujours ce qui est venu de "nos" enfants. Après la réunion à Elne en mars 2002 je suis en contact avec quelques mères et quelques enfants et ça me fait beaucoup de plaisir. Pour moi, les années à Elne de 1939 à 1944 étaient les plus importantes de ma vie, malgré cette période si triste et difficile.

Il me ferait bien plaisir de savoir un peu de votre vie. Je vous envoie mes meilleurs voeux et dans l'année prochaine une bonne retraite, qui vous permetterat beaucoup de choses, des voyages et une vie plus libre.

Je vous salue cordialement.

Elisabeth Eidenbenz

Deuxième lettre d'Elisabeth Eidenbenz à Génia,
verso, 8 novembre 2002.

Je garde de ce moment un excellent souvenir et Marie-Rose, l'amie qui m'accompagnait, a été également enchantée de faire la connaissance d'Elisabeth. J'ai eu encore l'occasion de la revoir à Genève, lors d'un hommage qui lui a été rendu par la Croix-Rouge internationale suisse, toujours grâce au dynamisme du diplomate Guy Eckstein. Une superbe exposition avait été organisée avec la collaboration d'une historienne. On pouvait y voir toutes les photos qu'elle avait prises durant la période de la guerre. Étaient présentes aussi quelques personnes nées à la maternité, comme moi, et quelques mères déjà très âgées. L'une d'elles, une Espagnole à peu près du même âge qu'Elisabeth, parlait espagnol avec celle-ci, dont c'était la deuxième langue. Je crois qu'elle fut très heureuse de revoir « tous ses enfants » comme elle nous appelait.



Elisabeth Eidenbenz entourée de quelques-uns de « ses enfants » dont Génia, Genève, 2009.

J'ai su par la suite qu'Elisabeth et sa compagne avaient décidé de quitter leur logement pour entrer dans une maison de retraite. La vie devenait trop difficile pour elles deux, l'âge venant, Elisabeth se déplaçait difficilement.

Quelque temps plus tard, elle m'annonça dans une de ses lettres que sa famille avait décidé de la reprendre en Suisse. Ce fut une énorme déchirure de la séparer de sa compagne après soixante ans de vie commune. Elle fut donc très triste, mais elles continuèrent à se téléphoner tous les jours.

Je pense pourtant que cette séparation brutale a accéléré la survenue de son décès (le 23 mai 2011, à l'âge de 98 ans), que j'ai appris par un faire-part envoyé par sa famille, écrit en allemand.

Durant tous ces échanges, elle a essayé de me parler de ma mère, mais aussi un peu de l'histoire de cette époque. Elle a su diriger cette maternité avec une énergie incroyable. Elle était aidée de nombreuses volontaires suisses allemandes appartenant à l'association du Secours suisse dont elle faisait partie et avait le soutien du Service civil international avec lequel elle avait déjà travaillé en faveur des réfugiés espagnols.



ENFANTS D'ELNE
UNE MATERNITE SUISSE
EN FRANCE 1939-1944
MAURICE DUBOIS
UNE VIE D'ENGAGEMENT

INFORMATIONS GÉNÉRALES
EXPOSITION DU 16 JUIN AU 15 SEPTEMBRE 2012
VERNISSAGE SAMEDI 16 JUIN À 11H
AVEC PROJECTION DU DOCUMENTAIRE « LA FILIÈRE »
DE JACQUELINE VEUVÉ À 14H

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
RUE DU PROGRÈS 33
2303 LA CHAUX-DE-FONDS
T. 032 967 68 31

HORAIRES
LU: 13-20H / MA: 10-20H / ME: 10-19H /
JE: 10-19H / VE: 13-19H / SA: 10-16H / DI: FERMÉ
POUR LES HORAIRES D'ÉTÉ, CONSULTER LE SITE
WWW.ENFANTSDELNE.CH/BIBLIOTHEQUES

EXPOSITION RÉALISÉE PAR MICHÈLE FLEURY-SEMÉLLER (HISTORIENNE)
ET MURIEL ECKSTEIN (ARCHITECTE ET SCÉNOGRAPHE) AVEC LE SOUTIEN DES
VILLES DE GENÈVE ET D'ELNE, ET DE L'ASSOCIATION ENFANTS D'ELNE DE GENÈVE
(WWW.ENFANTSDELNE.CH)

PHOTOS TIRÉES DE L'ALBUM PERSONNEL DE
MME ELISABETH EIDENBENZ, DIRECTRICE DE LA MATERNITÉ D'ELNE

ENFANTS D'ELNE
UNE MATERNITE SUISSE
EN FRANCE 1939-1944
MAURICE DUBOIS
UNE VIE D'ENGAGEMENT
EXPOSITION A LA BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE DE LA CHAUX-DE-FONDS
16 JUIN - 15 SEPTEMBRE 2012

Bibliothèque de la Ville de Chaux-de-Fonds | enfants d'Elne | ELNE |

Plaquette de l'exposition consacrée à la Maternité suisse d'Elne à Chaux-de-Fonds (canton de Neuchâtel, Suisse), 2012.

Ce moment de ma vie reste inoubliable. Grâce à Elisabeth, un peu de lumière est venue éclairer ma vie plutôt sombre à cette époque. Je ne la remercierai jamais assez de ce qu'elle a fait pour son prochain, en toute simplicité, mais avec un dévouement rare, durant presque toute la guerre.

Mes différents boulots

On peut se poser la question de savoir si, dans le monde du travail dans lequel je naviguais, il y avait eu au fur et à mesure un changement de mentalité... Moi qui faisais principalement de l'intérim, changeant très souvent de société, je n'ai rien constaté comme évolution, c'était toujours la même soumission aux chefs. Et quand cela ne me plaisait pas, je partais.

Je n'avais pas vraiment de comptes à rendre, sauf à l'agence d'intérim, qui comprenait, ou pas, ma façon d'être! Je pense que je revendiquais une certaine indépendance.

J'ai un bon souvenir de travail à la maison d'Éditions Flammarion, où j'avais été embauchée en intérim. J'étais dans un service qui éditait des ouvrages divers – pas spécialement des romans – tels que des livres de cuisine de Paul Bocuse et de Lenôtre – qui m'ont été offerts à mon départ.

Je m'entendais très bien avec la responsable de ce service. Or, un jour, alors que je me rendais dans un autre bureau, je me suis arrêtée devant une table basse pour regarder des revues. À ce moment-là, un vieux monsieur est passé. Je ne savais pas qui il était. Je l'ai su très vite après, en revenant à mon bureau. La responsable m'a dit que le « patron » de la maison, M. Flammarion, lui avait demandé qui j'étais et ce que je

faisais. Je n'avais pas le droit de me « balader » dans la maison. Du coup, il a demandé à ce que je parte rapidement. J'ai été très déçue, ne comprenant pas ce qui m'arrivait, alors que les personnes avec lesquelles je travaillais étaient satisfaites de moi.

Une semaine plus tard, la responsable de ce service m'a appelée en me proposant de travailler pour Françoise Sagan, qui recherchait une secrétaire. J'ai hésité, pensant que je ne pourrais jamais y arriver. J'en ai parlé à quelques amies qui m'ont fortement encouragée à accepter, disant que c'était une véritable opportunité. J'ai donc rappelé Flammarion pour leur dire qu'en fin de compte j'étais d'accord. J'ai pris rendez-vous avec Françoise Sagan, qui habitait rue du Cherche-Midi, tout près de chez moi.

J'ai été reçue en début de soirée à son domicile par une femme très élégante, vêtue tout de noir, qui était son amie. La romancière se cachait, car, à l'époque, le fisc la recherchait, elle devait pas mal d'argent aux impôts. Son amie m'a expliqué ce que j'aurais à faire, sachant que Françoise Sagan se réveillait le matin avec un millier d'idées en tête, et que l'entretien de son appartement et d'elle-même ne la préoccupaient pas outre mesure. Il fallait s'occuper de tout, par exemple acheter des fleurs et autres petits détails de la vie quotidienne.

Avant ce rendez-vous, j'ai lu rapidement l'un de ses derniers livres, que j'ai d'ailleurs beaucoup apprécié : elle racontait les rencontres importantes qui ont compté pour elle.

Françoise Sagan m'a chaleureusement accueillie dans son salon, m'a proposé à boire. Elle ne buvait que du whisky Coca. J'ai accepté un whisky. Elle m'a expliqué ce qu'elle souhaitait, me disant que sa secrétaire actuelle ne faisait pas grand-chose, si ce n'est passer son temps à téléphoner à ses copines. Je lui ai dit que ce qui m'intéressait c'était de taper

tout ce qu'elle écrivait. Elle m'a aussi demandé quel était mon salaire et a dit vouloir me payer largement plus. Mais avant de m'embaucher, il fallait qu'elle contacte son avocat pour savoir si elle pouvait me déclarer.

Nous nous sommes quittées en très bons termes après une demi-heure d'échanges cordiaux. Elle m'a dit de la rappeler une semaine plus tard. Ce que j'ai fait.

Et là, le couperet est tombé ! Elle ne pouvait pas me déclarer, à cause des sommes énormes qu'elle devait au fisc. Je fus très déçue. J'avais placé beaucoup d'espoirs dans cette possibilité de travailler avec cette femme qui, j'en étais convaincue, m'aurait apporté énormément de choses et une ouverture vers le monde de la littérature et du théâtre.

Il m'est arrivé de rester dans une société, à la demande du patron, lorsque le travail me motivait. C'est comme cela que je suis restée au moins quatre ans dans un cabinet d'administration de biens, géré par un seul patron, M. Daguier, paternaliste, très fier de n'avoir que des femmes salariées autour de lui.

J'étais donc la secrétaire de la principale de copropriété, avec laquelle j'ai bien sympathisé. Nous étions politiquement du même bord, à savoir à gauche, alors que les autres salariées n'étaient pas engagées.

Ce patron avait du mal à me supporter, car il trouvait que je lui répondais quand il me parlait, ce que je trouvais normal, mais pas lui ! Il s'en plaignait auprès de ma copine, Martine B., qui m'a beaucoup soutenue au début. Le plus incroyable, c'est qu'il a trouvé le moyen de m'isoler des autres salariées, en m'installant dans une pièce où des machines imprimaient toute la journée des documents de gérance ou autres et où il faisait une chaleur insupportable. On peut dire que c'était déjà une forme de maltraitance.

Me trouvant dans une situation délicate, car je savais que ce patron avait bien l'intention de me licencier, j'ai décidé

d'aller voir l'inspection du travail. Et comme j'avais droit à des heures pour chercher un autre travail, l'inspection est venue alors que j'étais absente.

Quand je suis revenue, les copines m'ont fait part de cette visite impromptue. Je leur ai dit que c'était moi qui avais fait les démarches pour que l'inspection du travail constate dans quelles conditions je travaillais. Elle n'a toutefois rien dit à ce sujet. Ce M. Daguier n'a jamais su qui avait prévenu l'inspection du travail. Il a toujours cru que cela venait de l'une de ses gardiennes d'immeuble. J'ai fini par être licenciée, ce que j'avais demandé pour pouvoir m'inscrire au chômage.

Je suis restée sans travail assez longtemps, avec parfois quelques missions d'intérim. J'ai envoyé beaucoup de candidatures spontanées, qui ont reçu peu de résultats positifs. Cette période de chômage étant très longue, cela commençait à être dur à vivre.

En 1990, j'ai reçu un appel téléphonique d'une femme qui avait travaillé au cabinet Daguier en tant que comptable de la copropriété et qui avait la carte de gestionnaire. Elle m'a demandé si j'étais toujours au chômage.

Et comme c'était le cas, elle m'a proposé de devenir sa secrétaire pour la nouvelle société où elle travaillait désormais après avoir été débauchée de son travail précédent. Elle m'a donné quelques informations sur cette nouvelle société qui faisait de la promotion immobilière et dont le P-DG avait un besoin urgent de recruter une personne capable de s'occuper de la gestion d'immeubles, appartements et autres résidences.

Elle s'appelait Armelle T., d'origine à la fois polonaise et chinoise, et avait une certaine liberté d'action dans son travail qu'elle connaissait bien.

J'ai eu un rendez-vous très rapidement, en présence du P-DG, du directeur financier et de M^{lle} Armelle T. On m'a

posé quelques questions sur mon expérience professionnelle, on m'a demandé quel salaire je souhaitais. Armelle T. m'avait conseillé sur le montant du salaire auquel je pouvais prétendre, il a été accepté sans problème. J'ai donc été embauchée.

Il faut préciser que, durant toute cette période, cela m'angoissait de ne pas trouver de travail stable. Un ami, je ne sais plus qui exactement, m'avait conseillé d'aller consulter un voyant qu'il connaissait bien. Comme je n'avais rien à perdre, j'avais pris rendez-vous. Cet homme m'avait dit de très belles choses sur ma personne ! Je n'en revenais pas. Il travaillait avec un jeu de cartes « normal » que je devais retourner. Beaucoup de figures féminines apparaissaient. Il m'a demandé si mon entourage était plutôt féminin. J'ai répondu par l'affirmative. C'est alors qu'il a dit qu'il fallait que je me réconcilie avec les hommes !

Je n'avais rien contre, mais les choses se passaient différemment. Je sympathisais plus facilement avec les femmes. Ce qui est toujours vrai à l'heure où j'écris ces lignes. Peut-être que j'avais un peu peur des hommes, sans vraiment en avoir conscience.

Le voyant avait prédit que j'allais trouver du travail dans les mois à venir. Durant toute la séance, qui a duré au moins une heure, j'ai pleuré à chaudes larmes. Je n'arrivais pas à croire tout ce qu'il me disait, trop de compliments sur l'harmonie qui se dégageait de ma personne. J'avais demandé à enregistrer cet entretien, et je l'ai toujours gardé.

Je suis restée dans cette société de promotion immobilière jusqu'à sa fermeture définitive, soit près de cinq ans. Elle s'appelait « Les Hauts de Seine », et se situait dans le XVII^e, avenue de Villiers. J'ai la chance d'avoir une bonne mémoire visuelle qui me permet de retrouver des lieux où je suis passée, ne serait-ce qu'une seule fois ! Cela vient aussi de mon sens de l'observation.

Il est intéressant de noter que les deux sociétés dans lesquelles je suis restée le plus longtemps étaient en rapport avec l'immobilier et sa gestion, car ce travail me plaisait.

Comme M^{lle} Armelle T. ne savait pas rédiger, c'est moi qui le faisais à sa place ! Je pense que c'est pour cette raison qu'elle m'avait fait embaucher. Cela a marché un certain temps avec elle, jusqu'au moment où les choses se sont dégradées. Elle se prenait pour une vraie « chef », il ne fallait surtout pas aller à l'encontre de ses décisions.

Je passe sur certains épisodes relationnels pénibles avec elle.

J'ai commencé à mieux connaître M. Hubert, le P-DG, à force de discuter en dehors du bureau. Au début, je déjeunais avec les autres employées dans la cuisine, mais comme je ne supportais pas leurs commérages, j'ai trouvé un petit bistro rue de Courcelles où je mangeais au comptoir, car j'aimais bien discuter avec le personnel. Et de temps en temps, M. Hubert entraînait dans ce bistro et s'installait à côté de moi. Nous échangeons sur des sujets divers, surtout pas professionnels, ce qui était quand même plus intéressant.

Il m'a raconté ses séjours en Asie. Je crois que c'était au Vietnam qu'il avait rencontré sa femme, dont il était toujours très amoureux. Il me parlait souvent de ce temps-là. Il en avait gardé un excellent souvenir.

Je voudrais évoquer également une initiative importante et généreuse, toujours de la part de cet homme qui dirigeait la société. Il avait fait construire un hôtel à Saint-Barthélemy, sous forme de bungalows, profitant d'une loi qui permettait de construire sans payer de TVA. Et pour l'inaugurer, il avait décidé d'inviter tout son personnel pour une semaine. Les salariés pouvaient faire venir leurs conjoints, lesquels, je crois, devaient payer leur voyage, le reste étant pris entièrement en charge par la société. C'était au mois de juillet 1991.

Arrivés en Guadeloupe, nous avons pris un tout petit coucou qui pouvait contenir une quinzaine de personnes maximum. On était assis juste derrière le pilote. J'avoue que je n'étais pas très rassurée, n'aimant déjà pas l'avion. D'ailleurs, on s'est retrouvés dans les nuages... Le pilote disait en rigolant qu'il naviguait au pif !

Il faut dire que la piste à Saint-Barthélemy ne mesure que 800 mètres de long et qu'il ne faut surtout pas la rater, puisqu'elle commence après une colline et va se jeter dans la mer.

Je me suis retrouvée seule dans un bungalow, ce qui m'arrangeait bien d'un côté, car je ne m'entendais plus très bien avec les autres personnes, particulièrement les femmes, dont je ne supportais pas la jalousie. M. Hubert avait aussi invité sa cousine, femme avec laquelle je me suis bien entendue dès que je l'ai rencontrée, avant de partir déjà.

Pour terminer ce beau séjour, M. Hubert a proposé une virée à Saint-Martin – île française coupée en deux, l'autre partie étant néerlandaise – pour aller faire des achats hors taxes. Cela ne m'a pas intéressée et je suis restée seule, ce qui m'a permis de me promener et d'aller à la plage.

On a vraiment été très choyés, on était comme des coqs en pâte !

Je crois que cet hôtel n'a pas marché, et a certainement été revendu.

La société était en mauvaise posture vis-à-vis des banques, qui n'acceptaient plus de lui prêter de l'argent. Cela s'est passé quelques années plus tard, vers 1994, je crois. Pour se faire payer, les banques ont demandé que les personnes les mieux rémunérées soient licenciées, à savoir au moins trois personnes qui touchaient entre 35 000 et 25 000 francs par mois¹.

Les banques se sont également servies sur les biens immobiliers pour se rembourser.

1. Le smic étant à un peu plus de 6 000 francs par mois à cette époque. [ndrc]

Je pense que M. Hubert était mal conseillé et qu'il a fait un peu ce qu'il a voulu, sans se rendre compte de la gravité de la situation de son entreprise.

Les mêmes femmes jalouses concernées par le licenciement se sont plaintes auprès de M. Hubert : pourquoi Génia ne serait-elle pas licenciée puisqu'elle était entrée la dernière dans la société ? Dans leur esprit, dernière entrée, première virée ! M. Hubert, toujours équitable, a répondu : « Génia, j'en ai besoin. » Je pense que c'était parce que je savais prendre ses courriers en sténo. Je me souviens d'être partie avec un très gros chèque.

Le dernier travail qui m'a laissé un excellent souvenir, c'était encore chez un administrateur de biens, auquel j'avais adressé une candidature spontanée en février 1998, ainsi qu'à beaucoup d'autres, avec lettre de motivation manuscrite.

Et c'est plusieurs mois plus tard que j'ai reçu un appel téléphonique de la part de ce M. Dollfus, qui avait gardé près de lui ma candidature dont la lettre jointe lui avait bien plu. Son cabinet se situait rue du Faubourg-Saint-Honoré, quartier chic s'il en est, juste en face de chez *Chanel*.

Il m'a donné rendez-vous très vite après son appel, en présence du comptable pour avoir son avis. Il m'a posé quelques questions sur le travail, et comme mes réponses avaient l'air de le satisfaire, il a été d'accord pour m'embaucher, mais pas au salaire que je demandais.

Je devais patienter encore plus d'un mois, car sa secrétaire faisait son préavis et M. Dollfus souhaitait qu'elle puisse s'inscrire au chômage, ce que je trouvais très bien et très humain à la fois.

J'ai donc commencé fin août. Nos relations ont été excellentes. C'était un homme doux, bon, avec un beau regard plein de compassion.

Il m'a appris le travail de gérance, que je ne connaissais pas du tout. J'ai pu aussi faire visiter des appartements, pour les louer ou les vendre, travail que j'aimais bien, car je me baladais dans Paris, ce qui était fort agréable.

Je lui avais dit que j'étais militante d'*Amnesty International* et qu'il m'arrivait d'avoir des lettres à envoyer, ce qu'il m'a toujours encouragée à faire, trouvant mon engagement formidable. M. Dollfus allait jusqu'à signer les pétitions que je lui présentais. Il est venu à l'un des spectacles que j'avais organisés dans un théâtre de la Cartoucherie de Vincennes. Cela m'a fait grand plaisir.

Quand ma mère est décédée, je lui en ai fait part. Et tout de suite il m'a proposé de téléphoner en Israël. Rares sont les patrons de la sorte.

Il gérait un très beau patrimoine, dont l'immeuble où nous étions, qui datait de la Révolution, et un hôtel particulier dans la cour, avec un appartement par étage. Il fallait avoir de très gros moyens financiers pour en être locataires.

Une personnalité connue y a même habité, M^{me} Nadine de Rothschild, que j'ai eu le plaisir de rencontrer une seule fois, un été où je faisais la permanence. Elle savait qu'il y avait un appartement vide et elle voulait en savoir le prix.

Elle a trouvé le loyer très cher ! « Pauvre » M^{me} de Rothschild ! Elle s'est montrée fort sympathique et très simple, ce qu'elle a toujours été.

M. Dollfus était aussi généreux. Et je vais vous dire pourquoi. J'avais un ami, que j'ai toujours, qui tenait un restaurant rue Saint-Honoré et qui n'avait pas d'appartement. Il dormait dans sa cave, dont il avait passé les murs à la chaux.

Je me suis dit que ce n'était pas possible de vivre dans ces conditions. J'en ai donc parlé à mon « cher » patron, car je

savais qu'il y avait des chambres de bonne au même étage que notre bureau. Il m'a fait un peu « poireauter ». Il est même allé déjeuner chez mon ami, que j'avais prévenu. J'ai dû pas mal insister pour que M. Dollfus finisse par accepter ; ce n'est pas qu'il était opposé à cette location, mais il avait tendance à prendre du temps avant de se décider.

Mon ami, Alain M., est donc passé au bureau pour signer le bail que j'avais tapé et dont je me portais garante, M. Dollfus acceptant facilement ses conditions. Il faut dire que le loyer était très bas. Alain a pu durant quelques mois avoir un vrai toit, d'ailleurs il était « sous » les toits et avait à disposition une douche sur le palier qu'il partageait avec deux autres locataires. Il n'est pas resté très longtemps, car il a pu récupérer l'appartement se trouvant au-dessus du restaurant, ce qui était quand même plus pratique.

Quand j'ai été embauchée, j'avais très vite prévenu M. Dollfus que je m'arrêterais l'année de mes 60 ans. Il m'a demandé plusieurs fois si je ne voulais pas rester plus longtemps, mais ma décision était prise et je suis partie fin août 2003.

Pour en finir avec le travail, je peux dire que je n'ai jamais aimé les tâches de bureaucrate. Par contre, j'ai terminé « en beauté » chez M. Dollfus, que j'ai beaucoup apprécié, et j'ai regretté de ne pas avoir gardé de liens avec lui.

Des rencontres qui ont compté

Je voudrais ici évoquer une amitié qui s'est nouée dans les années 1970. J'ai rencontré Michèle dans un bar qualifié de « bar de nuit » qui était tenu par une ancienne de l'OSE de Draveil, Colette F. Celle-ci faisait partie d'une grande fratrie qui est toute passée par cette maison de l'OSE. Je l'avais rencontrée par hasard dans un bistro du quartier de l'Odéon.

Elle m'avait proposé de venir la voir à son bar. Elle se faisait appeler Siska. C'était un bar mal fréquenté, par beaucoup de voyous, où l'argent circulait à flots ! J'avoue avoir été assez impressionnée par ce milieu que je découvrais. Le bar se situait rue des Quatre-Vents (VI^e arr.).

Quelques semaines plus tard, j'y suis allée et j'ai fait la connaissance de Michèle B., une femme assez élégante, avec de grands yeux bleus, ce qui frappait au premier coup d'œil, et un regard franc. Nous avons très vite sympathisé, car nous avons des points en commun, notamment la chanson française. Elle connaissait un certain nombre de chanteurs. Elle m'a raconté un peu sa vie. Elle tenait une crêperie avec son mari, rue Lalande, dans le V^e arrondissement, et dans la cave aménagée passaient des chanteurs que je ne connaissais pas du tout à l'époque.

Et c'est comme cela qu'elle m'a fait rencontrer un musicien qui accompagnait à la guitare les chanteurs qu'elle accueillait dans son restaurant.

Nous étions allées les écouter loin de Paris, dans une abbaye, je crois. Ce musicien, petit, aux yeux bleus, m'a dragué un peu plus tard. C'était un garçon plein de talent, mais insupportable, à la limite du caractériel. Les gens qui te crie après, il faut les éviter. Il s'appelait Michel Devy.

Il a réalisé de superbes orchestrations, des quatuors à cordes en particulier. Il avait chez lui un piano droit et sa guitare pour composer. Il a enregistré avec Gilles Servat, le chanteur breton qui avait et a toujours une superbe voix grave.

Michel a fait l'orchestration et l'a complètement dirigée.

Qui n'a pas fredonné cette superbe chanson, *La Blanche Hermine*?

Michel avait également fait l'orchestration du dernier disque de Catherine Le Forestier, la sœur de Maxime. Elle avait quitté Paris pour se marier à un Marocain, dont elle a eu deux filles. Elle s'est convertie à l'islam, ce qu'elle a regretté par la suite. Elle avait entendu parler de Michel Devy. Un jour, alors que je me trouvais dans son appartement, car de temps en temps j'y dormais, elle a appelé et c'est moi qui ai répondu. Elle fut surprise d'entendre ma voix.

On s'était déjà rencontrées quelques années plus tôt, avec son jeune frère, quand ils commençaient à peine à chanter. Lui avait 20 ans¹ et faisait son service militaire.

Catherine avait une très jolie voix, très mélodieuse. Elle souhaitait que Michel Devy lui fasse ses orchestrations.

J'en ai parlé à Michel quand il est revenu. À l'époque, j'avais une jambe dans le plâtre, suite à un accident d'aïkido. Malgré ce handicap, je suis allée assister à une séance d'enregistrement

1. En 1969. [ndrc]

au studio des Dames, dans le XVII^e arrondissement. Il lui a fait un disque magnifique, que j'ai bien entendu acheté¹.

Pour Catherine, ce fut assez difficile de se faire connaître à nouveau, après vingt ans de silence, même si son frère l'a un peu aidée au début.

J'habitais encore ma « piaule ». Michel adorait faire la cuisine. Il admirait les grands cuisiniers, tel Alain Chapel, dont il avait un livre de cuisine. Il aimait bien inviter ses amis quand il avait quelques moyens.

Comme il ne me voyait pas souvent, car je passais plus de temps avec mes amies Michèle et Micheline, je lui ai proposé de les inviter à dîner. Ce qu'il a accepté avec enthousiasme.

Michel était assez violent verbalement et m'engueulait fréquemment, il me reprochait de ne pas me voir souvent. Je l'évitais, car je ne supportais pas cette violence verbale.

J'ai fini par le quitter, car il m'a rendue physiquement malade. J'étais trop sensible. Un soir à dîner, je crois en présence de Michèle et Micheline, mes amies les plus proches, j'ai été prise de terribles douleurs au ventre. Le lendemain, je suis allée voir ma gynécologue, et elle a détecté un fibrome, gros comme un pamplemousse. J'ai soupçonné que c'était peut-être ma relation avec Michel qui en était l'origine.

Il était généreux malgré son manque d'argent. Un jour, pour mon anniversaire, il m'a offert une grosse pendule murale qu'on appelle « œil-de-bœuf », superbe. Comme je ne pouvais la mettre dans ma chambre – elle faisait du bruit et sonnait toutes les heures et les demi-heures –, je lui ai demandé de la garder chez lui et il a fini par la garder définitivement, même quand je l'ai quitté.

1. Disque vinyle 33 tours, *s.a.s.*, 1981. [ndrc]

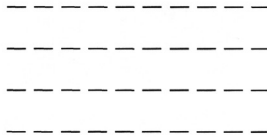


Nevé Shalom ~ Wāhat as-Salām
נווה שלום (Oasis de Paix) واحه السلام

Nevé Shalom ~ Wāhat as-Salām
نووה שלום (Oasis de Paix) واحه السلام

Les Amis Français de Neve Shalom ~Wahat as Salam
Secrétariat: 37 rue de Turenne 75003 Paris
email: amis.francais@nswas.info

Site : <http://nswas.org/~france>
<https://www.facebook.com/oasisdepaix>
Don en ligne: <https://www.helloasso.com/nswas>



Carte postale de *Nevé Shalom – Wahat as-Salam*
(« Oasis de paix », en hébreu et en arabe),
recto et verso.

L'association

Nevé Shalom– Wahat as-Salam

Nevé Shalom–Wahat as Salam signifie en hébreu et en arabe « oasis de paix ». C'est une association Loi 1901. J'y suis entrée en 2003. Je connaissais un couple, surtout la femme, dont le mari était déjà secrétaire général de l'association. Cette femme, c'était Jeanne Sée, psychanalyste et professeure de gym « douce », méthodes Mézières et Feldenkreis, avec laquelle je prenais des cours.

Mais je ne me rappelle pas précisément qui m'a conseillé cette association. Je pense que c'est Jeanne Sée, qui en faisait déjà partie. Je trouvais cette idée de village mixte israélo-palestinien fort intéressante et c'est comme cela que je suis devenue membre de l'association.

Cette idée de création d'un lieu de vie commune vient d'un dominicain, Bruno Hussar (1911-1996), d'origine juive, qui s'est converti au christianisme. Il a d'ailleurs écrit un livre en 1989 sur sa vie d'engagement plutôt religieux, *Quand la nuée se levait... Témoignage d'un prêtre israélien*, aux Éditions du Cerf (1989), ce titre provenant d'une citation du livre d'Isaïe.

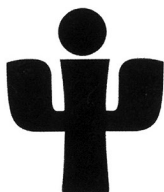
Son idée lui est venue après la guerre des Six-Jours, en 1967. Il avait obtenu la citoyenneté israélienne en 1966.

Bruno Hussar a commencé à faire des conférences sur son projet, dont la finalité était de construire un village où les deux

Neve Shalom ~Wahat as Salam
واحة السلام *Oasis de Paix* נווה שלום



*Un village
où vivent ensemble
des Juifs et des Palestiniens
israéliens*



Dépliant (6 p.)
de présentation
de l'association
*Nevé Shalom–
Wahat as Salam,*
p. 1.

communautés vivaient ensemble. Il a construit sa première cabane en bois en 1976 et, peu à peu, des gens séduits par le projet sont arrivés sur ce terrain complètement vide de toute habitation, non exploité depuis des décennies. Il appartenait au monastère de Latroun – situé juste en face et habité par des moines trappistes –, qui l'a cédé pour quelques centimes.

Les personnes qui arrivaient faisaient d'abord un essai pour vérifier qu'elles seraient capables de s'adapter. Le principe était que chaque couple avec enfants, qu'il soit juif israélien, arabe musulman ou chrétien, construise sa propre maison avec ses moyens, sachant que chaque maison devait avoir la même hauteur. Ce village existe depuis plus de quarante ans. Bruno Hussar l'a créé avec la complicité d'une Française, Anne Le Meignen, décédée à 95 ans en 2020, qui était la vraie mémoire de ce village.

Cette expérience du vivre-ensemble avec les deux communautés attire des visiteurs, tout particulièrement les catholiques, qui se rendent régulièrement au village pour y séjourner quelques jours. Une superbe infrastructure hôtelière peut accueillir beaucoup de visiteurs, dans des bungalows pour deux ou trois personnes.

Ces visiteurs peuvent bien sûr visiter le village, qui s'étend sur plusieurs hectares. La première entité créée fut « l'École de la Paix ». Bruno Hussar y était très attaché. Ont suivi, une école primaire, un jardin d'enfants, une maternelle.

Les enfants vont à la crèche dès l'âge de 3 mois jusqu'à 2 ans ; au jardin d'enfants de 2 à 6 ans ; à l'école, de la première classe à la sixième.

Quelques principes-clés régissent le système éducatif :

- instruction dans les deux langues, hébreu et arabe, dès la première classe ;
- égale participation des Juifs et des Palestiniens dans la gestion de l'enseignement ;

- accent mis sur l'identité de l'enfant sous tous ses aspects : culture, langue, littérature, tradition ;
- enseignement aux enfants de leur culture, littérature et tradition respectives des deux communautés ;
- aménagement d'un cadre de vie quotidienne stable et naturel, favorisant les rencontres entre les enfants des deux peuples.

L'école primaire, unique en son genre dans le pays, a été reconnue en 1993 par le ministère de l'Éducation, puis promue en 1997 « école expérimentale » et en septembre 2000 « école officielle extra-régionale ».

Ce système d'éducation constitue un modèle qui a inspiré d'autres initiatives dans les villes ou régions à population mixte : Jérusalem, Jaffa, la Galilée.

Dans ce site très beau et très calme de la colline se dresse une Maison du silence appelée « *Doumia* » ou « *Sakina* ». Là, ceux qui le désirent peuvent s'arrêter pour un moment de réflexion, de méditation ou de prière. « Pour Toi, le Silence (*Doumia*) est louange... » (Psaume 65, 2). Un silence qui unit au-delà des séparations idéologiques ou religieuses, dans la sérénité (*Sakina* en arabe).

J'y suis allée lors de mon séjour dans le village, en 2008 si mes souvenirs sont exacts, pour une assemblée générale de tous les amis de *Nevé Shalom* dans le monde. Cette Maison du silence est une construction en forme de dôme, architecture neutre, le village n'étant pas religieux, avec deux ouvertures dont l'une donne sur la vallée où l'on aperçoit le monastère de Latroun. Quelques tabourets sont installés tout autour de la pièce ronde pour ceux qui souhaitent y passer un moment. C'est un endroit absolument magnifique de sobriété. On y est envahi par un sentiment de bien-être et de plénitude.

Je voudrais aussi parler d'une entité qui a été créée plus tard. Un groupe de jeunes et grands adolescents qui ont habité

le village avec leurs parents ont fondé le *Nadi*, « club des jeunes » du village.

En effet, après leur passage à l'école primaire, ils doivent, pour poursuivre leur scolarité dans le secondaire, quitter le village et se disperser à travers le pays. Le *Nadi* leur permet de continuer à cultiver un lien fort entre eux, au sein même du village, de se retrouver dans un local bien à eux pour des activités sportives ou ludiques et des discussions (avec l'accompagnement d'un jeune adulte du village).

Le *Nadi* est aussi un lieu de questionnement et de débat entre jeunes, ils parlent de leur implication dans le projet du village tel que choisi par leurs parents quand ils étaient petits, à savoir le vivre-ensemble avec l'Autre. C'est un lieu de prise de conscience et de prise de responsabilité, mais également un lieu de partage d'activités communes, de jeux, d'excursions... bref, un « ciment » important entre eux à cet âge charnière.

Je me suis très vite impliquée dans l'association française dont le siège était à Paris, en acceptant de reprendre le travail qui consistait à s'occuper des parrains. Moi-même je suis devenue très vite marraine, ce qui consistait à donner de l'argent régulièrement durant l'année pour soutenir en priorité l'école primaire, qui pour nous était primordiale. J'ai choisi de parrainer un petit Palestinien de 6-7 ans, mignon comme tout. Il y avait une personne au village qui avait en charge ce travail de parrainage des enfants et je recevais périodiquement des nouvelles de ce petit garçon et de sa classe.

Toutes les sommes récoltées sont envoyées au village pour soutenir l'école primaire, puis l'École pour la Paix et le Centre communautaire spirituel pluraliste.

Ce sont d'ailleurs les amis français de *Nevé Shalom* qui ont subventionné la construction du centre spirituel. C'était un désir très fort de Bruno Hussar. Ce centre comprend deux petits bâtiments avec des salles de réunion et a été inauguré

L'accueil des Visiteurs

L'hôtel-restaurant reçoit aussi bien des visiteurs individuels que des groupes. Le village dispose de salles de réunions, d'un auditorium et d'une piscine.



Le village accueille volontiers les visiteurs et peut – sur demande – organiser une visite commentée.

Le soutien des Associations

Le développement et les activités du village sont soutenus moralement et financièrement par des associations d'amis du village à travers le monde, plus particulièrement en Amérique du Nord et en Europe.



Les Amis Français de Neve Shalom~Wahat as Salam

Secrétariat

37 rue de Turenne

75003 Paris

tel : 01 42 71 46 32

e-mail : amis.francais@nswas.info

site : <http://nswas.org>

<https://www.facebook.com/oasisdepaix>

Dépliant
de présentation
de l'association
*Neve Shalom-
Wahat as Salam,*
p. 6.

l'année où je suis allée pour la première fois au village, en 2008, pour assister à l'assemblée générale de tous les amis de *Nevé Shalom* dans le monde.

Au total, dix pays soutiennent financièrement le village (États-Unis, Royaume-Uni, Allemagne, Italie, Suisse, Suède, France, etc.), les États-Unis étant les plus gros donateurs. Ils ont même fait construire une énorme bibliothèque, qui, à ce jour, reste vide de livres !

Mon travail de parrainage consiste à informer les parrains par l'envoi de lettres d'informations sur l'école primaire, au moins deux fois par an ; en fin d'année, nous envoyons une carte de vœux fabriquée par les élèves. Je surveille régulièrement le tableau des donateurs et lorsque je vois que certains n'ont rien donné, je les relance soit par courriel soit par téléphone.

Depuis que je m'occupe des parrains, je constate que leur nombre a beaucoup diminué : soit les personnes sont décédées, soit elles n'ont plus les moyens de donner.

De ce fait, les sommes récoltées ont considérablement baissé.

Notre association française intervient depuis des années à la demande de responsables des activités éducatives plutôt catholiques, dans des écoles privées du secondaire partout en France et plus particulièrement en banlieue parisienne, mais nous recevons de moins en moins de demandes et cela nous afflige ! Nous avons très nettement des difficultés de communication vers la société civile.

Avec deux anciens membres de notre association, j'en ai fait deux fois l'expérience : une fois à Tours, où les personnes qui nous ont reçus étaient très impliquées, mais là, malheureusement, il y a eu peu de monde ; la seconde s'est faite dans l'Est de la France, une sœur religieuse ayant fait la démarche auprès de notre association car elle connaissait le village. Nous avons été très bien accueillis. Nous sommes intervenus devant deux

ou trois classes à la fois, le matin et l'après-midi. Les adolescents semblaient assez intéressés, même s'ils ne savaient pas où se trouvait Israël sur la carte que nous leur avons montrée.

En fin d'après-midi, les adolescents ont pris l'initiative de faire des dessins à destination des enfants de la classe que nous suivions, ce que nous avons vivement apprécié.

Il y a encore beaucoup de personnes en France qui ne connaissent pas l'existence de ce village.

Si je me suis impliquée dans cette association, c'est parce que, depuis que je suis militante à *Amnesty International*, je me suis toujours sentie concernée par la région, et particulièrement touchée par le conflit israélo-palestinien. D'ailleurs, je continue à travailler sur ce sujet. Pour moi, il était évident de m'intéresser à l'existence de ce village, qui est une exception dans le monde.

Et du fait également que ma mère soit partie vivre en Israël pour rejoindre sa famille, je vois là comme une continuité, mais indirecte.

Mes passions artistiques

Il y a un sujet dont je n'ai pas encore parlé. Dans le domaine artistique, je m'intéresse, outre le théâtre et la chanson, à la peinture et au dessin. J'ai très vite été attirée par le dessin, grâce à un professeur que j'ai eu quand j'étais en troisième à Draveil, qui nous a fait aimer cet art particulier. Quelques années plus tard, j'ai continué à dessiner en copiant les peintres que j'appréciais, comme Modigliani ou Van Gogh, qui est resté pour moi un des peintres majeurs de l'impressionnisme. J'apprécie également les peintres flamands, ceux de la Renaissance italienne, ceux du XIX^e siècle, tels Delacroix ou Turner, etc.

Je suis allée plusieurs fois à Auvers-sur-Oise. Toute la ville est imprégnée de Van Gogh et je suis toujours aussi émue quand je m'y rends. J'ai beaucoup lu à son sujet et acheté livres et revues le concernant. J'ai même trouvé une très vieille édition d'une correspondance, sur peu de temps, entre Vincent et son frère Théo.

Et c'est en 1998 que j'ai commencé à prendre sérieusement des cours de dessin de nu, de nature morte, dans un joli atelier qui se trouvait en face de l'hôpital Trousseau dans le XII^e arrondissement.

Le professeur était le petit-fils d'un impressionniste pas très connu, dont quelques tableaux se trouvent dans le musée de Nice. Il s'appelait Philippe Lebasque, et m'a beaucoup marquée. Grâce à lui et à ses encouragements, j'ai fait d'énormes progrès.

L'atelier a fermé, le professeur ne pouvait plus payer le loyer. Nous avons fait quelques stages dans la ville d'Auvers-sur-Oise, où il habitait, ville bien connue puisque Vincent Van Gogh y a vécu peu de temps avant de se suicider. Triste fin pour un grand peintre qui n'a pas vendu un seul tableau de son vivant, malgré le soutien sans bornes de son frère Théo. Tous les deux sont enterrés dans le petit cimetière d'Auvers. C'est dans cette ville que j'ai appris la perspective, la peinture en plein air.

À partir de 1999, j'ai continué dans un autre atelier, rue de Charenton, « La Villa Bastille », dirigée par un jeune homme de 35 ans, Patrick Fouilhoux. Assez talentueux lui-même, il nous laissait libres, chacun choisissant ce qu'il avait envie de faire, toujours d'après des modèles trouvés dans la nombreuse collection de livres d'art qu'il possédait.

Son atelier se trouvait au 2^e étage d'un immeuble sur cour, et avait une grande cheminée où il faisait du feu chaque hiver.

Pour moi, le plus important, c'était le dessin. J'en ai fait pendant un certain temps jusqu'au jour où Patrick m'a dit qu'il était temps que je passe à la couleur, et pour lui c'était l'aquarelle. J'ai mélangé les deux techniques, le dessin à la plume avec l'aquarelle.

J'ai fait plusieurs expositions, la première dans un restaurant proche d'*Amnesty International* qui organisait tous les mois des accrochages. Il s'appelait *Le Ventre de l'Architecte*. La patronne, appréciant ce que je faisais, a accepté de m'exposer. J'ai organisé un vernissage avec un pot pour les

quelques amis qui avaient daigné se déplacer, surtout des amies d'*Amnesty*. Je n'ai vendu qu'un seul tableau. J'étais à la fois contente et un peu déçue.

Les expositions suivantes ont eu plus de succès et plus de monde aussi, je n'étais pas peu fière. La dernière exposition, qui a eu lieu au bistro *Au Va et Vient*, tout près de chez moi, en 2015, a bien marché. Les amis sont venus les uns après les autres et je leur faisais à chacun la visite. Et c'est lors de ces rencontres que j'ai vendu.

Je continue toujours à peindre. Je ne peux pas dire que ce soit une grande passion, mais j'aime ça, même si parfois j'ai du mal à y arriver, mais je m'obstine, et j'en retire une certaine satisfaction lorsque le prof me complimente. Comme beaucoup, j'ai besoin d'être encouragée.

Dès que j'ai arrêté de travailler, je me suis inscrite à l'École du Louvre, où j'ai suivi les cours qui me plaisaient et qui avaient un lien avec le dessin, dont la Renaissance italienne, que j'ai aimée tout de suite, ainsi que les Flamands. L'École organisait également des travaux pratiques devant les tableaux, qui correspondaient à ce que nous avions appris en théorie. Ce fut un bel et enrichissant apprentissage. J'étais dans le bain.

Je suis devenue membre des Amis du Louvre, ce qui me permet de voir les expositions ponctuelles ou permanentes, il y a tellement à voir qu'on ne se lasse jamais ! C'est toujours un enrichissement très précieux qui me comble de satisfaction.

D'ailleurs, j'essaie toujours d'en faire profiter des amies, car la carte des Amis du Louvre permet d'inviter une personne deux soirées par semaine.

* * *

J'arrive à la fin de mon récit et je constate que j'ai très peu abordé ma vie sentimentale, qui n'a pas été très enthousiasmante. En effet, je tombais très vite amoureuse, mais malheureusement, je m'apercevais aussi vite que la relation ne me convenait pas. Étais-je très exigeante? Je crois que j'ai toujours eu un peu peur des hommes, d'où mon agressivité à leur égard.

C'est peut-être pour cela que j'ai recherché des hommes beaucoup plus âgés que moi, de l'âge de mon père, plutôt dans une quête de protection et de sécurité. Même si je savais que je ne ferais jamais ma vie avec eux. C'est pour cela que je me retrouve seule, n'ayant encore jamais rencontré « l'homme de ma vie », comme dit la chanson... Et j'avoue que j'aurais voulu partager mes idées et les valeurs que j'ai défendues toute ma vie avec un compagnon. Mais bon... je garde espoir.



Portraits de Génia (demie planche de *Polyfoto*), vers 1947.

Table des illustrations

Carte de la Pologne en 1939 avec les localisations des villes natales des parents de Génia Klukowski	40
Symcha Klukowski, le père de Génia.....	42
Blima et Charles Klukowski, oncle et tante de Génia, 1986.....	44
Attestation de la sous-préfecture d'Oloron quant à l'internement au camp de Gurs de Symcha Klukowski et de son départ « par convoi à destination inconnue », 11 février 1950.....	47
Attestation du ministère des Anciens Combattants et Victimes de la guerre quant à l'internement au camp de transit de Drancy de Symcha Klukowski et de sa déportation le 4 mars 1943 à destination du camp de concentration et d'extermination de Majdanek- Lublin (Pologne). Fait à Paris, le 11 septembre 1956.....	48
Article du journal <i>L'Indépendant</i> du 28 juillet 2018 sur la cérémonie au cimetière de Las Castillounes mentionnant la présence de Génia et sa réception de la médaille de la ville de l'Ille-sur-Têt	50
La maison d'enfants de l'OSE à Draveil (Essonne), de nos jours	52

Dina, la mère de Génia, et sa fille Rachel qu'elle vient de mettre au monde à la Maternité d'Elne, le 12 juillet 1941.....	56
Dina à Arad (nord du désert du Néguev), 1997.....	63
Génia Klukowski et M. Charpentier, août 2004.....	67
Harry, le frère de Génia, à Bandol, 23 août 1964.....	70
Harry et Rachel, années 1960.....	74
Génia et Paule, Saint-Quay-Portrieux, années 1990	77
Génia et Harry attablés dans un restaurant, Pyrénées-Orientales, années 2000.....	79
Harry en 2006.....	80
Traduction de la lettre de Dina, la mère de Génia, à l'OSE du 28 décembre 1952.....	83
Jeunes femmes du <i>Foyer de la Voûte</i> lors d'une virée en scooter, vers 1960. Rachel, la sœur de Génia, Violette Behar, Hélène Weksler, la directrice du <i>Foyer de la Voûte</i> , Monique et sa sœur.....	85
Rachel et Nathalie, Marseille, 1964.....	87
Nathalie et Génia au cimetière d'Arcueil, 12 janvier 2015.....	96
Poème de Rachel, la sœur de Génia, 1988	97
Portrait de Génia en 1 ^{re} année de cours élémentaire rédigé par une assistante de l'OSE, 30 janvier 1952	100
Génia avec ses premiers parrain et marraine, 1947.....	103
Génia et Alice Bloch dans une rue de Paris, 1950	104
Génia sur le balcon de l'appartement d'Alice Bloch rue de Sèvres, Paris, VI ^e arr., vers 1955	105
Génia à la maison d'enfants de l'OSE <i>Les Glycines</i> à Draveil, 1948	106
Génia assise sur le pare-chocs arrière d'une Traktion avant, sans doute à Draveil, vers 1950	108

Certificat de réfugié de l'Ofpra du ministère des Affaires étrangères de Génia Klukowski, 18 décembre 1955	110
Dina, la mère de Génia, avec son second époux, Hertzel, Arad, années 1950.....	116
Hertzel et Dina, 1984	118
Sépulture provisoire de Dina, Arad, 1998.....	121
Couverture du journal <i>Tout-Rouen</i> n° 164 du 22 janvier au 4 février 1966 présentant une photo de la représentation de <i>La Marmite</i> de Plaute par la Compagnie de la Mandragore.....	131
Article de <i>Tout-Rouen</i> n° 164 consacré à la représentation de <i>La Marmite</i> de Plaute au Petit-Théâtre, 1966. Page 23.....	132
Article de <i>Tout-Rouen</i> n° 164 consacré à la représentation de <i>La Marmite</i> de Plaute au Petit-Théâtre, 1966. Page 24.....	133
Génia et Grillon lors de la tournée de la troupe de la Mandragore en Tunisie, 1966.....	134
L'affiche du spectacle donné par la troupe de la Mandragore au Théâtre national d'Alger, le 28 octobre 1967.....	135
Génia et Grillon sur le pont du paquebot lors de la traversée de Brindisi à Beyrouth, 1966	138
Autoportrait de Génia à 25 ans, novembre 2020	140
Génia au stand d' <i>Amnesty International</i> , cours de Vincennes (XII ^e arr.), années 1990	154
L'équipe d' <i>Amnesty International</i> du XII ^e arr., début des années 2000. Marie-Rose et Génia, Colette, Jean-François, Muriel et Guillaume.....	156
Génia avec d'autres militants du XII ^e arr. à la table d' <i>Amnesty International</i> , décembre 2002	156

Deux cartes de l'association <i>Alternat</i> , vers 2010.....	163
Première lettre d'Elisabeth Eidenbenz adressée à Génia, recto et verso, 15 octobre 2002.....	166
Elisabeth Eidenbenz et Nicolas Garcia, maire d'Elne, Autriche, 2005.....	168
Deuxième lettre d'Elisabeth Eidenbenz à Génia, recto, 8 novembre 2002.....	170
Deuxième lettre d'Elisabeth Eidenbenz à Génia, verso, 8 novembre 2002.....	171
Elisabeth Eidenbenz entourée de quelques-uns de « ses enfants » dont Génia, Genève, 2009.....	172
Plaquette de l'exposition consacrée à la Maternité suisse d'Elne à Chaux-de-Fonds (canton de Neuchâtel, Suisse), 2012.....	173
Carte postale de <i>Nevé Shalom – Wabat as-Salam</i>	188
Dépliant (6 p.) de présentation de l'association <i>Nevé Shalom – Wabat as Salam</i> , p. 1.....	190
Dépliant de présentation de l'association <i>Nevé Shalom – Wabat as Salam</i> , p. 6.....	194
Portraits de Génia (demic planche de <i>Polyfoto</i>), vers 1947.....	200

Crédits des illustrations

Toutes les illustrations du présent ouvrage proviennent des archives privées de la famille Klukowski, à l'exception de :
p. 40 : FMS.

Table des matières

Avant-propos

L'après-guerre à l'OSE, par Katy Hazan	9
Une œuvre sociale créée par des médecins juifs.....	9
« Le dur bonheur d'être juif »	10
Qui sont ces enfants ?	12
Donner un toit aux enfants	15
Des collectivités variées.....	16
Qu'en est-il des enfants Klukowski?.....	17
Dans quelles maisons Génia est-elle passée?.....	18
L'organisation des maisons.....	20
L'expérience du <i>Foyer de la Voûte</i>	22
Les nouvelles orientations.....	23
En guise de conclusion.....	25
 Biographie de Génia Klukowski.....	 27
 Introduction.....	 41
Symcha, mon père.....	43
Dina, ma mère	53
Maternité suisse d'Elne	65

TABLE DES MATIÈRES

Harry, mon frère.....	71
Rachel, ma sœur	81
Mon enfance, mon adolescence... à l'OSE.	
Ma marraine, Alice Bloch	101
<i>Le Foyer de la Voûte</i>	113
Voyages en Israël.....	117
20 ans, mon envol	123
Les tournées théâtrales.....	129
La chambre de la rue de Sèvres	141
Mai-68.....	149
Mes engagements	153
Elisabeth Eidenbenz, rencontre en 2003	167
Mes différents boulots.....	175
Des rencontres qui ont compté	185
L'association <i>Nevé Shalom – Wahat as-Salam</i>	189
Mes passions artistiques	197
Table des illustrations	201
Crédit des illustrations	204

**Titres disponibles dans
la Collection « Témoignages de la Shoah »
par catégorie de témoignage**

Déportés de France

Alex Mayer, *Auschwitz, le 16 mars 1945*

Traduction polonaise : Auschwitz, 16 marca 1945

Claude Zlotzisty, *Dernière Porte*, suivi de *50 ans après, une journée à Auschwitz*

Albert Bigielman, *J'ai eu douze ans à Bergen-Belsen* (2^e éd. revue et augmentée)

Claude Hirsch, *Matricule A-16689. Souvenirs de déportation d'un enfant de treize ans (mai 1944-mai 1945)*

Guy Kohen, *Retour d'Auschwitz. Souvenirs du déporté 174949*

Théodore Woda, *Mille jours de la vie d'un déporté qui a eu de la chance*

Traduction américaine : A Thousand Days in the Life
of a deportee Who Was Lucky

Jean Oppenheimer, *Journal de route, 14 mars-9 mai 1945*

Jacques Saurel, *De Drancy à Bergen-Belsen 1944-1945. Souvenirs rassemblés d'un enfant déporté* (2^e éd. revue et augmentée)

Traduction allemande : Aus Paris nach Bergen-Belsen,
1944-1945. Gesammelte Erinnerungen
eines deportierten Kindes

Traduction anglaise : From Paris to Bergen-Belsen, 1944-1945.
Memories of a Deported Child

Traduction italienne : Da Parigi a Bergen-Belsen, 1944-1945.
Ricordi di un bambino deportato

Julien Unger, *Le Sang et l'Or. Souvenirs de camps allemands*

Simone Veil, *Discours 2002-2007*

Traduction anglaise : Speeches 2002-2007

Erich Altmann, *Face à la mort. Auschwitz-Buchenwald-Oranienburg*

Denise Toros-Marter, *J'avais 16 ans à Pitchipoi*

Denise Holstein, *Le Manuscrit de Cayeux-sur-Mer, juillet-août 1945*

Régine Skorka-Jacobert, *Fringale de vie contre usine à mort*

Simon Grinbaud, *XI^e commandement : « Tu n'oublieras point »*

Maurice Szmidt, *Mémoires de déportation écrits en mai-juin 1945*

Charles Palant, *Je crois au matin*

Eugène Klein, *Les Loups. Témoignage d'un déporté, matricule 126026*

Traduction américaine : The Wolves. Testimony of Deportee
Prisoner No 126026

Eva Golgevit, *Ne pleurez pas, mes fils...*

Charles Mitzner, *Seuls au monde. Grenoble–Auschwitz–Birkenau–Bobrek–Gleiwitz–
Buchenwald–Haselhorst–Oranienburg–Sachsenhausen–Grenoble*

Pierre Goltman, *Six mois en enfer*

Sarah Lichtsztejn-Montard, *Chassez les papillons noirs. Récit d'une déportée
 survivante des camps nazis*

Traduction américaine : *Dismiss the Black Butterflies. The story
 of a Nazi death camps survivor*

Colette Tcherkawsky, *Une enfance en otage.*

« Protégée du maréchal » à Bergen-Belsen

Odette Spingarn, *J'ai sauté du train. Fragments*

Traduction américaine : *My Leap to Freedom. Fragments*

Isidore Rosenbaum, *Je suis né le 8 mai 1945*

Marie Vaislic, *Seule à quatorze ans à Ravensbrück et Bergen-Belsen*

Leonhard Bundheim, *Mémoires du survivant des camps nazis A-5672*

Lucien Dreyfus, *Journal 20 décembre 1940-24 septembre 1943.*

Une époque terrible et terriblement intéressante

Maurice Wolman, *Un héros juif de notre temps. Manuscrit en yiddish de 1945.*

Pithiviers, Auschwitz-Birkenau, Varsovie, Dachau, Mühlendorf

Nicolas Rosenthal, *Journal dédié à mes chers parents.*

*Écrits d'un adolescent juif allemand en France
 de janvier 1940 à juin 1942.*

Suivi de *Haggadah du XX^e siècle*

Ida Palombo, *Les Cendres de la mémoire*

Hans Callmann, *Itinéraire d'un Allemand juif. Les Larmes de la Lorelei*

Paul Schaffer, *Le Soleil voilé. Auschwitz 1942-1945*

Déportés d'autres pays

Moniek Baumzecer, *J'avais promis à ma mère de revenir*

Adèle Grossman, *La Mémoire dans la chair*

Gabriel Lampel, *KLB 58907*

Mieczyslaw Chodzko, *Évadé de Treblinka*

Nicolas Roth, *Avoir 16 ans à Auschwitz. Mémoire d'un Juif hongrois*

Isabelle Choko, *La Jeune Fille aux yeux bleus*

Élisabeth Kasza, *La Nomade*

Traduction américaine : *The Nomad*

Henri Rozen-Rechels, *Je revois...*

Un enfant juif polonais dans la tourmente nazie

Szyja Opatowski, *La survie d'un Juif de Radom pendant la Shoah*

Henri Zonus, *Destin d'un miraculé*

Michel Pachter, *Varsovie, Treblinka, Majdanek, Skarzysko, Częstochowa*

Hillel Adler, *Ożarów. Mémoires d'une ville éteinte*

Lisa Pinhas, *Récit de l'enfer.*

Manuscrit en français d'une Juive de Salonique déportée

Jean Vaislic, *Du fond de ma mémoire...*

Entretiens avec un survivant de la Shoah en Pologne

Élisabeth Sentuc, *C'est ainsi que je me souviens. Huedin, Budapest, Cluj,*

Birkenau, Görlitz, La Teste-de-Buch

Traduction anglaise : *This is how I remember. Huedin, Budapest, Cluj, Birkenau, Görlitz, La-Teste-de-Buch*

Enfants cachés de France

François Lecomte, *Jamais je n'aurai quatorze ans*

Salomon Malmed, *Sali*

Mireille Boccara, *Vies interdites*

André-Lilian et Réjane Mossé, *C'est leur histoire, 1939-1943*

Eliezer Lewinsohn, *Combats de vies*

Pierre Auer Bacher, *Souvenirs d'une période trouble*

Alain-André Bernstein, *Gardez mon fils près de vous.*

Correspondance pour un enfant caché 1940-1944

Fanny et David Sauleman, *Deux mètres carrés*

Otto Fischl, *Mon Journal, 19 octobre 1943-15 mars 1945*

Jean Henrion, *Ces Justes ont sauvé ma famille*

Évelyne German, *Mamie Blue, d'exil en exil. Ukmergé (Lituanie), Paris, Nice,*

Saint-Martin-Vésubie, Rome, Paris

Jacqueline Reznik-Elgrably, *Réveil tardif d'une enfant cachée*

François Szulman, *Le Petit Peintre de Belleville*

Samuel Levi, *La Vie d'un homme*

Paulette Angel-Rosenberg, *Le Tournesol*

Albert Lamantowicz, *Pérégrinations d'un enfant juif de 1939 à 1945*

Enfants cachés d'autres pays

Thérèse Malachy-Krol, *Entre les mots*

Simon Grunwald, *Sans droit à la vie* (2^e édition, revue et augmentée)

Nathan et Mauricette Auxe, *Destins croisés d'un couple.*

Caché en Pologne, cachée en France

Irena Milewska, *[En]quête de famille*

Internés en France

Benjamin Schatzman, *Journal d'un interné. Compiègne, Drancy, Pithiviers, 12 décembre 1941-23 septembre 1942*

Volume I : *Journal*

Volume II : *Souvenirs et lettres*

Jean-Jacques Bernard, *Le Camp de la mort lente, Compiègne 1941-1942*

Anna Traube, *Évadée du Vél' d'Hiv'*

D^r Zacharie Mass, *Passeport pour Auschwitz*;

Correspondance d'un médecin du camp de Drancy

Louis et Mariette Engelmann, *Sans toi, je serais en route pour un grand voyage. Histoire d'un sauvetage. Compiègne, Drancy 1941-1942*

Marguerite Efraim et Hugues Steiner, *Lettres à Blanchette, juin 1942-mars 1943*

Parcours de militants en France

Jacques Salon, *Trois mois dura notre bonheur. Mémoires 1943-1944*

Jenny Masour-Ratner, *Mes vingt ans à l'OSE, 1941-1961*

Georges Loinger, *Aux frontières de l'espoir*

D^r Gaston Lévy, *Souvenirs d'un médecin d'enfants à l'OSE en France occupée et en Suisse, 1940-1945*

Katy Hazan et Georges Weill, *Andrée Salomon, une femme de lumière*

Georges Garel, *Le sauvetage des enfants juifs par l'OSE*

Jacques Samuel, *Journal 1939-1945. Une famille juive alsacienne durant la Seconde Guerre mondiale*

Roger Fichtenberg, *Journal d'un résistant juif dans le Sud-Ouest*

Parcours de militants d'autres pays

David Klin, *À cache-cache avec la mort.*

Un résistant juif à Varsovie de 1939 à 1945

Yankev Celemenski, *Coupés du monde. Un militant du Bund raconte la survie et la résistance juives sous l'occupation nazie en Pologne*

Ouvrages historiques à base de témoignages

Katy Hazan et Éric Ghozlan, *À la vie ! Les enfants de Buchenwald, du shtetl à l'OSE*

Collectif, *Le Camp juif de Royallien-Compiègne 1941-1943*

Hélène Gutkowski, *De la France occupée à la Pampa. Mémoires entrelacées de trente survivants juifs émigrés en Argentine* Volume I

Stéphane Amélineau, *La Shoah en Soissonnais*.

Journal de bord d'un itinéraire de mémoire

Sabine Zeitoun, *Les Gryner 1945-1953*.

Des réfugiés juifs polonais en France après la Shoah

Tunisie

Robert Borgel, *Étoile jaune et croix gammée. Les Juifs de Tunisie face aux nazis*

Paul Ghez, *Six mois sous la botte*,

Collectif, *Les Juifs de Tunisie sous le joug nazi*



Imprimé en France pour les Éditions Le Manuscrit

Dépôt légal : août 2022

